
U d'/of OTTAWA
39003014085772







# OEUVRES

# DE VADÉ

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

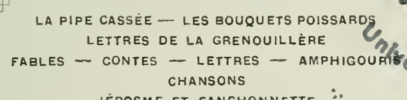
# ŒUVRES
# DE VADÉ

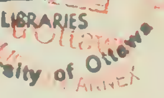
PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE VADÉ

PAR

JULIEN LEMER


LA PIPE CASSÉE — LES BOUQUETS POISSARDS
LETTRES DE LA GRENOUILLÈRE
FABLES — CONTES — LETTRES — AMPHIGOURIS
CHANSONS
JÉROSME ET FANCHONNETTE
LES RACOLEURS — LE MAUVAIS PLAISANT
LA CANADIENNE, ETC.







PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1875

# INTRODUCTION

## I

Vadé (Jean-Joseph), qu'il ne faut pas confondre avec le prétendu Guillaume Vadé, dont Voltaire prit le nom pour servir de passe-port à une de ses facéties les plus épicées (la Préface de Catherine Vadé). Le poëte Vadé, l'auteur de *la Pipe cassée*, n'est guère connu que comme rimeur d'assonnances poissardes, dans le goût du langage des halles.

Aussi est-ce à peine si les historiens et les biographes graves se donnent la peine de le signaler en quelques lignes dédaigneuses comme chansonnier bachique et ordurier.

Cependant il est certain que, de 1750 à 1757, Jean-Joseph Vadé fut un poëte fort à la mode, qu'après sa mort, il se fit de nombreuses éditions de ses œuvres dans tous les formats, tant à Paris qu'à Londres et à

Amsterdam, et que son nom a surnagé à travers le temps et les événements, honneur que la postérité refuse à tant de poëtes du genre noble et académique, célébrés par les historiens littéraires et par les hauts critiques biographes.

Pourquoi la tradition populaire s'est-elle plu ainsi à casser le jugement des écrivains austères, et à faire une immortalité au poëte dédaigné?

Ne cherchons point, de ce phénomène, d'autre explication que celle-ci : Vadé a eu une originalité tout à fait personnelle et créé un genre, le genre poissard, genre bas tant qu'on voudra, genre auquel on accorderait peut-être difficilement une place dans le temple du Goût, mais genre amusant, genre gai, franc, sincère, fondé à la fois sur l'observation, sur l'étude et sur une sorte d'inspiration comique. Or,

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Enfin Vadé, si nombreux, si gais, si spirituels, si inspirés qu'aient été ses imitateurs, est resté le maître de ce genre qui récemment encore a eu un regain de succès et de popularité avec *la Fille de madame Angot*.

Du reste, ce n'est point seulement par la recherche du langage pittoresque des halles, par la richesse et l'abondance des assonances triviales, que se distingue la muse de Vadé; le lecteur reconnaîtra aisément, sous ces images grossières, sous ces énergiques jurons, une véritable délicatesse de sentiment, une verve et une

ardeur naïvement passionnées, en même temps qu'une remarquable fécondité d'imagination.

Ce qui caractérise, suivant nous, particulièrement Vadé, aussi bien dans ses pièces de théâtre et dans ses fragments de prose que dans ses poëmes poissards, c'est la franchise, la sincérité, la naïveté du rire. Par ces qualités, il est bien un vrai Français, un descendant de Villon, de Rabelais, de Scarron, ces pères du large rire à bouche déboutonnée.

Pourquoi Vadé, ce précurseur du réalisme, n'aurait-il pas trouvé la célébrité dans l'exploitation littéraire de la langue des halles, quand nous avons vu, tout récemment dans notre siècle, des romanciers se servir, avec tant de succès, de l'argot des bagnes, des prisons et des voleurs, et la littérature contemporaine s'enrichir du *dictionnaire de la langue verte?*

En publiant aujourd'hui un choix des œuvres de cet écrivain qui a dû presque uniquement sa notoriété à la poésie poissarde, nous avons cherché, autant que possible, à le faire connaître au public par des échantillons de ses productions dans tous les genres, car ce poëte, prétendu trivial, fut à la fois chansonnier, auteur comique, conteur, fabuliste, rimeur d'épîtres, romancier.

C'est même, à notre avis, son roman naïf des *Lettres de la Grenouillère* qui doit être regardé comme son chef-d'œuvre. Il est impossible de rien trouver de plus passionné, de plus vrai, de plus délicat que cette correspondance amoureuse de M. Jérôme Dubois, pêcheur

du Gros-Caillou et de mademoiselle Nanette Dubut, blanchisseuse de linge fin ;

. . . Que c'est bien ainsi que parle la nature !

comme dit Alceste.

A Dieu ne plaise que nous voulions entreprendre un commentaire sur chacune des pièces dont se compose ce recueil. Qu'il nous suffise de dire que nous avons fait tout notre possible pour choisir les meilleures dans chaque genre. Nous laisserons au lecteur le soin et le plaisir de les juger et d'apprécier lui-même s'il n'était pas permis d'espérer quelque chose d'un écrivain si ingénieux, qui s'était formé lui-même et qui, mourant à trente-sept ans, avait créé un genre où il était et reste encore le maître.

## II

Vadé était né à Ham, en Picardie, en janvier 1720.

Il avait à peine six ans lorsque sa famille vint s'établir à Paris et l'y amena. Enfant, il ne se fit remarquer que par son excessive pétulance et par une invincible horreur pour l'étude du latin. Il fut, dans ses classes, ce que les censeurs des colléges appelaient alors et appellent encore *alumnus dissipatus*, un élève dissipé, et montra plus de goût pour les jeux et les flâneries de son âge que pour les belles-lettres.

Plus tard sans doute il sut réparer cette faute de ses premiers ans, et combla par de bonnes et fructueuses lectures des grands écrivains français cette lacune de son éducation, car ses épîtres, ses pièces de théâtre et la plupart de ses poésies légères témoignent d'une connaissance suffisante de l'histoire ancienne et de cette mythologie grecque qui jouait un rôle si important dans la poétique de son temps.

Ce fut probablement à Soissons, à Laon et à Rouen, où il résida comme contrôleur du Vingtième dans l'administration des finances, de 1739 à 1744 et pendant les deux années suivantes où il exerça auprès de M. le duc d'Agenois les fonctions de secrétaire, qu'il perfectionna lui-même son instruction, tout en faisant les délices des sociétés bourgeoises où il était fort recherché pour son esprit et pour sa gaieté.

Déjà il avait écrit quelques vers et particulièrement de ces lettres entremêlées de fantasques bouffonneries en vers et en chansons, si fort à la mode depuis le célèbre voyage de Chapelle et Bachaumont. Ses amis, ses protecteurs, qui le jugeaient merveilleusement doué pour la poésie et pour le théâtre et pensaient que l'atmosphère de Paris ne pourrait que favoriser le développement de ses talents naturels, animer, surexciter son inspiration et sa verve, s'efforcèrent de lui fournir les moyens de réparer l'insuffisance de ses ressources pécuniaires en lui faisant obtenir un emploi dans les finances; il fut attaché à Paris, au bureau du Vingtième.

et se trouva ainsi assuré d'avoir de quoi vivre et de pouvoir chanter et rimer à ses heures sans être obligé de trafiquer de sa plume et de la mettre au service des passions ou de la vanité des grands.

Aussi ses vers respirent-ils souvent un noble dédain pour la puissance et la richesse, et presque toujours une sereine indépendance.

Il revint donc à Paris vers 1745 ou 1746 et se fit bientôt une réputation de chansonnier facétieux et de causeur aimable dans les sociétés qu'il hantait. Ces cercles n'étaient assurément pas ceux où brillaient Voltaire, Diderot, d'Alembert, Helvétius, non pas même les compagnies de bons vivants où figuraient les Piron, les Collé, les Gallet, etc. Mais sa muse, pour être court-vêtue et avoir de libres allures, n'en était pas moins franchement gaie, non moins sincèrement française.

C'est probablement à cette époque, à ses débuts, qu'il composa, sans les faire imprimer, toutes ces poésies tour à tour graves et légères, épîtres, fables, contes, épigrammes, madrigaux et chansons qui couraient manuscrites dans les cafés et les salons, et ne furent publiées qu'après sa mort comme œuvres posthumes, sous la rubrique de Londres, d'Amsterdam et de Genève, pour faire suite à l'édition de Duchesne et prendre place dans l'édition Cazin. En effet, bien que ces pièces fugitives ne portent aucune date, on voit figurer parmi elles des stances et des chansons sur les victoires de Louis XV, sur sa maladie, sur la prise de Menin.

Dès 1749, il jouissait déjà d'une certaine réputation comme chansonnier poissard ; en effet, à propos d'une comédie en un acte, intitulée : *les Visites du jour de l'an*, qu'il fit jouer le 5 janvier, nous lisons, dans le *Journal de Collé* [1] : « Cette petite pièce n'a été donnée que cette seule fois ; elle fut sifflée unanimement. Elle est d'un nommé Vadé, qui a fait de petites poésies dans le goût poissard ; j'en ai vu quelques-unes. Sa manière est de peindre des bouquetières et des harengères qui se querellent ; et il emploie à ce coloris tous les mots bas qu'elles se disent, à la vérité d'une façon assez naturelle. »

Et là-dessus maître Collé d'anathématiser le genre poissard et la parade comme « genre opposé au bon goût et à la belle nature. » Mais ne pouvant dissimuler qu'il a lui-même usé et abusé de la parade, pendant qu'elle était à la mode, il fait son acte de contrition, déclare qu'il méprise ses propres parades tout autant que celles qui ne sont pas de lui, et qu'il regarde ses amphigouris *sicut delicta juventutis*, comme des délits de jeunesse, « en exceptant, cependant, ajoute-t-il. *Cocatrix*, pour qui, même encore aujourd'hui, je me sens du faible ; mais je sens bien que c'est du faible. Après cette digression d'égoïste, revenons à la pièce de Vadé.

« Indépendamment, du reste, de la bassesse du style,

[1] *Journal et Mémoires de Collé*, nouvelle édition, 3 vol. in-8° publiée par Honoré Bonhomme.

qui est révoltant, sa comédie est sans la plus légère apparence de fond, sans imagination, sans caractère et sans comique. On peut juger sur cette pièce, très-définitivement, que ce jeune auteur ne sera jamais capable d'en faire, même de médiocres. »

Il ne nous est pas possible de contrôler ce jugement fort sévère de Collé, attendu que la comédie en question ne se trouve point dans les œuvres de Vadé, et que, probablement, elle n'a jamais été imprimée, mais on sait que, comme critique, l'ex-chansonnier, devenu censeur grave et austère, est assez sujet à caution. Ses mémoires offrent plus d'un exemple de condamnations du même genre qui ont été désavouées par la postérité et par lui-même, notamment en ce qui concerne Beaumarchais. On verra d'ailleurs, un peu plus loin, en quels termes le même Collé s'exprime sur Vadé, à propos de la mort de l'auteur de *la Pipe cassée*.

Il paraîtrait que la chute de sa comédie fut une leçon pour le jeune poéte et le tint éloigné du théâtre pour quelque temps. Il voulut vraisemblablement faire son apprentissage du métier d'auteur dramatique sur les petits théâtres avant de tenter de nouveau la fortune sur notre première scène comique. Trois ans après seulement, le 8 mars 1752, il fit jouer, à l'Opéra-Comique, *la Fileuse*, parodie d'*Omphale*. Cette pièce figure en tête de ses œuvres complètes.

Cinq mois plus tard, le 7 août, il fait jouer, au théâtre de la foire Saint-Laurent, *le Poirier*, opéra-comique en

vers, imité d'un épisode du délicieux conte de La Fontaine, *la Gageure des trois commères*.

Le 12 mars 1753, un essai de pièce à caractère, *le Suffisant*, opéra-comique en vers, est joué sur le théâtre de l'Opéra-comique; le 10 avril suivant, sur la même scène, *le Rien*, parodie des parodies de *Tithon et l'Amour;* le 30 juillet, le théâtre de la foire Saint-Laurent joue *les Troqueurs*, opéra-bouffon, dont la donnée a fourni un sujet de libretto à Hérold, il y a une cinquante d'années. Enfin nous trouvons, dans les œuvres complètes de Vadé, pour cette même année, 1753, une petite pièce de circonstance, jouée à l'Opéra-Comique à l'occasion de la saint Louis, le 24 août, intitulée *le Bouquet du roi;* mais une note nous donne lieu de penser que Vadé n'a écrit qu'une seule scène de cet acte, celle de Mars et de l'Amour.

En 1754, le 18 février, *le Trompeur trompé* ou *la Rencontre imprévue*, opéra-comique en vers, au théâtre de la foire Saint-Germain; le 28 juin, *Il était temps*, parodie de l'acte d'*Ixion*, du ballet des *Éléments*, au théâtre de la foire Saint-Laurent; le 17 septembre, au théâtre de l'Opéra-Comique, *la Nouvelle Bastienne*, opéra-comique en vers, dans lequel sont intercalées deux scènes d'Auscaume.

L'année 1755 est encore plus féconde. *Les Troyennes en Champagne*, opéra-comique en vers, joué sur le théâtre de l'Opéra-Comique du faubourg Saint-Germain le 1er février; le 18 février *Jérosme et Fanchonnette*, pastorale de

La Grenouillère, en prose et en vers, écrite dans le langage populaire, qui obtint un très-grand succès, et fut considérée comme un des chefs-d'œuvre du genre, grâce au naturel des sentiments et à la vérité de l'expression. Cette pièce est suivie des deux compliments de clôture de la foire Saint-Laurent et de la foire Saint-Germain, qui furent chantés à la fin de *Jérosme et Fanchonnette*, le 6 octobre 1755, ce qui semble indiquer que cet ouvrage tint l'affiche durant sept mois et demi; *le Confident heureux*, opéra-comique en un acte, en vers, joué sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 31 juillet 1755. Enfin *Folette* ou *l'Enfant gâté*, parodie du *Carnaval et la Folie*, jouée sur le théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire-Saint-Laurent le 6 septembre.

Nous ne trouvons que deux pièces en 1756 : *Nicaise*, opéra-comique en prose, joué sur le théâtre de la Foire-Saint-Germain le 7 février; et *les Racoleurs*, opéra-comique également en prose, joué sur le même théâtre le 11 mars suivant, dans lequel madame Saumon, marchande de poisson, Javotte Tonton et Marie-Jeanne parlent avec un naturel pris sur le fait la langue des halles.

Le 8 février 1757, Vadé faisait jouer à la Foire-Saint-Germain, *l'Impromptu du cœur*, opéra-comique de circonstance, improvisé à l'occasion de l'odieux attentat de Damiens.

« Ces jours-ci, écrit Collé à ce sujet, Vadé a eu 400 livres de pension du roi, pour un petit opéra-

comique intitulé : *l'Impromptu du cœur*. C'est une petite pièce faite à l'occasion de l'assassinat du roi ; le fond du sujet n'est rien, mais il y a eu une adresse infinie à ne rien mettre dans les détails qui pût rappeler le malheur, en se réjouissant de ce qu'il n'avait point été commis, et de faire tout porter sur ce pivot-là. Il fallait toujours parler de la joie publique, sans souffler mot de ce qui la produisait ; cela était difficile, et il s'en est bien tiré. Je suis charmé que Vadé ait obtenu cette pension, parce que c'est un galant homme, qui a des mœurs et de l'honnêteté. »

Sans nous arrêter plus qu'il ne faut au changement survenu dans l'opinion de Collé, nous devons constater que, de la *Fileuse*, non à l'*Impromptu du cœur*, qui n'est pas une pièce, mais à *Nicaise* et aux *Racoleurs*, Vadé avait, sous le rapport de la connaissance du théâtre, de la conduite, de l'action dramatique, de la composition des scènes, de tout ce qui constitue enfin le métier d'auteur comique, réalisé de grands progrès. Le style laissait encore sans doute beaucoup à désirer, mais il est aisé de reconnaître qu'il y avait en notre auteur l'étoffe d'un poëte comique amusant, habile et presque original.

## III

Hélas! le malheureux Vadé ne devait pas jouir longtemps de la pension que venait de lui octroyer la munificence de Louis XV. L'*Impromptu du cœur* devait être la dernière de ses pièces qu'il lui serait donné de voir représenter.

Au mois de juin 1757, un abcès à la vessie le mettait dans la nécessité de subir une douloureuse opération qu'il supporta avec beaucoup de courage et qui permit d'espérer un prompt rétablissement. Malheureusement une hémorrhagie imprévue se déclara et l'emporta le 4 juillet, à l'âge de trente-sept ans et demi.

Consultons encore à propos de cette mort le *Journal de Collé.* Voici les deux pages de nécrologie qu'il consacre au poëte populaire :

« Le 12 ou le 13 de ce mois (erreur de date évidente), mourut le pauvre Vadé dans des souffrances affreuses, après avoir essuyé, quinze jours avant, l'opération la plus douloureuse. J'ai déjà parlé plusieurs fois de lui dans ce Journal; sa mort m'a fait une peine infinie. Il avait le cœur honnête, et était désintéressé au point d'avoir sacrifié à l'établissement d'une partie de sa famille ce qu'il avait retiré de ses ouvrages, et de n'avoir rien placé pour lui. Ce garçon était d'un commerce doux

et aimable; il chantait fort joliment, surtout des chansons poissardes, ou le vaudeville qui avait quelque caractère. Il n'avait pas fait ses études, et ne savait rien d'ailleurs; il n'avait pas même lu tous les Théâtres, et les autres auteurs qui ressortissaient à son art. Je l'ai pressé bien des fois de faire une étude particulière de tous ces livres, qui pouvaient augmenter et étendre son talent, et de se retirer de la vie dissipée qu'il menait. Il avait déjà gagné sur lui de refuser une partie de ces soupers dont les chansonniers sont assommés pour peu qu'ils s'y prêtent; il aimait le jeu à la fureur, et on m'a assuré que cette passion n'a pas peu contribué à lui brûler le sang, qu'il n'avait pas déjà trop pur, pour avoir vécu avec toutes ces coquines de l'Opéra-Comique. Dans les derniers temps, il vivait sagement avec mademoiselle Verrier, qui lui a donné, pendant sa maladie, des preuves de l'attachement le plus respectable; cette digne créature l'a veillé pendant vingt-sept nuits, et a emprunté de tous côtés pour fournir aux frais de sa maladie; elle en a été bien mal récompensée par le père de Vadé, qui, conseillé par ses procureurs, a réduit cette fille et un enfant qu'elle a eu de Vadé à la mendicité absolue. Elle avait entre ses mains deux opéra-comiques du défunt qui n'avaient point encore paru; elle m'a fait prier, par M. Coqueley, avocat, et du *Journal des savants*, de les finir; je l'ai promis à M. Coqueley, mais sous le sceau du plus grand secret, et à condition que la Verrier elle-même n'en saurait rien. Mais il s'est

trouvé que Monnet[1] avait un brouillon de l'un de ces opéra-comiques, intitulé *le Drôle de corps;* il le fait achever par quelqu'un de ses *nègres*, et le donnera ces jours-ci; en sorte qu'il ne me reste que l'autre, intitulé *la Folle raisonnable*, que je vais emporter à la campagne, et dont je verrai si je peux tirer parti.

« Les ouvrages de Vadé sont recueillis en trois volumes, et on pourra en faire un quatrième de ce qui ne l'a pas encore été. Il était né plaisant et naïf, et avait du talent pour faire le couplet et la parodie ; mais il se livrait trop à cette facilité, ce qui l'empêchait d'être correct. »

De ces deux pièces une seule nous est connue, c'est *le Mauvais plaisant* ou *le Drôle de corps*, joué sur le théâtre de l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent, le 17 août 1757, six semaines après la mort de Vadé et imprimé dans ses œuvres complètes, quoique l'éditeur du *Journal de Collé* assure qu'elle n'en fait point partie.

Nous trouvons encore parmi ses œuvres posthumes une comédie en vers, *la Canadienne*, supérieure sous le rapport du style à la plupart de ses autres pièces, et qui paraît n'avoir été représentée sur aucun théâtre.

Quant à *la Folle raisonnable*, il y a tout lieu de supposer que le manuscrit a été perdu.

[1] Monnet, directeur de l'Opéra-Comique.

## IV

Dans le choix que nous avons fait des œuvres de Vadé pour composer le volume que nous donnons aujourd'hui, nous avons cherché surtout à offrir au public des spécimens de divers genres dans lesquels l'auteur s'est essayé.

Cependant nous nous sommes appliqué à mettre surtout en relief les ouvrages du genre poissard qui caractérise la véritable originalité personnelle du poëte que ses contemporains avaient surnommé le *Téniers littéraire* et le *Corneille des Halles*. C'est évidemment à la vérité, au naturel de ses tableaux et de ses dialogues poissards qu'il a dû la célébrité qui a fait arriver son nom jusqu'à nous.

Comme nous n'étions point tenu par la nécessité de l'ordre chronologique, puisque son poëme de *la Pipe cassée*, ses romances, ses lettres, ses chansons et ses poésies fugitives ne portent aucune date, nous avons cru pouvoir nous affranchir de la tradition des précédents éditeurs et devoir donner la première place dans ce recueil aux œuvres qui nous paraissent avoir le plus contribué à asseoir sa renommée, pour rejeter à la suite ses pièces de théâtre qui sont évidemment la partie la moins importante de son bagage littéraire.

Nous avons tenu surtout, on le comprendra, à comprendre dans notre choix *Jérosme et Fanchonnette* et *les Racoleurs*, vrais types du genre de Vadé, *le Drôle de corps*, chef-d'œuvre de gaieté et d'entrain qui n'est pas sans analogie avec le vaudeville bouffon de notre temps, et *la Canadienne*, comédie enjouée, qui donnera une idée de ce que Vadé pouvait être appelé à produire dans un genre plus élevé et plus littéraire que le genre trivial dans lequel il a été entraîné par son premier instinct et sa première fougue de jeunesse.

Julien LEMER.

LA

# PIPE CASSÉE

## POËME

### EPITRAGIPOISSARDIHEROICOMIQUE

---

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Je me suis beaucoup amusé en composant ce petit ouvrage, puisé dans la nature; mes amis l'ont plusieurs fois entendu avec plaisir. Nombre de gens de distinction, de goût et de lettres s'en sont extrêmement divertis; et sur les assurances qu'ils m'ont données que le public s'en amuserait aussi, je me hasarde de le lui donner. Il faut pour l'agrément du débit avoir l'attention de parler d'un ton enroué, lorsque l'on contrefait la voix des acteurs; celle des actrices doit être imitée par une inflexion poissarde et traînante à la fin de chaque phrase. L'un et l'autre sont marqués en caractères italiques pour les femmes, et en guillemets pour les hommes.

## CHANT PREMIER

Je chante sans crier bien haut,
Ni plus doucement qu'il ne faut,
La destruction de la pipe
De l'infortuné la Tulipe.

On sait que sur le port aux Blés
Maints forts à bras sont assemblés,
L'un pour, sur ses épaules larges,
Porter ballots, fardeaux ou charges;
Celui-ci pour les débarquer
Et l'autre enfin pour les marquer.
On sait, ou peut-être on ignore,
Que tous les jours avant l'aurore,
Ces beaux muguets à bran-de-vin
Vont chez la veuve Rabavin
Tremper leur cœur dans l'eau-de-vie,
Et fumer, s'ils en ont envie.

Un jour que se trouvant bien là
Et que sur l'air du beau lanla

Ils chantaient à tour de mâchoire,
Maints et maints cantiques à boire,
Que gueule fraîche et les pieds chauds,
Ils se fichaient de leurs bachots,
Sans réfléchir qu'un jour ouvrable
N'était point fait pour tenir table,
Hélas! la femme de l'un d'eux,
Trouble plaisir et boute-feux
Arrive, et retrousse ses manches;
Déjà ses poings sont sur ses hanches,
Déjà tout tremble; on ne dit mot;
Plus de chanson; chacun est sot.

Jean-Louis que ceci regarde,
Veut apaiser sa femme hagarde,
Mais en vain est-on complaisant
Avec un esprit malfaisant.
« Tiens, lui dit-il, bois une goutte...
« — *Vas-t-en chien, que l'aze te* RIME,
Lui dit-elle en levant un bras,
« *Saqueurgné! tu me le payeras :*
Et bravement vous lui détache
Un coup de poing sur la moustache.
Jérôme lui saisit les mains,
Dont les jeux étaient inhumains.
« La paix! dit-il; morgué! commère,
« Vous avez tort... — *Allez, copère,*
« *Vous ne valez pas mieux que lui;*
« *Vramènt, ce n'est pas d'aujourd'hui*
« *Qu'on vous connaît, gueux que vous êtes;*
« *A votre avis, les jours de fêtes*

« *N'arriveront-ils pas assez tôt?*
« *Jarni! Si je prends mon sabot,*
« *Je vous en torcherai la gueule!*
« *Puis-je gagner assez moi seule*
« *Pour nourrir quatre chiens d'enfants*
« *Qui mangeont comme des satans?*
« *Et ma fille qu'est à nourrice!*
« *La pauvre enfant! Dieu la bénisse,*
« *Un jour alle aura ben du mal!*
« *Tu nous réduit à l'hôpital.*
« *Jérôme, lâche-moi, j'enrage.*
« *Ah! Tu vas voir un beau ménage,*
« *Vas, sac à vin; crève, maudit!*

À peine eut-elle ceci dit,
Qu'on vit renforcer l'ambassade
D'un duo femelie et maussade.
Jérôme voyant sa moitié,
Rit à l'envers, frappe du pié;
La Tulipe avisant la sienne
Montée en belle et bonne chienne,
Eût mieux aimé voir un serpent,
Ou le beau-fils [1] qui rompt et pend
Ceux qui point dans leur lit ne meurent.
Enfin tous interdits, demeurent
Dans un silence furieux :
L'une écrase l'autre des yeux;
Mais la grosse et rouge Nicole
Recouvrant enfin la parole,

[1] Le Bourreau.

Ainsi que les gestes mignards,
Dit ces mots en termes poissards :

« *Vous v'la donc, tableaux de la Grève,*
« *Dieu me pardonne ! et qu'il vous crève :*
« *Saint Cartouche est votre patron.*
« *Françoise, tien ben mau chaudron.*
« *Allons vilain coulis d'emplâtre !*
« *Un diable et puis vous trois font quatre ?*
« *Marionnettes du Pilori !*
« *Reste de farcin mal guéri !*
» *Enfants trouvés dans d'la paille ?*
« *Sans nous vous faites donc ripaille,*
« *Visages à faire des culs :*
« *Et trop heureux d'être cocus...*
« — *Cocus !* interrompit Françoise ?
« *Nicole: ne cherchons pas noise,*
« *Si ton chien d'homme est dans le cas,*
« *Tant pis; mais le mien ne l'est pas...*
« — *Il l'est...* — *T'as menti...* — *Qui, moi ?* Paffe !
Un soufflet. Même pataraphe
Est ripostée. Autres soufflets,
Autres rendus. Adieu bonnets,
Fichus de suivre la coiffure,
Tétons bleus, rousse chevelure
De se montrer aux spectateurs.
Le feu, la rage, au lieu de pleurs,
Sortent des yeux de chaque actrice.
Et dans ce galant exercice
Elles allaient enfin périr,
Si forcé de les secourir,

On ne l'eût fait. Jean se dépèche
De puiser un beau seau d'eau fraiche,
Et de nos braves s'approchant,
Les tranquillise en leur lâchant
Le tout à travers les oreilles,
Ce remède fit des merveilles :
On but beaucoup par là-dessus.
Et bientôt il n'y parut plus.
Les voilà d'accord. La paix faite,
Jean-Louis chante, et l'on répète :
Or voici donc ce qu'on chanta,
Et ce que chacun répéta.

## CHANSON DE MANON GIROU

*Queu qui veut savoir l'histoire*
*De Manon Giroux,*
*I l'ont encore dans la mermoire,*
*Y accoutez tretoux :*

*All' n'est pas guère à sa gloire,*
*Mais dam voyez-vous,*
*C'est qu'quand on zaim tant à boire*
*C'est pus fort que nous.*

*Pour entrer dans la maquière*
*Faut savoir d'abord,*
*Qua'lle a fait longtemps la fière*
*Le soir sur le port :*

*Les messieux de not barrière*
*D'sous l'bras la prenant,*
*Alle en avait par derrière*
*Et pis par devant.*

*Bachot de la Guarnouillère*
*S'croyait son futur,*
*On l'avait fait son copère*
*Pour qu'ça fut pu sûr?*
*Manon fesant d'la z'hupée*
*Comm' quand on za d'qoi,*
*Dit, i m'faut un homme d'épée,*
*N'pensez plus t'a moi.*

*Bachot de la parférence*
*Piqué comme un chien,*
*Pour afin d'avoir vengeance*
*Fait semblant de rien :*
*Manzelle, n'y a pas d'réplique,*
*Dit-il, mais demain :*
*Quittons-nous comm' ça s'pratique*
*Le verre à la main.*

*Ah! vraiment, monsieux, c'est juste,*
*Drès demain c'est fait,*
*Manzelle Giroux s'ajuste,*
*Met son mantelet :*
*Bachot y tout s'endimanche,*
*Prenant Cornichon,*
*Tous trois vont casser l'éclanche*
*Y au premier bouchon.*

*Vla qu'pendant qu'Manon chopine*
*Cornichon qui part,*
*Vers les commis s'achemine*
*Tout comme un mouchard :*
*C'na, dit-il, une marchande*
*Messieux l'ici près,*
*All' a de la contrebande*
*Tout plein des paquets.*

*Bachot varsant à sa belle*
*Toujours queuques coups,*
*S'amuse à d'la bagatelle*
*Autour des genoux.*
*D'abord son œil alle roule.*
*Dam' lui qui voi ça,*
*Dit sur vot' respect ma poule,*
*Faut passer par là.*

*Alle en avait sa cornette*
*Encor de travers,*
*Vla les commis en cadnette*
*Et zen habits verds :*
*Tout un chacun de surprise*
*Tumbit de son haut,*
*De voir Manon Giroux grise*
*S' qu'e un grand défaut!*

*— Quoi, c'est vous, mademoiselle.*
*Dit l'un d'ces messieux,*
*Yament vot' partie est belle*
*Fi qu'ça est zhonteux ·*

*Est-ce ainsi qu'on se coporte :*
*C'est bon t'a sçavoir,*
*Puis tous ils gagnent la porte*
*Lui fichant l'bon voir.*

— *Vous que cet exemple touche,*
*Ça vous fait bien voir,*
*Que fille qu'est sur sa bouche*
*Manque à son devoir,*
*Et par cette historiette*
*On z'est convaincu,*
*Qu'il ne faut pas que l'on pette*
*Plus z'haut que le cul.*

Alle est drôle, dit la Tulipe,
En bourrant de tabac sa pipe.
« Mais buvons t'un coup... — *C'est ben dit,*
*Si qu'en avait...* — J'avons crédit.
« C'est dit, Jérôme, pas la peine,
« Allons achever la semaine,
« C'est demain dimanche, j'irons
« Entendre Vêpre aux Porcherons.

## CHANT II

Voir Paris, sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille,
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des bons lurons,
C'est voir Rome sans voir le pape.
Aussi, ceux à qui rien n'échappe,
Quittent souvent le Luxembourg
Pour jouir dans quelque faubourg
Du spectacle de la guinguette.

Courtille, Porcherons, Villette!
C'est chez vous que puisant ces vers,
Je trouve des tableaux divers;
Tableaux vivants où la nature
Peint le grossier en miniature.
C'est-là que plus d'un Apollon
Martirisant le violon,

Jure tout haut sur une corde,
Et d'accord avec la Discorde,
Seconde les rauques gosiers
Des fareaux de tous les quartiers.

C'est aussi-là qu'un beau dimanche,
La Tulipe en chemise blanche,
Jean-Louis en chapeau bordé,
Et Jérôme en toupet cardé,
Chacun d'eux suivi de sa femme,
A l'Image de Notre-Dame,
Firent un ample gueuleton.
Sur table un dur dodu dindon,
Vieux comme trois, cuit comme quatre,
Sur qui l'appétit doit s'ébatre,
Est servi, coupé, dépecé,
Taillé, rogné, cassé, saucé.
Alors, toute la troupe mange
Comme un diable, et boit comme un ange.
« A ta santé, toi. — Grand marci ;
« J'allons boire à la tienne aussi.
« — *Hé! Françoise, hé! tien si tu l'aime,*
« *Prends ce pilon... — Prends-le toi-même,*
« *Chacun peut ben prendre à son goût,*
« *En vla très-ben, et si vla tout,*
« *Avons-je pas une salade?...*
« — *Non, non, ça te rendrait malade...*
« — *Ce n'est qu'quinz'-sols... — C'en est ben vingt,*
« *Qui nous vaudront deux pots de vin ;*
« *Pour six une grosse volaille,*
« *Est autant qu'il faut de mangeaille ;*

« *Pas vrai, Jean Louis?... — Réponds-donc?*
« *Pas vrai qu'au lieur...* — Oui, t'as raison ;
« Mais varse-nous toujours t'a boire,
« Eh! vrament ma commère voire,
« Hé! vrament ma... — Varse tout plein,
« Il semble que tu nous le plain...
« — *Moi! mon guieu non, ben du contraire ;*
« *C'est que tu zhausses en haut ton verre...*
« — J'ai tort. Avons-je du vin? — *Non.*
« — Parlez donc, monsieux le garçon,
« Apportez du pivois, hé vite!

Aussi-tôt la parole dite,
On renouvelle l'abreuvoir ;
C'est alors qu'il faisait beau voir
Cette troupe heureuse et rustique,
S'égayer dans un choc bachique.
Vous courtisans, vous grands seigneurs,
Avec tous vos biens, vos honneurs,
Dans vos fêtes je vous défie,
De mener plus joyeuse vie.
Vos plaisirs vains et préparés
Peuvent-ils être comparés
A ceux dont mes héros s'enivrent?
Sans soins, sans remords, ils s'y livrent;
Mais vous, prétendus délicats,
Dans vos magnifiques repas,
Esclaves de la complaisance,
Et gênés au sein de l'aisance,
Prétendez-vous savoir jouir?
Non; vous ne savez qu'éblouir.

Avec vos rangs, vos noms, vos titres,
Vous croyez être nos arbitres!
Pauvres gens! Vos fausses lueurs
N'en imposent qu'à vos flatteurs;
Votre orgueil nourrit leur bassesse;
Toujours une vapeur épaisse
Sort de leur encens empesté,
Et vous masque la vérité.
Il est un prince qu'on révère,
Pour qui l'univers est sincère,
Qu'on aime sans espérer rien.
Qui?... C'est votre maître et le mien,
Demandez son nom à la Gloire.
C'est assez dit. Parlons de boire.

Cependant las de godailler,
Nos riboteurs veulent payer;
Pour payer demandent la carte,
Et par dessus un jeu de carte.
Si-tôt parlé, si-tôt servis;
« — *Mais*, dit Nicole, *à votre avis*,
« *Combien avons-je de dépense*
« *Monsieux? Lisez-nous ste sentence...*
— Le total? — Oui... — Cinquante sous...
« — *Cinquante sous! je vous en fous*,
« *C'est trop cher...* — C'est trop cher, madame,
Je veux que le Diable ait mon âme
Si je ne vous fais bon marché...
« — *Allez, monsieur le déhanché*,
« *Vous serez content de la bande;*
« *Adieu, morceau de contrebande.*

La même table qui servit
D'autel à leur rude appétit,
Sans choix, fut à l'instant choisie
Pour leur servir de tabagie.
C'est-là que le trio d'époux,
Du hasard éprouvant les coups,
Gobait goujon, couleuvre, anguille,
En jouant à la biscambille
Un contr'un, écot contre écot,
Tandis que Nicole et Margot
Faisaient compliment à Françoise
Sur son casaquin de Siamoise,
Afin que Françoise à son tour
Civilisât leur propre amour.
(Propre amour! Le terme est impropre!
Pour ben dire, on dit amour-propre...)
Soit, je ne veux point disputer,
Mon but n'est que de raconter.
Mais revenons à notre histoire,
J'en suis, si j'ai bonne mémoire,
A la réponse que faisait
Françoise à ce qu'on lui disait.

« — *Mon casaquin! Leur répond-elle,*
« *Vaut ben ce chiffon de dentelle*
« *Qui vous entourre le cervieau;*
« *C'est comme une fraise de vieau*
« *Tous ces plis qui sont sur ta tête...*
« — *Tu raisonne comme une bête,*
Lui dit Nicole, « *et pour un peu,*
« *Françoise, tu varais beau jeu.*

« *Je te louons sur ta parure,*
« *Et tu prends çà pour une injure!*
« *T'as tort... — Moi tort?... — Vante-t'en-z'en:*
« *Garde ton casaquin de bran,*
« *Ou mange-le, que nous importe;*
« *Il est à toi, car tu le porte,*
« *Et not' garniture est à nous...*
« — *Quoi*, dit Margot, *vous fâchez-vous?*
« *Quen chien d'train! Tien, toi Françoise,*
« *T'as toujours eu l'âme sournoise,*
« *Ton esprit surpasse en noirceur*
« *L'trésorier de notre Seigneur:*
« *Tais-toi, n'échauffe pas Nicole,*
« *Autrement tiens, moi j't'acole...*
« — *Toi m'acoler! Ah j'te crains!*
« *Milgnieux! Si j'te prends aux crins!*
« *Tien veux-tu voir?... — Oui, voyons, touche;*
« *Mais touche donc, tu t'effarouche;*
« *Gueuse à crapeaux, coffre à graillon!*
« *Tu te pâme, hé vite un bouillon:*
« *La vla couleur de sucre d'orge;*
« *L'onguent gris li monte à la gorge;*
« *Ses beaux yeux bleux devenont blancs;*
« *Vla comme tu fais des semblans*
« *Quand ton croc veut que tu parlage*
« *Avec li ton vilain gagnage.*

A ces mots, Françoise pâlit,
L'ardeur de vaincre la saisit,
Et d'un effort épouvantable,
Elle arrache un pied de la table,

Qui d'un bout tombant en sursaut,
Va chercher à terre un tréteau.
De ce coup les cartes sautèrent :
Nos joueurs transis se levèrent,
Mais se levèrent assez tôt
Pour sauver la pauvre Margot
Du coup qui menaçait sa vie ;
Françoise la suit en furie.

« — *Je veux*, dit-elle, *me vanger*,
« *A votre barbe la manger;*
« *Comment! Qui moi? J'aurai la honte*
« *De voir qu'à mon nez on m'affronte!*
« *Ah j'y perdrais pus-tôt mon cœur!*
« *Mon cul! ma gorge! Mon honneur!*
« *Te vlà donc! chienne! ôtez-vous, gare...*
Elle frappe : Jean-Louis pare
D'une main, de l'autre il surprend
Le bâton, et Jérôme prend
A brasse-corps notre harpie.
« — Françoise, dit-il, je t'en prie,
« Laisse çà là. Venons-je ici
« Pour nous battre? Queu diable aussi,
« Tu veux toujours gouayer les autres,
« Et puis ils t'envoyeront aux piautres;
« Chacun son tour. Çà, finissons,
« Je te prends pour danser, dansons.
« Prend Nicole, toi la Tulipe,
« Quitte pour un moment ta pipe,
« Morgué tu fumeras tantôt,
« Et toi, Jérôme, prends Margot.

« S'talla des trois qui la première
« Aura d'la mauvaise magnière,
« J'l'écrasons, alle verra,
« Ou le diable m'écrasera.
« Monsieux le marchand d'cadence,
« Vendez-nous une contredanse
« Sus l'air d'un nouveau Cotillon.

Soudain il sort du violon;
Qui par sa forme singulière
Avait l'air d'une souricière
Des sons que les plus fermes rats
Auraient pris pour des cris de chats.

Après la belle révérence,
On part en rond, chacun s'élance,
Saute et retombe avec grand bruit.
Sous leurs pieds la terre gémit,
La haine de Margot la fière
S'envole parmi la poussière.
Françoise n'est plus en courroux,
Ses yeux ont un éclat plus doux;
Nicole n'a plus de rancune :
La paix entr'eux devient commune;
Même on les vit s'entre-baiser
Quand ils furent souls de danser.

L'heure de retourner au gîte
Venant pour eux un peu trop vite,
Il fallut payer sur le champ,
Et, comme on dit, ficher le camp :

C'est sans dire adieu, ce qu'ils firent,
Et de très-bonne humeur sortirent.
Tous six se tenant sous le bras,
Allaient plus vite que le pas.

Pour moi je pris une autre route,
Et m'acheminant sans voir goutte,
J'arrivai chez moi plustôt qu'eux,
Tête pleine et le ventre creux.

## CHANT III

Le travail, les soins et la peine
Furent faits pour la gent humaine :
Il est des travaux différents,
Selon les états et les rangs.
Tout le monde ne peut pas naître
Prince, marquis, richard ou maître;
Mais chacun vit de son métier;
Vive celui de Maltôtier :
C'est où la bizarre fortune
En suant roule la pécune,
A la barbe des pauvres gens.
Serons-nous toujours indigents!
Nous dont les labeurs d'une année
N'acquitteraient point la journée
Qu'un sous-traitant passe à dormir!
Espérons tout de l'avenir.
Mais en attendant qu'il nous vienne
Un sort heureux qui nous maintienne
Dans un état toujours oisif,
Il faut moi, que d'un air pensif

Je cherche et trouve par ma plume
Le tabac que par jour je fume;
Car non content d'être rimeur,
J'ai le talent d'être fumeur!
Il faut, pour la paix du ménage,
Que Jean-Louis se mette en nage
En travaillant au bois flotté,
Que Jérôme de son côté,
Comme la Tulipe d'un autre,
Suivant les lois du saint apôtre,
Aillent chrétiennement chercher
De quoi dîner, souper, coucher,
Que leurs femmes laborieuses,
De vieux chapeaux, fières crieuses,
En gueulant arpentent Paris
Pour aider leurs pauvres maris.

Lorsque leur ange tutélaire
Les conduit vers un inventaire,
Pour elles c'est un coup du Ciel.
Un jour, sur le pont Saint-Michel
Il s'en fit un. Elles s'y rendent.
En arrivant, elles entendent :
A vingt sols la table de bois!
Une fois, deux fois, et trois fois,
Adjugez. « — *Quoi donc qu'on adjuge!*
« *Tout doucement, monsieux le juge,*
Dit Nicole, *je mets deux sous...*
— Par-dessus? » — *Où donc? par-dessous!*
« *Tiens! Veut-il pas gouayer le monde!*
« *C'est dommage qu'on ne le tonde,*

« *Car ses cheveux sont d'un beau blond !*
— La mère, vous en savez long,
Dit l'huissier, emportez la table,
« — *Hé, mais vrament, monsieux capable !*
Reprend Margot, *chacun pour soi...*
« — *Hé par la saguergué, tais-toi*,
Dit Françoise, en haussant l'épaule,
« *Laisse monsieux jouer son rôle,*
« *Vas-tu gueuler jusqu'à demain !*
« *Notre maître, allez vote train.* »

Soudain meubles de toute espèce
Furent vendus pièce par pièce ;
Mais notez que chaque achetant
Recevait son paquet comptant
De la part de nos trois commères :
Quiconque poussait les enchères
Un peu haut, était empoigné,
Et s'en allait le nez cogné ;
Témoin une jeune fringante,
En mantelet, robe volante,
En bonnet à grand papillon,
Qui la dansa, mais tout du long.
Ce fait vaut bien qu'on le distingue,
C'est à propos d'une seringue,
Qui par elle mise hors de prix,
De Françoise excita les cris.
« — *C'est pour vous ! gardez-la*, dit-elle ;
« *Hé Margot? Vois donc s'te d'moiselle !*
« *Sa figure a ma foi bon air !*
« *C'est un p'tit chef-d'œuvre de chair !*

« *Parlez donc, la belle marchande ?*
« *C'est'-y pour laver vote viande*
« *Que vous emportez ce bijou ?*
« *Vous vous récurez plus d'un trou !*
— Vous êtes une impertinente,
Dit la demoiselle tremblante,
Cessez un propos clandestin.
« *— Allez ! J'nentendons pas l'latin,*
« *La belle, crandestin vous-même,*
« *Avec son visage à la crême !*
« *Eh puis ses deux yeux mitonnés !*
« *Quoi donc qu'alle a d'ssous l'nez*
« *Qu'est noir ! Monguieu ! c'est une mouche !*
« *Allez ! Qu'un cent d'Suisses vous bouche !*
« *Pour le coup, mon chien de poulet,*
« *C'est ben la mouche dans du lait.*
« *Quoi ! vous vous en allez, ma reine !*
« *Adieu bel ange. Ah ! la vilaine,*
« *Qui donne à tetter à son cu !*
« *Allez seringue !... — Y pense-tu,*
« Dit Margot, *veux-tu bien te taire*
« *Gueule de chien, v'la l'commissaire...*
« *— Çà ! tu gouaye, c'est un abbé.*
« *Pargué va, le v'la ben tumbé.*
« *S'il vient pour nous ficher la gance.*

— Mesdames un peu de silence,
Leur dit modestement l'huissier.
Ensuite il se met à crier
Un jupon d'étamine noire,
Qu'on prit d'abord pour de la moire.

Tant les taches l'avaient ondé.
Margot, l'ayant bien regardé,
Passe d'un sol. On le lui laisse.
Soudain l'abbé fendant la presse,
Sur-offre de dix-huit deniers…
*« — Bon! Les offrez-vous tout entiers!*
*« Dit Margot faisant la grimace,*
*« Par ma foi, monsieux Boniface,*
*« Quand vous auriez quatre rabats,*
*« V'la l'jupon, mais vous n' l'aurez pas.*
*« Vot mantiau tumbe par filandre!*
*« Au lieu d'acheter faut vous vendre.*
*« T'nez, rapportez-vous-en à nous.*
*« A six blancs l'abbé de deux sous!*
*« Le veux-tu prendre toi, Nicole?*
*« — Qui, moi? Tien je serais donc folle;*
*« Je perdrions moitié dessus.*
*« — Françoise? et toi?… — Ni moi non plus;*
*« Tu l' garderas toi, je parie?*
*« Moi? J'n'avons pas d'ménagerie;*
*« Qu'en ferons-je donc? Dame! Voi…*
*« — Voi toi-même, allons parle… — Moi?*
*« J'en fais un heurtoir[1] de grand'porte..*
*« — Et moi! Que l'diable l'emporte,*
*« Il en fera son aumognier.*
L'abbé penaut comme un panier,
Dit : — Vous êtes des harangères,
Finissez, trio de mégères…

[1] Figure hideuse à laquelle on attache le marteau.

*« — Ménagères! Quand je voulons;*
*« Avec ses souliers sans talons!*
*« Le v'la dans un bel équipage,*
*« Pour parler de note ménage!*
*« C'est vrai! Quoi qu'il vient nous prêcher?*
*« Ne t'avise pas d'approcher,*
*« Car le diable me caracole,*
*« Si je ne t'applique une gnole*
*« Qui tiendrait chaud à ton grouin.*
*« Diable de perroquet à foin!*
*« Mousquetaire des piquepuces!*
*« Jardin à poux, grenier à puces.*

Elles l'auraient mangé, si l'on
N'eût remis la vacation
A deux heures de relevée.
Ce n'était là qu'une corvée
Pour nos trois femelles. Aussi
En revanche, l'après-midi,
Maints effets elles achetèrent,
Puis chez elles s'en retournèrent;
Où leurs trois maris cependant
Chopinaient en les attendant.
Les nippes sur table posées,
Et les commères reposées,
Il fallut vuider, ou lotir,
Cela veut dire répartir
L'achat des meubles fait entr'elles;
Bon sujet à bonnes querelles.
Margot déjà commence par
Sauter sur la meilleure part;

C'était un rideau de fenêtre.
« — *Tu laisseras ça là, peut-être,*
Dit Françoise, *ou ben j'allons voir.*
Nicole qui le veut avoir
Aussi bien que ses deux compagnes,
Dit : « — *Tu le vois et tu le magnes;*
« *Mais v'la qu'est ben, restes-en là...*
« — *Qui toi! Chaudière à cervela!*
« *S'te vieille allumette sans soufre!*
« *Monguieu! V'la qu'alle ouvre son gouffre!*
« *Prenez garde, all va m'avaler...*
« — *Vas, tu fais ben de reculer,*
« Dit Margot, *contre ton chien d'homme,*
« *Car sans ça, tien, tu verrais comme*
« *J'équiperions ton cuir bouilli!*
« *Cadavre à moitié démoli!*
« *Vas, poirrière de saint Côme,*
« *Je me fiche de ton Jérôme.*
Alors sautant sur le rideau,
Elle en arrache un grand lambeau.
Françoise, de son côté tire,
Et tire tant qu'elle déchire
Même portion que Margot;
Nicole eut le troisième lot,
Non sans vouloir faire le diable;
Mais Jean-Louis d'un air affable,
Voulant apaiser le débat,
Leur dit : « — Saqueurgué, queu sabbat!
« Tiens, femme, agonise ta goule!
« Crois-moi, milguieux, si t'étais soule,

« J'dirais : hé ben! c'est qu'alle a bu.
« Finis donc : Un chien qu'est mordu
« Mord l'autre itout, coute qui coute. »
A ce conseil, Jérôme ajoute
Son avis, dit-il, écoutez.

« — Pour un rien vous vous argotez.
« Quoi, qui vous met tant en colère?
« Des guilles! V'la ce qui faut faire,
« Faut les solir [1] cheux l'tapissier,
« Hé puis partager le poussier [2].

« — Copère, interrompt la Tulipe,
« Je donnerais quasi ma pipe
« Pour être comme toi chnument
« Retors dans le capablement;
« Tu dis ben, faut faire s'te vente,
« Et drès demain dà, je m'en vante,
« Ou ben moi, je fiche à voyeau
« Les pots, les chenets, le rideau,
« Le lit, les femmes et la chambre. »
Lors tremblantes en chaque membre,
Elles firent ce qu'on voulut,
Et puis qui voulut boire, but.

[1] Vendre.
[2] De l'argent.

## QUATRIÈME

### ET DERNIER CHANT

Romains, qu'êtes-vous devenus,
Vous à qui les mœurs, les vertus
Servirent longtemps de parure.
Amis de la simple nature,
Le luxe, idole de Paris,
Était l'objet de vos mépris;
Votre sagesse sans limite
Ne mesurait point le mérite
Au vain éclat de l'ornement.
Et vous saviez également
Fair' rougir ceux qui sont en place,
Sans dignités, avec l'audace
De ressembler par leur éclat
A ceux qui gouvernaient l'État.
Mais ici, quelle différence!
On n'estime que l'apparence;
Et c'est ce qui cause l'abus
Des états, des rangs confondus:

C'est ce qui cause que Françoise,
Pour avoir l'air d'une bourgeoise,
Vient de se donner un jupon
De satin rayé sur coton :
Que Margot vient de faire emplette
D'une croix d'or, d'une grisette;
Et que Nicole en s'endettant,
Vient à peu près d'en faire autant.
Mais je les trouve pardonnables :
Leurs dépenses sont convenables
Au motif de leur vanité,
Qu'on doit prendre du bon côté.
La noce de Manon-la-Grippe,
Propre nièce de la Tulipe,
Cousine de Jérôme; et puis
Filleuse enfin de Jean-Louis,
Mérite bien que la famille,
Pour lui faire honneur, fringue et brille;
Mais avant les plaisirs fringants,
On introduit chez les parents
Le futur avec la future,
Et l'on parle avant de conclure.
« — *Ma gnièce*, dit Françoise, *hé ben*,
« *Et vous mon n'veu* (car vous s'rai l'mien)
« *Vous vous mariez, ça me semble*,
« *Pour afin d'être joints ensemble;*
« *Ça nous fera ben d' l'honneur*,
« *Vous paraissez bon travayeur*,
« *Et ma gnièce est une vivante*
« *Qui sait se magner... — Ah! ma tante!*
« *Vous avez ben d' la bonté...*

« *-- Non, foi d' femme, euverté!*
« *Vas, j' te connais, t'a du ménage,*
« *Et c'est s' qu'il faut pour l' mariage.*
« *Dame! quand t'auras des enfans,*
« *Pour qu'ils soyont honnêtes gens,*
« *Devant eux faudra pas se battre,*
« *Jurer ni boire comme quatre,*
« *Ni riboter aveuq s' t' ici*
« *Pour faire enrager ton mari,*
« *Tu m'entends ben, pas vrai?... — Sans doute,*
« Dit Manon, *et si j' vous écoute,*
« *Ma foi, c'est qu' je l' veux ben,*
« *Avec vos beaux sermons d' chien,*
« *Semble-t'-y pas qu'on vous ressemble?*
« *Allez, quand on za peur on tremble...*
« *— Quoi!* dit la tante, *cul crotté,*
« *T'as ben d' la glorieuseté!*
« *Tu n'es qu'une petite gueuse!*
« *Ta mère était une voleuse!*
« *Et ton père un croc... — Parle donc,*
« Dit Margot, *diable de guenon!*
« *Défunts mon cousin, ma cousine*
« *Étions près d' toi d' la farine,*
« *Creuset à malédiction!*
« *T'as donc l'enfer en pension*
« *Dans ta chienne d'âme pourie?*
« *Vieille anguille de la voirie!*
« *Guenipe... — Moi, guenipe! Moi!*
« *Margot! Mon p'tit cœur! Bon pour toi!*
« *Guenipe est le nom qu'on te garde,*
« *J' n'avons point de fille bâtarde;*

*« Et flatte-toi qu'un souteneur*
*« N'a pas trempé dans note honneur,*
*« Mouche-toi, va, car t'es morveuse !... »*
A ces mots, Margot furieuse,
Grinçant les dents, roulant les yeux,
Lève un poing; mais entr'elles deux
Nicole adroitement se jette :
*« — Allez, que l' diable vous vergette.*
Leur dit-elle en les séparant.
Mais Margot, en se rapprochant,
Allonge et lève une main croche...
A mesure qu'elle s'approche,
Nicole en riant la retient :
*« — Margot, est-ce que ça convient*
*« Un jour de noce ? c'est enutile,*
*« Allons, r'mets-toi dans ton tranquille,*
*« T'es brave femme, on sait ben çà. »*
Ce mot de brave l'apaisa,
Même elle promit à Nicole
D'oublier tout, et tint parole.
Sur-le-champ on vint avertir
Qu'il était heure de partir.
On partit, et la compagnie
A la belle cérémonie,
Assista très-dévotement.
Le notaire et le Sacrement
Ayant autorisé la fille,
D'être femme et d'avoir famille,
Et George d'être son époux,
Toute la bande au Pont-aux-Choux
S'en va sans prendre de carosse;

C'est pourtant le beau d'une noce !
Mais quand le moyen est petit
Et que l'on a grand appétit,
Il faut se passer d'équipage.
On arrive donc. Grand tapage
Motivé par la bonne humeur,
Fait l'éloge de chaque acteur :
Sur la table une nappe grise,
Est à l'instant proprement mise,
Et bientôt après, le couvert.
« — *Monsieux, j'avons faim*. On les sert.
Les deux époux, selon l'usage,
Sont placés au plus haut étage.
« — *Allons, Margot, tien, passe, toi.*
« — *Moi? Quand t'auras passé... — Pourquoi?..*
« — *Pourquoi! parce que t'es la tante.*
Jérôme qui s'impatiente,
Pour les faire cesser, leur dit :
« — Morgué, tout ça se r'afroidit,
« Assisez-vous donc, queux magnières !
« Vous faut-il pas ben des prières
« Pour faire assir?... — *Mon guieu non,*
« *Nous y vla-t'-il pas?...* — Ah ! bon donc !

On s'assied. Le vin, la bombance
Leur impose un joyeux silence;
Personne ne sert, chacun prend
Au plat, et chaque coup de dent
Est enfoncé jusqu'à la garde :
L'une se jette sur la barde,
L'autre sur le cochon de lait,

Tandis que d'un fort gras poulet
Margot ne fait que trois bouchées;
Ses manchettes toutes tachées
Par la graisse qu'on voit dessus,
Semblent des manchettes au jus.
Nicole à qui le gosier bouffe,
Dit : — *Varse à boire, car j'étouffe...*
« — *Hé! purgué*, dit Margot, *prens-en;*
« *J'aim'rais autant être au carcan*
« *Qu'auprès de toi, car tu me foule..;*
« — *Eh va-t'en aux chiens, vilain moule!*
« *As-tu pas peur qu' pendant s' temps-là*
« *On n' mange ton manger que vla?*
« *Mais voyez s'te diable de gueule!*
« *T'es bonne; mais c'est pour toi seule,*
« *Car tu sais la civilité*
« *Comme un rien. A vote santé,*
« *Monsieux madame la mariée!...*
« — Ben obligé. — *Ben obligée.*
Les de rechefs de tous côtés,
Sont à rasades ripostés :
Chacun crie à fendre la tête.
Françoise qui toujours est prête
A faire entendre son caquet,
Veut crier plus haut; un hoquet
Lui coupe soudain la parole.
Il redouble. « — *Oh!* lui dit Nicole,
« *Ne nous dégueule pas au nez*
« *Toujours*. Jérôme lui dit : « — T'nez
« Pour qu' ça passe, buvez, commère,
« C'est l' droit du jeu... — *Hé ben, copère.*

« *A cause d' ça trinquons nous deux,*
« *Voulez-vous?* — Pargué, si je l' veux!
« J' vous demande si ça s' demande?
« Puisque je n'avons pus d' viande,
« Buvons d'autant. Hé Jean-Louis!
« A boire! Buvons, mes amis.
« — *Ah!* dit Nicole, *ça m' rappelle*
« *Note noce, alle était ben belle,*
« *T'en souviens-tu, Jean-Louis?* — Qu' trop...
« — *Qu'un diable t'emporte au galop :*
« *Que trop! Voyez s' vieux crocodille!*
« *Ah l' beau meuble! Quand j'étais fille*
« *Il v'nait cheux nous faire l' câlin;*
« *T'es ben heureux, double vilain,*
« *D' m'avoir, car sans ça la misère*
« *Aurait été ta cuisinière.* »

Au milieu du bruit qui se fait,
La Tulipe avint son briquet,
Le bat en allongeant sa lipe.
Les écoute, et fume sa pipe,
Nicole poursuit son aigreur,
Son homme en rit de tout son cœur.
Ce rire insultant la désole.
« — *Ah tu ris donc! Ris belle idole :*
« *T'as raison, ris, oui, ris va chien;*
« *Sur mon honneur prend garde au tien...*
Françoise dit : « — *Quoi qu' tu t' tourmente,*
« *Vas, t'es ben impatiente*
« *De v'nir comm'-ça nous hahurir;*
« *Finis... — Moi? je n' veux pas finir;*

« *Mais voyez un peu s'-te Simone!*
« *L'ordre me plaît; mais quand je l' donne...*
« — Oh! dit Jérôme, point de chagrin,
« Aussi ben, vla monsieux crin-crin [1].
« D' la joie! Allons, père le Fève,
« Raclez-nous ça. » Chacun se lève
Et veut danser. Le couple heureux,
D'un air tristement amoureux,
Demande un menuet et danse
Parfaitement hors de cadence :
Le marié triplant les pas,
Ne sait que faire de ses bras;
Gestes, maintien, tout l'embarrasse.
Son épouse avec même grâce,
D'un air légèrement balourd,
Traîne le pied et tourne court.
Soit qu'elle fût timide ou fière,
Elle n'osait pas la première
A son danseur donner la main;
Et même jusqu'au lendemain
Elle eût occupé le spectacle,
Si sa tante d'un ton d'oracle
N'eût dit : « — *Ma gnièce l'aime long;*
« *C'est-il pour vous seule l' violon?*
« *Dame, c'est qu' vous n'avez qu'à dire;*
« *Croyez-vous qu' j'ons des pieds d' cire?* »
A ces mots, le couple interdit,
Finit pour faire place à huit.
Une joie épaisse et bruyante,

[1] Le Violon.

En les fatigant les enchante,
Tout allait bien. Quand des fareaux,
Sur l'oreille ayant leurs chapeaux,
Canne en main, cheveux en béquilles,
Entrent sans façons, et les drilles
Dansent sans en être priés.
D'abord l'oncle des mariés
S'oppose à leur effronterie.
« — Vous n'êtes d' la copagnie,
« Dit-il, fichez l' camp sans fracas...
« — J' voulons danser... Çà n' sera pas :
« Pais l' violon... — Moi je veux qu'il joue...
« — Si c'est vrai, que le diable me roue,
« Dit Jérôme en gourmant l'un d'eux. »
Celui-ci le prend aux cheveux.
Jean-Louis arrache la canne
Du second. « — O gueux j' te trépanne !
Fli, flon ! La Tulipe à l'instant
Sans se gêner, toujours fumant,
En saisit un à la cravate.
Le courroux des femmes éclate ;
Leurs ongles, leurs dents et leurs cris,
Secondent leurs braves maris.
L'horreur s'empare de la salle ;
Et jamais à noce infernale
Il ne se fit un tel sabbat.
Enfin, dans le fort du combat
Un coup lancé sur la Tulipe,
En cent morceaux brise sa pipe ;
De douleur il s'évanouit.
Son vainqueur le croit mort, il fuit

Aussi bien que ses camarades.
Françoise par ses embrassades
Rappelle la Tulipe en vain.
Il fallut dix verres de vin
Pour lui rendre la connaissance.
Il revient; un morne silence,
De longs soupirs, des yeux distraits,
Avant-coureurs de ses regrets,
Expriment sa triste pensée.
« — Ma pipe, dit-il, est cassée!
« Ma pipe est en bringue, mille guieux!
« Je l' vois ben, oui, je l' vois d' mes yeux!
« Quand j' pense comme alle était noire!
« N'y pensons pus; il faut mieux boire...»
Pour l'oublier il se soula,
Et la scène finit par là.

LES

# QUATRE BOUQUETS

## POISSARDS

### SUITE DE LA PIPE CASSÉE

---

## ÉPITRE DÉDICATOIRE A L'AUTEUR

### PAR SES AMIS

Il doit vous paraître étonnant, monsieur, de voir quelques-uns de vos ouvrages imprimés, sans les avoir vous-même confiés à l'imprimeur ; et vous devez trouver bien singulier de vous les voir dédier sans peut-être vous douter de l'intention de ceux qui vous adressent cette épitre. Quoi qu'il en soit, c'est moins un larcin que nous vous faisons, qu'un hommage authentique que nous rendons à vos talents ; c'est moins aussi indiscrétion que zèle, qui nous a déterminés à rendre cet ouvrage public. Quand on a pour objet votre gloire, vos intérêts particuliers et l'amusement général, est-on répréhensible ? et peut-on craindre d'être accusé de témérité ? Toutefois, si vous étiez mécontent de la liberté que nous avons prise, l'accueil favorable que vos Bou-

quets recevront indubitablement nous servira d'excuse. D'ailleurs, que risquez-vous, monsieur? N'avez-vous point joui des suffrages de tous ceux qui vous les ont ouï réciter? Les connaisseurs et les gens les plus rigides ne vous ont-ils point applaudi? « Il sait (disaient-« ils) promener ses auditeurs et ses lecteurs dans une « galerie de tableaux grotesques, l'imagination ébauche « ses portraits, la vérité broye les couleurs, la nature « les applique, et la finesse achève l'ouvrage. » Que voulez-vous de plus qu'un témoignage aussi satisfaisant? Le naïf de vos *Lettres de la Grenouillère* est encore remarqué par bien des personnes de goût; on aperçoit, à travers l'enveloppe burlesque du style, une intrigue intéressante, suivie, et délicate.

Souffrez, monsieur, que nous fassions succéder à la justice que nous vous rendons, quelques reproches d'amitié sur votre négligence; êtes-vous pardonnable de ne point achever vos Fables, vos Épitres et vos Contes, etc.? Nous plaidons contre vous la cause du public, en vous excitant à lui faire part de toutes vos productions, persuadés que si nous venons à bout de vous la faire perdre, vous y gagnerez beaucoup, puisque l'estime publique est un salaire d'un prix inestimable pour ceux qui pensent comme vous; soyez, nous vous en prions, persuadé de la nôtre, et de l'amitié sincère avec laquelle nous sommes, monsieur, DEVINEZ.

## AVERTISSEMENT

Il est peu de gens qui n'ayent entendu les femmes des halles débiter ce qu'elles disent avec ce ton original qui leur est propre, ou tout au moins se sont-ils trouvés avec des personnes qui imitent ce langage; il est donc nécessaire, pour l'agrément de la lecture de ces Bouquets, de tâcher de prendre l'inflexion de voix poissarde aux endroits marqués de guillemets ou lacunes qui servent à indiquer le changement de ton.

## PREMIER BOUQUET

J'aime à payer ce que vaut une chose;
Mais je répugne à la payer deux fois :
Je suis piqué, je l'avoue et je crois
Devoir vous en dire la cause.
Madame, à deux pas du logis
Rencontrant une bouquetière
Je l'aborde et lui dis : — la mère,
Faites vite un bouquet. Nous convenons de prix,

Pour qu'il soit plutôt fait je la paye d'avance.
Elle aussitôt détache une botte de fleurs.
  Dieu sait avec quelle élégance
Elle assortit leurs diverses couleurs!
De feuilles d'orangers galamment décorées,
Pour en faire un bouquet il lui manque un lien :
Comme elle l'achevait, ne s'attendant à rien;
    Ne voilà-t-il pas les jurées
Qui viennent tout à coup saisir son pauvre bien!
    Elles sautent sur l'inventaire (*sic*)
S'emparent des bouquets sans oublier le mien.
    Ma marchande se désespère,
    Et ne voyant aucun moyen
    Pour accommoder cette affaire,
  D'un coup de pied en jette une par terre,
    Bat les deux autres comme un chien,
    Puis s'en fuit ne pouvant mieux faire.
Quel scandale pour moi! je crois que la colère
    Fait oublier qu'on est chrétien!
  De leur frayeur ces trois dames remises
  S'en vont pestant d'avoir reçu des coups,
  Je les arrête et je leur dis : — tout doux!
  Dans les fleurs que vous avez prises
Je réclame un bouquet que j'ai payé... — *Qui? vous?*
    — Oui moi; tâchez de me le rendre.
    — *Monsieu l'a dit, on l'y rendra :*
    — *Qu'il est genti! — Y s'fache! — Y rira :*
    — *Sa bouche commence à s'fendre;*
    *Ce s'rait ben dommage de l'pendre*
    *Car il paraît qu'il grandira.*
— Vous m'insultez, leur dis-je, et je vais vous apprendre

Qui je suis. — *Ah! comme il nous l'apprendra!*
*Mon double cœur! quand tu serais le gendre*
*Du Diable qui t'emportera;*
*Pince donc c'bouquet si tu l'ose.....*
— *Donnez-ly du vinaigre, y n'aime pas l'eau rose.*
— Qui je suis... — *Eh! Qu'es-tu donc avec ton grand chapiau*
*Ton habit qui se meurt! et ta fameuse épée!*
— *C'est*, dit l'autre, *un seigneur, un cadet du châtiau*
*Qu'est tout vis-à-vis la Rapée.*
*Il grince des dents! ah j'ai peur!*
*Parlez donc, monsieu la terreur,*
*Faites donc pas comme ça, ça gâte l'visage.*
*Jérusalem! saint Jean, mon doux Sauveur!*
*Qu'il est dégourdi pour son âge!*
*Trois poulets d'Inde et pis monsieur*
*Feraient un fringant attelage!*
Elles en auraient dit encore davantage;
Mais la troisième par bonheur
Lui dit: — *Finis, tu fais trop de tapage,*
*Quand on ne te dit rien, t'es bien fière en caquet,*
*Qu'est-ce qu'il t'a fait ce jeune homme.*
*Et pis qu'il l'a payé donne-ly son bouquet.*
— *Son bouquet!... crac, il l'aura comme...*
*Tu m'entends ben? qu'il nous donne dix sous.*
— Ah! dis-je, les voilà; que ne me disiez-vous!
Lors de ma bonne foi toutes trois interdites,
Me donnent des œuillets par-dessus le marché.
— *Parlez donc mon poulet? vous n'êtes pas fâché*
*Contre nous autres? pas vrai, dites!...*
— Moi? point du tout. — *Adieu donc not' bourgeois*
*J'l'avons trop ahury, ça me fait de la peine,*

*Je devrions toutes les trois*
*Ly faire dire une neuvaine...*
— *Tu gouailles toi : mais moi si j'étais reine,*
*Il serait godard dans neuf mois.*
— Madame, telle est l'aventure
De ce bouquet si longtemps contesté ;
Si de vous il est accepté,
Malgré l'argent, le courroux et l'injure,
Il ne sera pas trop cher acheté.

## SECOND BOUQUET

Toujours l'événement nous prouve
Que pour trouver il faut chercher,
Et que même souvent on trouve
Ce qu'on ne cherche pas. Tel croyant dénicher
Des rossignols, déniche des linottes ;
Mais, direz-vous, où tend cette comparaison?
C'est nous dire à propos de bottes
Que le printemps est la belle saison.
Madame, point d'aigreur, ce petit préambule
Vous paraîtra moins ridicule
Quand vous saurez que j'ai cherché
Dans plus d'une boutique et dans plus d'un marché
Sans trouver un bouquet digne de votre fête :
Même en chemin, s'il vous plaît, je m'arrête
Chaque fois que j'entends crier
*Des bouquets pour Nanon, Nanette.*
Chacun en marchande, en achète ;
J'en choisis quatre ou cinq, je reviens au premier,
Le premier me déplaît ainsi que les quatre autres.
Je les replante tous sur le bord du panier...

— *Parlez-donc*, me dit-on, *faut pas tant les magnier,*
*Vous avez vos dégoûts, j'avons ytout les nôtres,*
*Avec son habit rouge? Eh! monsieu tout en feu!*
*V'nez vous l'aurez pour rien, cet échappé d'andouille.*
*Mais c'est vrai, tiens ça vous patrouille*
*C'te marchandise et puis sa part : Adieu!...*
Dans d'autres temps j'aurais pu me défendre;
Mais sans m'amuser à l'entendre
Je cours; une autre vient à moi.
— *Vla*, dit-elle, *du beau, mon roi,*
*T'nez voyez-moi tout ça. Vla t'y d' la fine orange,*
*Et des œillets! ça parle, on vous voit ça de loin,*
*T'nez, fleurez moi ça, ça f'rait r'venir un ange*
*S'il était mort...* Pendant ce baragouin
Elle ajuste un bouquet énorme,
Mais presque aussi gros qu'un balai...
— *Comment le trouvez-vous?* — Moi! lui dis-je, fort laid...
— *Allez, monsieu le beau; que Charlot vous endorme,*
*Tirez d'ici, meuble du Châtelet.*
Un pareil propos n'était point agréable!
Je me suis vu donner au Diable
Par cent vendeuses de Bouquets;
Ces Dames souvent s'abandonnent.
Si Lucifer prenait les gens qu'elles lui donnent,
Vous ne me reverriez jamais.
Pourtant sans le secours de Flore,
Je prétends vous offrir mon hommage à mon tour
Votre éclat seul vous pare et vous décore;
Les Lys de la candeur, les Roses de l'amour
Forment votre ornement et brillent plus encore
Que les fleurs que chacun vous présente en ce jour.

Ah, direz-vous, la ruse est bonne!
Ne voulant rien donner, il fait un compliment.
Point du tout, Madame, un moment,
Sans eau ne baptisons personne :
Si Flore m'a traité rudement,
Je me suis pourvu chez Pomone,
Et pour Bouquet recevez ce Melon.
— Un Melon! Ah! Monsieur badine,
Est-ce pour faire allusion
A votre sexe? — Non, Madame, parbleu non;
C'est pour manger, du moins je l'imagine,
Je serai content s'il est bon.

## TROISIÈME BOUQUET

Qui mal veut, mal lui tourne, on l'a dit avant moi,
D'autres viendront après qui le diront encore :
Pourquoi ce Proverbe? Pourquoi !
Vous allez le savoir..... Aujourd'hui dès l'Aurore
Je pars de mon logis, ou peut-être d'ailleurs ;
J'arrive dans l'endroit où Flore
Voit à regret débiter ses faveurs,
Où chaque nymphe avec adresse étale
L'une des fruits, l'autre des fleurs :
Cet endroit, madame, est la halle.
Vous devinez pour quel sujet
J'ai si matin visité cette place?
Pour vous choisir un passable bouquet,
L'heure, le bruit, le temps, les cris, rien n'embarrasse.
J'en achète un : mon achat fait,
Je veux passer. Vous croyez que l'on passe
Dans ces lieux-là comme on veut? Point du tout.
Deux commères étaient aux prises,
Et disputaient un panier de cerises.
Enchanté! je veux voir la scène jusqu'au bout ;

On s'échauffe, mille sottises
De s'empoigner leur donnent l'avant-goût.
— *Ah*, disait l'une, *on te les garde!*
*Chatouillez-ly les p'tits boyaux :*
*Tu les auras, vierge de corps-de-garde,*
*Quand j'aurai rendu les noyaux!*
Maints gros jurons couraient la poste;
C'était à qui donnerait le dernier.
Après riposte sur riposte,
On a partagé le panier.
Moi, riant des bons mots qu'elles venaient de dire,
Pour en entendre encore, je reste entr'elles deux.
— *Mais*, dit l'une, *vois donc, que souhaite monsieu!*
*Comme il est là! Quoi donc! qui le fait rire!*
*Parlez donc, p'tit Jésus d'cire,*
*Vous êtes comme un amoureux.*
*Comme l'vla fleury! v'nez ça qu'on vous admire.*
*Ah Javotte, les beaux petits yeux!*
*Qu'ils sont brillants! viens donc voir, on s'y mire!*
Soudain je me vois entouré
De six à sept, et par degré
On s'apprivoise, on rit; l'une m'arrache
Deux grenades et du jasmin,
Puis à son côté les attache;
Et l'autre me lâchant un grand coup sur la main
Me fait sauter le reste... — Allez-vous-en au diable,
Mesdames, avec vos façons :
Est-ce que nous nous connaissons
Pour badiner ainsi?... — *Chien, qu'il est raisonnable!*
*On ne le connaît pas. Eh! non.*
*Vous verrez ça! Te souviens-tu, Manon,*

*D'avoir vu danser dans c'te place*
*S'te gueuse à qui Charlot avait mis sous l'menton*
*Un grand désespoir de filasse?*
*C'était sa mère; envreté d'Dieu!...*
*— Dis donc pas ça toi, ça l'fâche :*
*C'est l'bâtard de mons Mathieu,*
*Donneux d'eau bénite à Saint-Eustache.*
*Ah! la belle veste au fond bleu!*
*Vois-tu la frange au bas, madame?*
*C'est tout comme un r'posoir, et saint Gille au milieu!*
*Quoi donc, l'épée au vent! Ah! voyons donc la lame.*
— C'en est trop, laissez-moi, morbleu!
Je ne puis soutenir des injures pareilles.
Si vous ne cessez votre jeu,
Je vais vous couper les oreilles.
*— Les oreilles, mon cher enfant!*
*Queu possédé! gare! il est en colère.*
*Il est quatre fois plus méchant*
*D'puis qu'il est r'venu de galère!*
*— Ly? méchant! Non, y fait semblant;*
*Il a l'air tout défait! mais c'est toi qui en est cause!*
*N'l'agonisons plus, mais tien.*
*Faisons-l'y payer queuque chose,*
*Va, va-t'y?* — Va, je l' veux bien...
Au même instant, les coquines m'entraînent
Chez un marchand de brandevin.
*— Sans vous commander, notre voisin,*
*Lâchez-nous, s'il vous plait, chopine*
*De paf en magnière d'eau divine,*
*V'la monsieu, qui n'est pas vilain,*
*Qui nous régale, aussi j'l'aimons pû qu'ma vie!*

*Allons, bijou, mettez-vous là.*
*Babet, verse à monsieu. Aimez-vous l'eau-d'vie?*
— Non, je ne bois point de cela.
— *Ah mon Dieu, de cela! Manon? comme ça parle?*
*Queu façon! buvez donc; t'nez, quand c'est avalé,*
*Ça court au cœur, ça vous l'régale.*
*Dame! on vend y tout du mêlé,*
*En voulez-vous, monsieur l'enflé?*
*Y n'aim' peut-être pas à boire dans des tasses.*
*Veut-y un verre?* — Hé! non, en vérité!
— *Hé bien donc, à vote santé.*
— Vous me faites honneur, je vous rends mille grâces.
— *Ah j'aimons mieux le bénédicité!*
— *Allons, tais-toi. Fanchon, vas, tu ne sais pas vivre :*
*Vois-tu pas ben que c'est un compliment?*
*Monsieu a lû l'écriture d'un livre,*
*Ça fait que sa magnière accueille poliment.*
*Pas vrai, monsieu?* — *Quoi, n'y a pû d'quoi boire!*
*J'irons ben jusqu'à tras d'mistiers,*
*Si monsieu veut!* — Ah! volontiers.
— *Dépêchez-vous, père Grégoire,*
*Moitié d'ça, vite, alerte, et du bon.*
*Ça, faut nous excuser, note maître :*
*Car vous nous en voulez peut-être;*
*Mais en vous demandant pardon,*
*Et vous baisant, je serons quittes...*
— Ce n'est point tout ce que vous dites
Qui m'offense le plus; mais c'est
De m'avoir jeté mon bouquet;
Et pour en trouver un de même,
Aussi frais, aussi beau... — *Vous me donnez l'oquet*

*Avec votre chien de regret,*
*Mais c'est vrai; tien, le v'la tout blême.*
*Allez, n'vous chagrinez pas,*
*J'allons aller cheux mon oncle Batiste,*
*C'est un bon jardinier fleuriste,*
*Il a des fleurs jusqu'à la Saint-Thomas :*
*C'nest pas ben loin qui demeure :*
*Drès qu'jaurons bu ça, j'irons.*
*Allons, Babet, achève, et pis partons.*
*Monsieu paye-t-y tout?* — Oui. — *C'est bon.*
— *Quoi donc! C'est pas par-là! — Comme y court? Y s'en va?*
*Dites-nous donc adieu, hé Daniel, bon voyage :*
*C'est pourtant l'bon Dieu qu'a fait ça!*
*Queu malin chien! Parlez la belle image;*
*Courez donc pas si fort, vos mollets vont tomber :*
*Otez-vous donc d'son passage,*
*Il a l'mors aux dents, gare! y va regimber...*
Grâce à mes pieds, de leurs mains je m'échappe,
Protestant bien qu'avant qu'on m'y rattrappe,
On verra vos attraits le céder à Vénus,
En défaut changer vos vertus,
Et mon respect, mon amitié, mon zèle
Désavouer mon hommage fidèle.

## QUATRIÈME BOUQUET

Quoi, je ne pourrai pas vous donner un Bouquet
Sans risquer quelques invectives ?
Sans essuyer de ces femmes rétives
Tout ce que leur maudit caquet
Va recueillir dans les archives
Des Ports, des Halles, du Guichet ?
— Bon ! direz-vous, qu'est-ce que cela fait ?
Vous rispostez à leurs façons naïves ;
Vous en riez vous-même...— Oh non pas, s'il vous plaît.
Aurais-je débuté par des rimes plaintives,
Si je n'étais tout stupéfait
De ce qu'elles m'ont dit en paroles trop vives?
Fort sérieusement je vais conter le fait.

Vers le milieu de votre rue
Une femme s'offre à ma vue
Avec un Corbillon sur son ventre perché,
Des Bouquets à l'entour. — *Monsieu, Monsieu*, dit-elle,
*Vous oubliez du fin*. Je me suis approché.
— Je voudrais, ai-je dit, la fleur la plus nouvelle...

*— Prenez s't'orange-là, gni' en a pas dans l' marché*
*D'plus mieux.* — Combien ? — *vingt sols en conscience.*
Les recevant elle a lâché
Un ris suspect à ma prudence :
En effet avec défiance
J'examine et je vois mon Bouquet attaché
Au bout d'une allumette. — Ah, dis-je, l'impudence !
Mais votre Bouquet est fiché,
Il n'a point de queue... — *Allez, gonze !*
*S'il est fiché ; vous, vous êtes fichu,*
*Chien d'Aumonier du Cheval de bronze,*
*Bel ange à double pied fourchu ;*
*Demandez-moi quoi qui me d'mande,*
*Avec son visage sans viande,*
*N'avez-vous pas ach'té? voyons, parlez... — Oui, oui,*
— Mais tenez gardez-le... — *Mon fiston, grand marci :*
*Queux gracieuselés... — Allez laissez-la dire,*
Me dit une autre en s'approchant,
*Ly répondre ça serait pire,*
*All vous grugerait d'un coup d'dent,*
*— Hé Thérèse, dit la première,*
*Tu vois ben s' Monsieu? C'est un chien*
*Qui m' trumprait s'il ne valait rien ;*
*Car il vous a la mine fière*
*Et le cœur doux. Eh mais ! Il est en deuil,*
*Ça vous va ben ! ça sied à vott' figure,*
*Il a les grâces d'un cercueil :*
*V'nez m' baiser, v'nez... — Ah t'es trop dure !*
*T'nez, Monsieu, moi j' vas vous accommoder ;*
— Soit, dis-je. — *Ah ç'a n' va pas tarder.*
*J' men vante.* L'autre que le Diable

Chargeait du soin de me faire damner,
Les bras croisés, d'un œil désagréable,
S'occupait à m'examiner.
— *Quoi*, dit-elle, *Fareau! vous portez donc la tuette!*
— *Mais répond l'autre, all est ben faite*
*Pour Monsieu... — Ly? C'est l' pls d' queuques Vitriers,*
*— A quoi donc qu'tu vois ça ?... — Droit aux yeux ça se jette.*
*Tien, il a des panneaux de Verre à ses souliers.*
*Vois-tu comm'ça tarluit! chien! ça m'ébarluette.*
*— Va, tais-toi donc, sont des blouq's à diamans.*
— Hé morbleu, dis-je à la seconde,
Dépêchez-vous donc... — *Monsieu gronde.*
*Thérèse, as-tu fini? Tu fais bisquer les gens;*
*Faut qu'il aille porter ses billets d'enterr'ments,*
*Dépèche-toi... — Que je me dépèche?*
*S'il est pressé, quéqui l'empêche*
*De fouiner* [1]... Je la prends au mot,
Et je pars;... — *Parlez-donc? vieux manche de Gigot:*
*— L'homme! eh l'homme au Bouquet sans queue,*
*V'nez, c'est qu'on rit, Monsieu ragot:*
*It sent l' damné d'un quart de lieue:*
*Vous arrivrez core assez tôt*
*Pour faire peur... — Allez, Madame,*
*Par charité, donnez-ly l' bras;*
*Le vent va l'envoler, car il ne pèse pas*
*La moitié de sa fine lame.*
Jusque chez vous elles m'ont poursuivi:
J'y suis donc enfin, Dieu merci.
Mais n'attendez point, je vous prie.

[1] S'en aller.

Ni Bouquet, ni la moindre fleur,
Non pas même un souhait flatteur
  Pour votre personne chérie,
  Je suis de trop mauvaise humeur.
  Je me borne à vous rendre compte
  De mon guignon et de ma honte ;
Et votre esprit vif, doux, léger, touchant,
Vos attraits, vos vertus, votre amitié sincère,
Ainsi que votre excellent caractère,
  Se passeront de compliment.

FIN DE LA PIPE CASSÉE.

# LETTRES
## DE LA GRENOUILLÈRE

ENTRE

Mr JEROSME DUBOIS

PÊCHEUX DU GROS-CAILLOU

ET

Mlle NANETTE DUBUT

BLANCHISSEUSE DE LINGE FIN

---

## AVERTISSEMENT

Il y a toute apparence qu'après leur mariage, les deux Amans auteurs de ces Lettres, en ont fait dépositaire Madame Dubut la Mère, puis qu'après sa mort, en faisant l'inventaire de ses meubles, on trouva lesdites Lettres dans un tiroir; une seule, dont on fit lecture, annonçant que les autres pouvaient être dans le même genre, on s'en empara furtivement, on les fit transcrire sans y rien changer, et on les donne aujourd'hui au Public, autant pour son amusement que pour la gloire de Monsieur Jérôme Dubois et de Mademoiselle Nanette Dubut.

Maneselle.

Quand d'abord qu'on n'a plus son cœur à soi, c'est signe qu'une autre personne l'a : et pour afin qu'vous n'trouviez pas ça mauvais, c'est que j'vous dirai qu'vous avez l'mien. J'ai eu la valissance et l'honneur d'vous voir dans un endroit de danse au Gros-Caillou par plusieurs différentes fois, et qui pis est, j'ai dansé aveuc vous trois m'nuets et puis le passepied, en payant dont je ne r'grette pas la dépense, parce que ça n'est pas, suivant ce qu'vous valez. Pour revenir donc à ce que j'disions, j'mapelle Jérôme Dubois, et en tout cas qu'vous ne remettiez pas mon nom, j'suis ce grand garçon qui a ses cheveux en cadenette, et puis une canne, les Dimanches, de geay, et qui a aussi un habit jeaune couleur de ma culotte neuve, et des bas à l'avenant. J'amenerai Dimanche ma mère au même lieu qu'vous avez venu la dernière fois, pour qu'alle fasse connaissance aveuc vous, et ça sera fort ben fait à moi que je puisse vous faire séparteger l'amiquié que j'goute pour vous dont j'suis avec du plaisir,

Maneselle,

Vote petit sarviteur de tout mon cœur, Jérôme Dubois, Pêcheux d'la Guernouyère, là où que j'deumeure pour attendre vote réponse.

---

Monsieux,

J'ai reçu vote Lettre là où ce que j'ai lu l'écriture qu'était dedans, j'nai pas un brin la r'souvenance d'vous con-

naître, et ça m'a fait plaisir d'apprendre de vos nouvelles. Pour à l'égard d'vote politesse, j'ai trouvé du contraire dans la vérité que j'aie vote cœur, à cause qu'on n'a pas le bien d'autrui sans qu'on le donne ; ça fait connaître qu'une fille d'honneur ne prend rien, par ainsi j'nai pas vote cœur ; et puis tous les ceux qui disont ça pour rire n'allont pas le dire à Rome, car les Garçons du jour d'aujourd'hui savont si bien emboiser les filles, que je devrions en être soules ; c'est pourquoi j'vous prie d'brûler ste Lettre, dont j'suis aveuc respect,

Monsieux,
Votre très-humbe servante Nanette Dubut.

---

Maneselle,

En verté d'Dieu, vote doutance fait tort à un Garçon comme moi, dont la façon que je pense naïbelment est aussi ben du vrai, comme vous avez d'lhonneur ; si j'navais pas d'lamiquié envers vous, est-ce que j'songerais tant-seulement à vote parsonne ? Allez, Maneselle, quoique je n'soyons qu'un Guernouyeux, j'ons peut-être plus d'inspériance dans la vérité qu'non pas un habile homme ; votre darnière Lettre est gentille à manger, par où je m'doute qu'vous avez encore plus d'esprit que de mérite ; marque de ça c'est que j'vous envoye une paire d'anguilles, aveuc trois brochets que j'ons pêchés à ce matin, comme par exprès pour vous, j'voudrais qu'ils fussiont d'argent massif, ça sautrait encore ben plus aux yeux, et ça vous frait mieux voir que

j'vous ai donné mon cœur ; car on ne fait pas d'offrande si honnête à un queuqu'un qu'on n'aime pas d la manière que je suis,

Votre, etc.

---

Monsieux,

Le jeune garçon dont vous m'avez envoyé pour qu'il me présente vote offrande, j'ly ai dit d'ma part qu'il n'avait qu'à l'porter à la Halle. A nous des présens ! Eh pourquoi donc faire ? Eh mais vrament, Monsieux, pour qui nous prenez-vous ? Si j'aimions un queuque-zun, je n'voudrions rien pour ça ; eh mais j'vous dis ! ne vla-t'y pas comme Charlot Colin a fait à l'endroit d'ma sœur Madelon ? Le chien qu'il est ly a comme ça usé d'pricaution à l'endroit d'elle ? Alle a reçu tout ce qu'il ly a donné, et puis après l'vivant dabord qu'il a eu le plus beau et le meyeur de son amour, il vous l'a plantée là, qu'elle a eu une fatigue de trouver à se marier. Excusez si j'nen fais pas tout de d'même et si j'prend la liberté de ne pas être,

Votre, etc.

---

Manselle,

Dieu m'présarve plutôt d'vote malédiction, qu'du rheume où je suis à force de me chagriner ; j'suis fâché d'vous avoir fait une manque de bienveuillance ; ça m'apprendra à vivre;

j'voudrais avoir les chiens de poissons dans l'ventre ; parguié j'ai ben du guignon ! Ah, Maneselle Nanette, ne me jouez pas l'tour de ne plus avoir affaire à moi, car j'aimerais quasi me voir à la mort de mes jours que d'voir de mes yeux vos bonnes grâces pour moi à l'extermité de leur fin, et que de ne pas augmenter l'amour dont le bon motif est en verté comme,

Votre, etc.

Maneselle,

Vla deux jours que je n'dors pas, dont le chagrin me rend triste de plus en plus, sans qu'vous répondiez à ma Lettre stella d'avant stelle-ci. Queu malheur ! foi d'honnête garçon ça m'désole ; j'ai faim et j'nai pas l'courage d'manger ; ma mère croit que j'vais d'venir enragé ; tout le monde rit, et moi j'pleure comme un S. Pierre ; il fait beau tems, j'prens ça pour d'la pluie, tout m'semble à l'arbour, et tout ça à cause de vous. Tenez, Maneselle Nanette, je vous le dis, si par hazard je ne touche pas de vos nouvelles après qu'vous aurez lu ce qu'vous allez lire, j'fais une vente de tout mon vaillant, et je m'en vas trouver un Prêtre d'note Parroisse, j'ly donne tout mon argent à celle fin qu'il prie Dieu qu'il vous consarve, et puis j'men reviens sur la gueule de mon bacheau, et craque dans l'eau la tête devant, les poissons qui seront la cause de ma mort, mangeront pour leur peine,

Votre, etc.

Monsieux,

J'n'avons pas le cœur aussi dur que du machefer ; je n'demandons pas la mort d'un vivant comme vous ; ben du contraire ; si je ne vous ai pas écrit une réponse à l'autre Lettre d'avant advanzhier, c'est qu'mon frère Jean-Louis qui s'est brûlé une de ses mains droite, il a toute lencre pour metre dessus sa brûlure ; ça n'empêche pas qu'une autre fois ne m'envoyez plus de présent toujours, car y gn'aurait plus à dire un sacage de regrets dont vous auriez été mortifié, une fille de la vertu a de la pensée dans l'cœur, dont alle peut se vanter que sa conscience n'a pas une épingle à redire, tout d'même qu'ma mère qu'est une femme d'honneur, comme j'suis,

Votre, etc.

Ma mère ira demain Dimanche aveuc moi au Gros-Caillou comme y avait Dimanche huit jours, si vous venez ytout aveuc la vote, mettez un peu d'poudre à vos cheveux sans que ça paraisse.

---

Maneselle,

C'est ben domage que ce n'est pas tous les jours dimanche comme le jour d'hier, car j'aurions la consolance d'nous voir tant qu'assez. Jarny ! que j'étais aise d'être content en mangeant ste salade aveuc vous, maneselle, de chicorée sauvage, il me semblit que je grugeais du sellery tant vos yeux me donniont des échauffaisons ; j'ai dansé nous deux

vote mère; mais alle n'danse pas si ben qu'vous. Alle voulait pourtant dire que si, moi j'nay pas voulu ly dire qu'non, parce qu'alle n'est pas une étrange: mais vous qu'avez une téribe grâce quand vous dansez l'allemande. Le violon n'peut pas vous suivre. Et puis aveu ça, vous chantez comme un soleil : en verté, plus je vous r'gardais et plus j'trouvais qu'vous aviez l'air d'un miracle. J'vous ai embrassé aveuc la permission d'la compagnie, j'étais à moi seul plus ravi, qu'touts les bienhureux qui gna eu depuis que l'monde est dans l'monde. Vous serez toujours dans l'idée de ma mémoire; j'vous dis ça hier, ça m'vient encore dans la pensée, parce que c'est une espèce d'amiquié d'ardeur qui fait que j'vous dis ce que j'vous dis, comme si je pouvais être encore plus chenument,

Votre, etc.

---

Monsieux,

Vous m'dites aveuc d'l'écriture comme par paroles, qu'vous m'aimez ben; j'crois ben en Dieu. J'vôudrais ben savoir par queulle occasion vous m'dites ça; c'est p'têtre d'la gouaille qu'vous me r'poussez; tenez c'est qu'y a des garçons qui avont tant d'amour! tant d'amour! qu'ils le sépartageont à toutes les filles qui voyont, c'est, Dieu me pardonne, comme des parpillons qui faisont politesse à uné fleur, et puis qui faisont par ensuite comparaison aveuc une autre; si en cas vous n'êtes pas tout d'même, Dieu soit béni. Ça m'fra figurer dans mon esprit qu'vous avez ben d'l'égard pour ma considération; je n'veux plus vous écrire

comme ça, car ça mange mon tems, ça recule mon ouvrage, et vote honnêteté avance dans mon intérieur, plus que d'coutume; j'suis en attendant,

Votre, etc.

—

MANESELLE,

Vous avez dans vote tête des escrupules pour moi dont j'voudrais faire invanoüir la doutance; l'desir d'mon espérance touchant vote sujet, n'veut-y pas dire que je serai vote sarviteur tout au mieux? Premièrement, vous êtes beaucoup belle, et pis moi j'suis parsévereux; oüi, maneselle, j'voudrais qu'ma vie en soit quatre, et puis les mettre au bout l'une de l'autre, ça serait pour vous sarvir plus longtems, l'témoignage de ça n'a pas besoin d'signifiance, car l'article d'la mort me f'ra tout comme d'un clou à soufflet, et pis quand même j'mourrais, je n'changerais pas pour ça. Les autres filles n'me convenont pas comme vous; qu'alles viennent pour voir auprès d'moi comme sarpeguié j'vous les accueilleront! alles auront beau dire : monsieur Jérôme, comment ça vati? Eh bu! j'te réponds par-dessur l'épaule; mais tiens, vois dont, s'diront-elles, il est ben fier! comme y fait! Allez, maneselle, que j'dirai, ça est énutile, v'la tout, charchez des fareaux ayeurs. Adieu, maneselle Nanette, j'prenrons la vanité d'vous aller voir demain avant l'après diner pour vous dire que j'suis tout en plein,

Votre, etc.

Monsieux,

N'venez pas comme ça d'si de bonneheure, comme c'est qu'vous avez venu hier; ma mère vient de m'dire qu'notre linge était mal repassé, et qu'ça venait de ce que vous veniez pas assez tard, faut venir le soir, voyez-vous; car je ne saurais vous voir et puis travailler, ça fait deux tasches tout en un coup. En revenant nous revoir demain, n'manquez pas d'amener aveuc vous ste chanson qu'vous avez chanté d'votre voix avanz-hier; ma mère m'a dit qu'alle était gentille à manger; c'est une vivante qui s'y connaît, sa commère qu'est marchande de ça l'y en donne une infinité horibe; gna ytout un jeune garçon qui y sera, qui en sait par cœur tout fin plein; tâchez qu'vote cousin en revenant de Séve tumbe cheux nous, ça fra que'plus on est de fons et plus on rit; ma maraine Marie-Barbe et puis sa fille alles vianront exprès. Je leur ai fait envoyer dire par hazard, qu'alles n'auriont qu'à venir, à moins qu'alles n'ayont pas le temps, comme de raison queuquefois. Pas moins j'suis,

Votre, etc.

---

Manselle,

Je nous avons ben divarti hier, jarnonce qu'vote maraine devise ben! c'est aussi pire qu'vous! cependant pourtant s'il y avait une pariure à faire de laqueule de tous les deux qui a plus de chose dans le gazouillage, j'mettrais ma tête

à couper qu'vous r'gouleriez votre maraine sur toutes sortes. Pour au sujet de cadet Hustache qui a donc chanté l'plus fort (pendant deux heures) de la Compagnie, c'est un fignoleux, mais y fait trop l'fendant, à cause qu'il a du bec, et qui fait la rusmétique comme un abbé, y veut fringuer par d'ssus nous : Y n'a qu'faire de tant faire; je l'connais ben, c'est un petit chien de casseux qui a des sucrés nazis un peu trop de rechef, qu'il n'y ravienne pas davantage à mon occasion toujours, car je le r'muerais d'un fier goût; et sans l'honnêteté que j'vous dois, j'y aurions fait voir qu'javons des bras qui valont ben sa langue; ai-je ty affaire d'avoir besoin de ça moi? il m'a fait tout d'vant vous une dérision sur la chanson que j'avons chanté en vote honneur. Ça fait-y plaisir à un queuqu'un comme je pourrais être? J'voudrais ben voir, pour voir comment y frait pour en faire lui qui fait tant l'olimberius. Ste chanson alle est belle et bonne, alle devient d'un d'mes amis que je connais qu'est cheux un bureau d'la barrière des Jinvalides, qui a d'l'esprit, dame! faut voir! et qu'en mangerait quatre comme cadet Hustache, j'y avons payé du vin pour ça et j'vous l'envoyons, comme vote volonté l'désire.

Air : *En passant sur le Pont-Neuf.*

Je suis amoureux très-fort
(En vla pour jusqu'à ma mort)
De la plus belle parsonne
Qui gn'aye dedans Paris,
Et c'est squifait que j'ly donne
Mon cœur qu'alle m'avait pris.

Je ly jure sur ma foi
Que je l'aime autant que moi;

Son nom s'appelle Nanette,
Si je peux ly plaire un jour,
Ma fortune sera faite,
Ma richesse est son amour.

La vla comme alle est, maneselle, ça n'sera pas la darnière, car j'en aurons p'têtre encore. J'men irai demain à Saint-Clou environ la valissance d'huit jours, dont vla mon adresse : à monsieur Jérôme Dubois, à l'Image Saint-Glaude. J'noze pas vous aller dire mes aguieux, car ça m'frait une peine de chien ; ça n'empêche pas que je n'vous quitte avec la même quantité d'amiquié, comme si je n'vous quittais pas pour vous signifier que j'suis volontiers,

Votre, etc.

---

Monsieux,

J'vous souhaite un bon voyage et une parfaite santé, accompagnée de plusieurs autres ; vla donc huit jours qu'je n'vous voirai pas qu'dans ma pensée, enfin faut prendre patience ; mais j'vous dirai queuque chose touchant l'discours de vote lettre d'hier, ça n'est pas permis qu'on soye d'mauvaise himeur dans l'plein cœur d'la joye, vous avez roulé vote corps dans la politesse et vous manquez dans la civilité, par la magnere qu'vous avez agi sur la conversation de M. Cadet Hustache ; ce garçon il est drôle comme tout, et y n'mérite pas la fâcherie qu'vous ly faites ; queu mal y a ty d'rire l'un aveuc l'aute ? J'vous dirai qu'dans le monde faut vivre aveuc les vivans, j'sais ben qu'il a fait une

moqrie sur vote intention, mais alors qu'on gouaye pour badiner ça n'est pas pour tout d'bon; un joli garçon prend ça d'la part qu'ça vient; j'naurais donc qu'a eû m'fâcher aussi comme ça drès qu'ma tante m'a dit queuques railles sur la raison du nom que je m'nomme, quand alle a dit, ma niéce Nanette a de l'esprit comme un dragon, c'est dommage qu'alle porte l'nom d'âne pour sa fête; et moi j'vous ly ai répondu, dame! comme on répond quand on sait répondre : Allez, si j'suis âne, ma tante, j'n'en ai pas moins la crainte d'Dieu d'vant les yeux; là-dessus alle s'est tait ben vîte comme vous savez, et puis alle a changé d'discours sur un aute langage ben plus moins gausseux. Ça vous montre-ty pas que j'devons être pas tant d'une himeur qui s'offense, comme si c'était ben gracieux d'être comme ça. C'est pourquoi faut mieux du caractére aisié qu'du rude; moi j'aime mieux un mouton qu'un loup, parquoi j'voudrais qu'vous ayez un peu d'douceur pour que j'vous r'gardît comme un mouton, comme j'y serai toujours,

Votre, etc.

---

Maneselle,

C'est ben vrai ce qu'vous dites-là, faut pas s'arrêter à langue d'un moqueux, et puis queuque ça m'fait tout ça? Pourvû qu'j'ayons une branche d'vote amiquié? J'faisons plus d'contenance d'un filet d'vote paroly que d'un tas d'jazeux qui se fairont gros comme des bœufs, à cause qu'ils avont pour deux yards d'inloquence. Vous n'avez qu'à dire moi j'serai doux morguié comme d'l'eau d'auy pour marque

d'obéissance. A propos, je sommes arrivés à bon port, hormis qu'j'ons pensé périr roide comme une barre. Faut que j'vous conte ça. Tenez, Maneselle Nanette, émaginez-vous que je sommes dans un gran bacheau qui voyage à Val-Pont, j'équions à vingt pas d'la grande arche du pont d'saint Clou; j'dis à Jean-Louis à Moyau! hé! à Moyau! vla mon chien qu'était soul comme un trente mil gueux, qui force l'gouvernail d'une rude force, ça fait faire au bacheau l'coude. Sarpeguié j'dis, nous vla ben! j'veux ravirer à mont tout d'même, c'est énntile, et puis tout d'suite la gueule du bacheau pan! s'écalvantre contre la pile, j'cròyais l'guiabe m'enléve que j'équions logés; mais par bonheur j'neûmes pas d'malheur; j'en fûmes quites pour un pot d'rogome que j'bûmes à la santé d'la Providence pour sa peine qu'alle nous avait présarvés d'aller tertous à la morgue. Je n'craignais de surmarger qu'dans la peur de n'plus être,

Votre, etc.

---

MONSIEUX,

Y a du grabuge à note maison par rapport à moi et ma mere à cause d'vous; j'étais après à lire vote Lettre dont j'nai pas pû achever la fin comme vous allez voir, si bien donc qu'vla qu'est ben, ma mere entrit sur le champ, alle m'dit bonnement quoiqu'c'est qu'ça qu'ta là? Moi, j'dis rien. Ah, dit-elle, c'est queuque chose. Ce n'est rien j'vous dis. J'parie, dit-elle, qu'c'est queuqu'chose? Pardy ma mere j'dis, ce n'est rien, eh puis quand ça serait queuqu'chose j'dis, ça n'vous frait rien; là-dessus alle m'arrachit vote

Lettre et puis alle lisit l'écriture tout du long. Ah! ah! se mit-elle à dire, c'est donc comme ça qu'vous y allez aveuc votre Jérôme Dubois? Ah le chenapan il l'attrapra, c'est pour ly, on ly garde, et toy chienne vla pour toi. Quoi vous vous écrivez d'zécritures en d'sous main? Malhureuse que t'es! vla donc s'que t'as appris au catéchisse? Encore si s'garçon la pouvait faire un bon assortissage j'dirais. Mais ma mere j'dis, c'est un bon travayeux, je n'sommes pas plus qu'ly; une blanchisseuse n'est pas une grosse Dame; oui da, dit-elle, y a blanchisseuse et blanchisseuse, toy, t'est blanchisseuse en menu, et quand même tu n'blanchi-rais qu'du gros, drès qu'on za de l'inducation, gueuse! fille de paille vaut garçon d'or. Eh ben j'dis ma mere, quoiqu'je n'soyons pas paille, je n'voulons point d'homme d'or ny d'argent, nous en faut un tout comme Monsieux Jérôme Dubois; j'suis fille d'honneur, il est honnête garçon, oüy ma mere, j'nous aimons à cause d'ça, et j'nous aimerons tant que l'corps nous battra dans l'ame, là-dessus alle m'a encore apliqué une baffe d'sus l'visage, et puis alle a dit que j'ly payerais, mais ça n'empêchera pas l'continuage d'lamiquié dont j'suis,

Votre, etc.

---

MANESELLE,

C'est pour vous r'marcier d'la magnere qu'vote mere a été r'bonissée par la soutenance d'vote farmeté à mon sujet; et c'est fort mal fait à elle d'avoir dit ça, si j'navons pas des richesses, j'ons un savoir faire. Qu'alle ne fasse pas

tant la Bourgeoise ; si alle a d'la valeur c'est qu'alle a fait une brave et genti-fille comme vous, sans ça j'nen donnerais pas la moiquié de rien. Pour à l'égard de s'qui est d'moi, j'vous aime tant, qu'au lieur de n'partir qu'lundy, j'décampe demain. V'la quatre jours que je n'vous vois pas m'est avis qu'c'est comme si j'avais été quate mois au Fort-l'Evècre, qneu diante d'train qu'l'amour, on est comme des je n'sais pas quoi ! j'crois moi que j'suis malade ; quand j'traye les bras m'tumbont, j'suis triste, et puis j'pense à vous comme si j'navais qu'ça à faire, et puis quand j'suis couché j'vous lâche d'grosses respirations, comme si on m'avait fiché l'tour ; j'ai beau me r'tourner sur un côté et puis sur l'autre, je n'suis pas pus avancé à quate heures du matin que j'l'étais drès en m'couchant, et puis à la fin j'm'endors gros comme un rien, j'crois que j'vous vois en rêvant, et tout d'suite je m'réveille pour vous saluer, craque, j'ten casse ! j'trouve qu'mon rêve s'est moqué d'moi ; je n'sais pas s'que ça veut dire ; j'dirai à ma mere qu'alle fasse saigner, car c'est comme une fiéve ; p't'être qu'dabord que j'vous voirai ça ira mieux, car j'sens ben que j'sens ça. J'ai dit à mon Cousin qu'je l'priais d'donner ste lettre ci à vote maraine pour afin qu'vote maraine vous la donne du meyeur plaisir qu'jaye en vous estimant, sans oublier la parfection, dont j'suis,

Votre, etc.

---

Monsieux,

Du d'puis qu'vous vla r'venu de r'tour, vous n'avez entré cheux nous qu'deux fois ; ma mere, quoi qu'alle y était n'a

pas empêché qu'vous ly d'mandiez comment ça va-ty, pour à propos de ce qu'vous y avez parlé touchant sa volonté d'nous voir ensembe, alle vous a donné la parmission de ça pour tous les soirs et vous n'venez seulement pas, ça m'fait d'la peine, parce que j'pense en moi-même qu'vous avez p't-être du sentiment pour une autre parsonne, s'qui frait voir que j'suis comme la moindre au vis-à-vis d'vote cœur. J'avons ben ri hier après note ouvrage. Y avait cheux nous la même compagnie qu'il y avait l'jour d'la dergnere fois qu'vous y étiez. L'p'tit Cadet Hustache avait été la veuille aux danseux d'corde, il nous a dit l'histoire d'tout ça tout droit comme si pardy c'était un Théate ; vous auriez ben ri toujours ; ah ça ! écrivez-moi donc la raison dont je n'vous ons pas vû du d'puis l'jour qu'vous équiez d'un visage comme triste d'vant tout l'monde, ça vous chagrinait-y de m'voir? Tâchez d'faire ensorte que j'vous voye un air content comme j'suis, quand j'vous dis que j'suis,

Votre, etc.

---

Maneselle,

J'voudrais être mort qui m'en eût coûté la vie, parce qu'vous êtes ben-aise quand Cadet Hustache vous fait rire ; j'dirais ben tout comme ly des risées ; mais d'abord que j'suis auprès d'vous, je n'sais pas, j'ai l'esprit sur vote respect comme une bête; quand j'vous r'garde y sembe qu'ma parole s'fourre ytout dans mes yeux, et que j'nai d'aute discours à vous dire, que stila d'vous r'garder ; j'vois ben qu'vous aimez Cadet Hustache, car vous ly dites tou-

jours, dites-nous donc encore queuque chose; pour moi y m'tuë quand j'l'entends, et c'est la cause pourquoi y a trois jours dont j'vous ai manqué d'voir; et quand j'ons eu st'honneur-là, ça n'était parguié pas pour Maneselle Marïanne, ny pour Maneselle Babet, ny pour Maneselle Madelon, ny pour Maneselle Tharese que j'y allais, vantez-vous-en; et sans vanité j'y allais pour vous toute fine seule, alles aviont beau faire les faraudes en magnere d'être agréyables, ça n'me faisait seulement pas déranger l'attache d'ma vûe de d'sus vote parsonne, gna qu'vous qui m'semble une parle d'or et qui m'fait du plaisir à voir; au lieur qu'ça soit de d'même du côté d'vous, j'vois qu'vous voyez sticy stila aveuc autant d'plaisir que d'satisfaction, et cadet Hustache encore plus fort; hé ben, vous n'avez qu'à l'garder; pour moi j'aime mieux créver d'chagrin par l'absence d'vote présence, que d'voir s'p'tit chien-là cheux vous comme y est; c'est vrai, car foi d'hònnête garçon j'suis envieux de l'y autant qu'je n'serais pas envieux si j'n'avais pas l'amour dont j'suis,

Vo e, etc.

---

Monsieux,

Faut s'taire avant que d'parler; c'est ben vilain d'être envieux sans l'occasion d'un sujet; Cadet Hustache est drole mais j'ne vous changerais pas pour deux comme l'y. T'nez, Monsieur Jérôme Dubois, j'men vas sans comparaison vous faire une comparaison; ah ça! suposons qu'cadet Hustache

est un chat, là ! et puis vous, vous serez un chien, excusez au moins, c'est que j'supose ça. Et moi j'serai, révérence parlé, une Dame, que j'serai la maîtresse du chat et puis la maîtresse du chien ; n'est-y pas vrai que s'chat fra des singeries ! Et pis moi, j'rirai. L'chien aura une aute magnere pour être avenant, y m'suivra, y m'carressra, et moi je l'flatterai, et j'aurai envers l'y une façon d'amiquié, parce qu'c'est par amiquié que ste pauve bête fait tout ça ; au lieur que l'chat n'jouë qu'par accoutumance et peur la récréance d'ly-même, ça m'réjouira mes yeux de l'voir ; mais vla tout ; par ainsi vous voyez ben qu'c'est vous qui est pus-tôt dans la perférance que j'choisis pour l'meyeur partage ; vous en voulez à Cadet Hustache de s'qui vient cheux nous, moi je n'peux pas l'renvoyer ; voyez donc ça serait-y gracieux ? Ma mere trouvrait ça une injure pire qu'une offense dont on frait au jeune homme, parqu'c'est une mal'honnêté d'être incivile au sujet du monde sans sujet, et puis avec ça ma mere m'demandrait d'où vient qu'ça est comme ça ? Faudrait donc après que j'dise, c'est Monsieux Jérôme Dubois veut qu'ça soit comme ça, parce qu'si ça n'est pas comme ça, y s'renvoyera l'y-même d'cheux-nous ; ensuite ma mere alle frait l'train comme un sarpent, et j'en serions mauvais marchands ; v'nez plutôt rire tout d'même qu'les autes, et puis ensuite vous voirez qu'je n'frai d'l'amiquié qu'à vous, parce que s'n'est qu'à cause d'vous que j'suis,

Votre, etc.

---

Manselle,

J'ai agi selon comme vous vouliez l'jour d'la Fête, j'ai venu cheux vous toute la journée et m'est avis que j'ai ben fait, car vous m'avez marqué des signes d'amiquié une fiere bande, j'veux être grenoüille si je n'croyais pas être dans l'finfond du Paradis ; ça n'empêche pas que je n'souffre une souffrance qui m'fra périr mon corps ; j'ai à tout moment l'cœur comme si vous me l'serriez à deux mains. J'men vas vous écrire au bout d'ça une chanson dont c'est moi qu'est l'ouvrier, je n'savais pas que j'savais faire de ça, vous êtes morguié pire qu'une maîtresse d'Ecole, car c'est vous qui m'donne d'la capableté dans l'esprit. Vla donc qu'vous allez chanter la chanson qu'c'est moi qu'j'a travaillée hier au soir avant d'mendormir.

## CHANSON

Sur l'Air : *Dedans Paris queulle pitié d'voir tant de filles pleurer.*

L'Amour est un chien de vaurien
Qui fait plus de mal que de bien,
Habitants de galere
N'vous plaignez pas d'ramer,
Vote mal c'est du suque
Près de stila d'aimer.

Ce fut par un jour de printems
Que je me déclaris Amant,
Amant d'une brunette
Bell' comme un Curpidon,
Portant fine cornette
Posée en papillon.

Alle a tous les deux yeux bryans
Comme des pierres de Diamant,
Et la rouge écarlatte
Que l'on voit zaux Gobelins
N'est que la couleur jaune
Au prix de son blanc tein.

Alle a de l'esprit fierement
Tout comme un garçon de trente ans
Ca vous magne d'l'ouvrage
Dam' faut voir comme ça s'tient,
L'diable m'emporte une Reine
N'blanchirait pas si bien.

J'sais bien qui n'tiendrait qu'à moi
De l'épouser si all' voulait,
Son sarviteur très-humbe
Attend sa volonté,
Si ça se fait ben vite
Fort content je serai.

Ma Mere m'voit tous les jours amaigrir, alle croit qu'j'ai d'la maladie, alle a prié note voisine qu'alle s'en aille à la bonne Ste Genevieuve pour auquel une de mes chemises touche à sa Chasse et qu'ça m'guérirait, moi j'la prierais plustôt pour que j'fasse mon d'mariage aveuc vous ; j'irai demain vous civiliser, et puis je frons un entrequien d'conversation là-dessus, pour en cas qu'ça vous fasse plaisir que j'fasse parler ma Mere à vote mere, afin que j'voyons la définition de tout ça, par quoi j'serai infiniment,

Votre, etc.

MONSIEUX,

Vous avez sorti d'cheux nous Venderdy en façon d'un homme qu'est comme une fureur pour la cause que j'vous ai pas consenti sur la d'mande auquel vous m'avez dit que j'vous dise une réponse ; y a encore du tems pour que j'nous avions d'être mariés. A Pasques prochain qui vient, j'naurai qu'vingt-trois ans. Faut vous donner patience pardy moi, j'veux encore queuqu'tems faire la fille, et puis quand la fantaisie d'être femme m'prendra j'vous l'dirai ; ma maraine dit comme ça, qui gna pas d'tems plus genty pour une jeunesse que où-ce-qu'on se fait l'amour ; par ainsi quoiqu'ça vous coûte pour n'pas attendre un peu plus davantage ? Ça n'peut pas vous enfuir. Voyez par exempe ma Cousine Manon qu'alle est mariée depuis il y a quate mois, hé ben, alle est devenue sérieuse. sérieuse, comme un détéré, au lieur qu'alle était quand alle était fille si de bonne himeur, qu'c'était la parle des Creyatures qui ont plus d'joyeuseté dans une Compagnie. J'vous dirai qu'j'avons chanté ste Chanson qu'vous m'avez fait, tout le monde dit qu'vous avez d'l'émagination comme la parole d'un Ange ; et ça m'fait dans l'cœur comme si c'était un p'tit brin d'vanité, qu'vous soyez mon sarviteur d'la même attache que j'suis, Votre, etc.

J'irons Dimanche manger de beugnets cheux ma Maraine, y yaura fierment d'monde, v'nez-y j'croiray qu'gn'aura qu'vous seul.

---

Maneselle,

Si vous n'm'aimez pas vous n'avez qu'à me l'faire à savoir, parce que si ça est, j'n'en serai pas pus pauvre ; tenez nous autes j'ne nous en rapportons pas aux gisticulements des yeux, dont l'cœur leux donne des démentis. Dimanche, en joüant au pied d'bœuf, vous tâchiez toujours d'attraper la main à cadet Hustache pour l'y commander d'embrasser la compagnie, à celle fin qu'vous y trouviez ytout vote cottepart ; vous aviez beau m'présenter des clins d'œil pour m'faire bonne bouche, ils n'me passions pas l'nœud d'la gorge ; apparemment qu'je n'suis pas genty, suivant l'goût d'vote magnere ; mais j'ai du cœur toujours, et si vous équiez aussi ben un garçon tout comme moi, j'nous saboulerions jusqu'à tant que l'guet nous menît cheux l'commissaire qui vous condamnerait à avoir tort, parce qu'vous êtes une manqueuse de parole, n'm'avez-vous pas dit comme ça que quand j'nous serions aimé aveuc d'lamour, je comparaisserions d'vant un prêtre au sujet du mariage? A st'heure-ci qu'cadet Hustache vous a engueusée, y sembe quand j'vous parle d'amiquié ça vous dévoye, et puis quand j'vous d'mande si vous voulez que l'Saquerment n'fasse d'nous deux qu'une jointure, vous m'dites qu'vous n'vous sentez pas d'vacation pour la chose ; ça étant, dites-moi du oui ou du nom, si vous voulez rompe la paille aveuc moi, parce que je n'veux pas être l'dindon d'vos attrapes, y en a d'autes qu'vous qui n'm'en r'vendront pas comme vous m'en avez r'vendu, car j'frai ce qui faut faire pour ça ; tout l'monde n'trichera p'têtre pas,

Votre, etc.

Monsieux,

Vla donc comme vous y allez? Ce que vous faites-là est traître comme un chien; avec vote engueusement et vote cadet Hustache; quoi qu'tout ça veut dire? J'vois ben vote allure, vous voulez m'faire enrager à celle fin que j'vous fasse des duretés, pour qu'vous disiez après qu'c'est moi qu'est l'original de note brouillerie, et puis vous m'souhaittrez l'bon jour, pas vrai? Falait m'dire ça plûtôt, j'n'aurais pas tant fait bisquer ma mere, la pauve femme! alle avait ben raison! mais que vous êtes genty aveuc vos complimens! quoi qu'c'est que l'dindon d'mes attrapes? Allez, monsieux, vous êtes un diseux d'sottises; allez vous promener et cadet Hustache ytout; j'avons Dieu marci ce qui faut pour être glorieuse d'note honneur. Y a deux ans que j'voulais entrer pour être sœur blanchisseuse, à l'Hôtel-Dieu, j'iray da, et drès dans huit jours; tout s'qui m'fait d'la peine, c'est qu'j'avais du plaisir à vous aimer; j'serais ben malheureuse si ça m'durait: mais j'prierai l'bon Dieu à toutes les fois que j'penserai à vous, et puis p'têtre que j'uy penserai plus. Allez, faut qu'vous soyez ben mauvais pour m'avoir dit toutes les feintisès d'amiquié que j'prenais pour du vrai; parsonne ne m'sera de rien et pour le coup j'suis, Votre, etc.

---

Manezelle,

J'vous demande pardon comme si j'vous d'mandais l'aumône; j'vous ai fait du chagrin, ce n'est pas par exprès,

c'est que j'vous aime si téribelment, qu'japréhendais comme le feu d'vous pardre, j'vous aurais pardue si cadet Ilustache vous avait trouvé d'la pente pour son inclination, j'croyais ça ; et j'men allais aller demain cheux lui aveuc ma canne pour nous batte à l'espadron ; j'sais magner ça, et j'nous serions r'layé infiniment : ah maneselle Nanette! que j'vous suis ben obligé qu'c'est moi qu'vous aimez tout seul ; je m'moque à st'heure-ci que cadet Ilustache fasse le p'tit riboteur risibe quand y vous divartira, ben au lieur de l'y en vouloir, j'ly payerai queuqu'chose. Ah ça racommodez-vous donc nous deux ; aussi non j'mengage soldar dans la guerre, j'irai par exprés m'faire blesser, et puis j'dirai qu'on m'porte à l'Hôtel-Dieu à Paris, là où ce que vous seriez sœur ; j'vous frais d'mander pour qu'vous m'voyez dans mon lit ; on aurait beau m'guérir, j'n'en revienrais pas pour ça. Voyez queul belle gracieuseté qu'vous auriez d'voir mourir tout à fait,

Votre, etc.

Monsieux,

J'suis bonne, moi, et ça fait que j'nai pas un brin d'rancune ; j'pleurais comme une folle hier d'nous voir fâchés tous les deux pour l'amour l'un d' l'autre ; ma mere vint à venir, alle vit que j'tenais ma tête d'une main, et puis mon mouchoir de l'autre ; moi je m'lève par semblant de rien pour sortir un peu, alle m'dit, où qu'tu vas? queuqu'tas ? t'as les yeux mouillés : alle m'prend par le bras, alle veut que j'ly conte l'occasion pour quoi qu'j'avais l'air d'une

couleur pâle et puis les yeux gros; j'lis dis que j'veux être sœur à l'Hôtel-Dieu, alle se met à pleurer ytout, et puis moi je r'pleure encore; ah, dit-elle, j'aime mieux qu'tu sois mariée, qu'd'être religieuse; tiens ne pleure pas, qui qu'tu veux épouser, tu n'as qu'à dire; mais dis donc? Veux-tu d'monsieur Jérôme Dubois? Là-dessus j'ly montris vote darnière lettre; oh ben, dit-elle, puis qu'y t'aime ben, je n'veux pas qu'il s'engage soldat; tu n'as qu'à voir si tu l'aime ben ytout; y n'a qu'à venir me parler, ça sera bientôt fait. Là-dessus je l'ai embrassée d'tout mon cœur; venez donc ben vite; allez si vous saviez que je suis aise, au prix d'hier; je voudrais déjà être fiancée, ça ferait que je serions ben près d'être mariés; queu plaisir que j'aurai d'être vote servante et femme.

# LETTRE

DE

# M. CADET EUSTACHE

A

# M. JÉROSME DU BOIS

---

V'la bian des fois que j'nous sommes essayés de prendre la licence d'vous dire par écriture note compliment sur vote mariage avec maneselle *Nanette du But*; j'ons toujours été en arrière de note désir. Cependant pourtant j'y passons dans la moulure d'vos lettres pour un fignoleux. A vote avis j'faisons trop le fandant, et j'y voulons fringuer par-dessus les autres, à cause que j'ons du bec, et que j'savons la rusmétique comme un abbé. Vous dites comme ça q'vous nous connaissez ben, et que j'sis un p'tit chien d'casseux qui a des sucrés nazis un peu trop d'rechel! J'ons d'la r'souvenance, et j'savons qu'ils ont fait tout d'vant vous une dérision sur la chanson que j'prime la valicence d'entendre quand j'étions d'la Compagnie où on la chantait en l'honneur de stella qui chante comme un soleil, qui a de la pensée dans le cœur dont al peut s'vanter qu'sa conscience n'a pas une épingle à redire! Aussi plus j'la r'gardons même au jour d'aujourd'hui qu'al est madame vote femme, et plus j'trouvons qu'al a l'air d'un miracle.....

Eh ben, M. *Jérôme*, j'sis fâché à présent d'vous avoir fait une manque d'bienveillance, car morgué j'vous disons avec d'lécriture comme par paroles, q'j'vous aimons ben et vote femme y tout. Le saquerment n'faisons d'vous deux qu'une jointure qui n'étions pas comme celle des autres que j'passons dans notre bachot pour à celle fin de prendre les frais d'liau dans l'bain d'la rivière. A propos de ce qui est en cas d'jointure, j'vous dirons q'j'nous sentons d'la vacation pour la chose du mariage à l'endroit de maneselle *Louison*. Car voyez-vous, j'n'voulons pas faire avec elle comme *Charlot Colin* a fait à l'endroit de maneselle *Magdelon* qui est vote belle-sœur, parce que maneselle *Nanette du But*, qui est vote femme, était fille de sa mère que j'ons bian pleurée, le jour du jour qu'al est morte. Dame c'était une vivante qui aimions les chansons, et qui s'y connaissait tout aussi-bian qu'sa commère qui est marchande d'çà, et qui l'y en donnait une infinité horibe. Pour ce qui est en cas d'ça, M. *Jérôme*, j'allons vous faire voir qu'tout ainsi qu'madame votre femme qu'était morgué pire qu'une maîtresse d'école, puisqu'al vous a fait l'ouvrier de ste chanson qu'vous travaillites le jour du soir avant d'vous endormir. Maneselle *Louison* me donne y tout d'la capableté dans l'esprit! Dame je n'ons pas comme vous l'talent d'la constraction, qui fait qu'tout le monde dit qu'vous avez d'l'imagination, comme la parole d'un ange! Comme j'avons encore note chanson toute fraiche dans l'idée d'note mémoire, j'allons vous la coucher tout d'son long dans l'écriture d'note lettre, pour à celle fin que j'sachions d'vous si dans la conscience d'note cœur, j'pouvons l'adresser à stella qu'j'voulons fester le jour de d'main, qui sera le jour de sa fête.

## CHANSON GRIVOISE

Air : *Qu'est-ce qui veut savoir l'histoire de Manon Girou?*

Y'allons Cadet point d'paresse
  Faut fester Louison;
Not cœur qu'iavons d'la tendresse
  Vaut un Apollon.
Je n'voulons pas qu'il soupire
  Quand j'haussons la voix;
Mais j'voulons qu'il nous inspire
  Sur le ton grivois.

Louison n'fait jamais la fiere
  Avec ses amis,
Al' sçait la noble magniere
  Des Dam's de Paris.
Quand al' boit, et quand al' chante
  Al' rit de bon cœur,
Al' est comme Madam' sa Tante
  Toujours d'bel-humeur.

C'matin dans son p'tit ménage
  Qual' a fait frotter,
Les Commer's du voisinage
  Viendront la fêter,
Mais Nicolas qui babille
  Comme un Perroquet,
En revenant d'la Courtille,
  A prit not Bouquet.

V'la qu'pendant qu'il s'achemine
  Pour v'nir aveuc nous,
Un' Dam' qu'avont bonne mine
  L'y fait les yeux doux.

Tout en causant al' s'approche
L'ap'lant son amy,
Pis not Bouquet al' accroche
En se moquant d'ly.

Pour nous vanger d'sa malice
J'y jettons not chapiau,
J'voulons courir, l'pied nous glisse;
J'tombons dans l'ruissiau;
J'nous r'levons, al' nous échape,
J'nosons dire rien,
Mais morgué si j'la ratrape
Al' nous l'payra bien.

Tout en r'mettant nos jartières
A la Plac' Maubert,
J'avons trouvé deux Bouq'tières
Qui'ont l'bec ben ouvert;
Qu'as-tu donc? m'dit la plus belle,
T'as l'air tout fâché,
Tien d'mes fleurs, par'ta chapelle
J'te f'rons bon marché.

V'la qu'tandis que j'me décrotte
Al' arrange au mieux
De gros œillets une botte
Qui charmont les yeux.
Tien, m'dit-elle, en conscience,
Ça vaut du Jasmin,
Pis m'faisant la révérence
Al' m'les met dans la main.

V'la l'aut à son tour qui m'guette
Et m'prend au colet,
D'mes fleurs, dit-ell' faut q't'achepte,
Y allons mon Poulet.

V'la qu'en reculant en arrière
  J'tombons sur le dos,
Pis j'renversons d'un' Laitière
  La crême et les pots.

Sur mes œillets qu'al' m'arrache
  Al' met son cruchon;
Not Bouq'tière qui se fâche
  R'troussant son chignon,
En r'levant son inventaire
  L'y bail deux soufflets,
Et dit en la jettant par terre,
  Rend-moi mes œillets.

V'la qu'Messieux d'la popu'ace
  Pour les séparer,
Avec les Dam's d'la Place
  S'mettions à jurer.
Com' j'naimons point leurs querelles
  Non plus qu'leurs caquets,
J'ons laissé là nos d'Moiselles
  Avec leurs Bouquets.

Du nôt j'ons bonne espérance
  Que Louise rira,
Si j'avons la parférence
  Al' nous parmettra
D'lembrasser à la franquette
  Tout comme j'faisons
Quand j'alons à la guinguette,
  Et que j'y dansons.

Oh! ça M. *Jérôme*, point d' dissimulance, et pis qu' vous êtes un garçon dont la façon qu' vous pensés naibelment est aussi bian du vrai comme maneselle *Nanette du But* avait d' l'honneur avant qu'al' fut madame vot femme, dites-nous, par écriture, si vous êtes aussi content d' not

chanson que d' celle que vous envoyîtes à vot bian-aimée qui devenait d'un d' vot amis qu' est cheux un bureau d' la barrière des Invalides, et qui en mangerait quatre comme vous... J'ons bian autant d'apetit qu' ly, et si j' n' mangeons pas dans l' même plat. Quoiqu' vous n' soyez qu'un guernouyeux j' savons qu' vous avez plus d'inspériance dans la vérité qu' non pas un habil homme. Vos lettres sont gentilles à manger par où j' nous doutons qu' vous avez encor plus d'esprit que d' mérite, et marque d' çà c'est qu' j' vous envoyons not chanson qu' j'avons écrite comme par exprès pour vous; j' voudrions bian qu'en r'lachant vot bachot d' not bord j' puissions vous racueillir tous deux avec maneselle *Louison*, pour à celle fin de la fester par ensemble; ça frait un quatribor d'amiqué; et pis j' nous arrangerions pour vous faire avoir à bonne mesure queuques articles de ce que j'allons vous détailler. J' les avons fait treiller dans l'inventaire de ce qui ne s'est pas trouvé dans un grand petit navir de Siam poussé par la tempête dans la rivière des Gobelins, qui est venu échouer contre un tas de fumier à not porte au biau mittant d' not cour. Par l'examen que j'en ont fait aveuc *Nanette Dupuy* en bûvant l' rogome au cimetière Saint-Jean, j'ons remarqué qu' biaucoup d'articles de st' inventaire font partie de stila d' nos commères d' la Halle. J' vous en envoyerons un extrait pour à celle fin d'en bailler la communiquance à not joyeux *Charbonnier* d' la foire, qui comme oratorien des harangères et d' nos camarades, ayant fiché dans l'idée d' sa mémoire toute l'inloquence de leur parlementage, en a fait un *Dejeuné d' la Rapée*[1], dont M. le public de Paris a bian voulu payer les

[1] *Le Déjeuné de la Rapée*, ou *Discours des Halles et des Ports*, par M. de l'Ecluse.

frais. Mais comme dans la première opression qui en a été moulée à la Grenouillère on y a coulé en douceur des libertances qui empêchions qu' tous les yeux ne luissent, j' vous prions, M. *Jérôme*, d'y bailler vos abstractions en cas qu' maneselle *Manon* voulut attirer d' nouveaux charlatans dans sa boutique en rechauffant un déjeuné dans un plat de son invention. J' consentons qu'en j'tant une touche de note gaudron sur les merlans d' *Nanette Dupuy*, et en fermant la bouche à stila qui l'y en baille pour son argent, al' couse avec l'éguille de not marchande d' filets pour qu' çà s' voye d' plus loin, les quatre *Bouquets* qu' j'ons entendu gasouiller par le même oisiau dont une des plumes a fait l'écriture d' vos lettres à maneselle *Nanette du But*. J' voudrions bian en tirer une de ses ailes, dame j'aurions la science du stilage, et pis j' mettrions en biau habillement tout ça qu' limagination nous pousse au cœur quand j'allons civiliser maneselle *Louison*, et quand j' faisons un entretien d' conversation pour ce qui est en cas du plaisir qu' j'avons à cause d' lamiquié que j' goutons pour all', et qu' j' voulons sous vot respect se partager avec vous et madame vot femme, et pis crainte d'ennuyance, j' finissons parce qu'-j' nons plus rian à dire sinon qu' j' vous allons porter not lettre pour tirer note révérance dans l' plin cœur d' la joye. Dame j'avons roulé not corps dans la politesse, j' n' manquons pas dans la civilité comme vous voyez par la magnière dont j'agissons aveuc vous, pis qu' j' voulons être comme d' coutume,

M. Jérosme,

Vot très-humble sarviteur Cadet Eustache, maitre passeux tout en devant des Invalides, demeurant sur la gauche du chemin qui enfile tout droit au Gros-Caillou.

LES

# AMANTS CONSTANTS

## JUSQU'AU TRÉPAS

## HISTOIRE VÉRITABLE

---

### AVERTISSEMENT

L'auteur était dans une maison de campagne, quand il composa cette historiette, qui fut faite du soir au matin. La compagnie lui proposa le sujet que voici.

Il faut que le héros soit brûlé, qu'il soit noyé, qu'il ait la gale et qu'il soit pendu; ensuite qu'il épouse sa maîtresse.

Il faut que l'héroïne soit enragée, qu'elle passe par les baguettes, qu'elle se jette par les fenêtres.

Sans entrer dans le détail de la naissance, de l'enfance, de l'éducation et des qualités de celui dont je rapporte les aventures, je me bornerai seulement à le mettre sur la scène du monde dès l'âge de dix-huit ans.

C'est à cet âge heureux que Félix vint à Paris, ne possédant pour tout bien qu'un peigne à deux côtés, avec lequel

il se promettait de se rendre un jour utile à soi-même, à ses parents et à sa patrie.

Cet instrument n'annonçait pas sans doute des talents supérieurs pour la poésie, ni pour la musique; aussi ne s'en piqua-t-il pas; il avait négligé ces superfluités pour s'attacher à l'art solide de friser et de raser proprement à la manière de la province, et c'est en faveur de son habileté qu'il entra en qualité de premier et unique garçon chez M. Tranchant, chirurgien dans le faubourg Saint-Marceau, qui comptait parmi ses pratiques la compagnie des gardes françaises du quartier. On sait que ces messieurs sont assez sans façon; aussi Félix, le dimanche, en retapait en une heure douze d'une main et autant de l'autre. A l'égard des barbes, M. Tranchant les expédiait avec une rapidité incroyable; et comme il était grand causeur et causeur satirique, tout en rasant son homme il emportait la pièce. Plusieurs à qui cette façon d'agir ne plaisait pas, le menaçaient de le quitter; mais le patelin M. Tranchant savait apaiser son monde, et au moyen d'une toile d'araignée qu'il vous appliquait sur le menton et qui couvrait la coupure, on s'en allait en louant la commodité de son expédient.

Entre autres têtes que l'adroit Félix allait embellir en ville, celle de M. Honoré, boulanger du coin, l'occupait par prédilection, à cause d'une nièce que le bonhomme élevait et qui prenait un merveilleux plaisir aux histoires que racontait le galant frater. Il s'insinua si bien dans l'esprit de l'un, et dans le cœur de l'autre, que M. Honoré lui proposa une petite chambre vacante au cinquième, afin d'y travailler pour son compte; Félix parut aussi ardent à l'accepter qu'habile à donner des marques verbales de sa re-

connaissance, au grand contentement de mademoiselle Babet Casuel (c'est le nom de la nièce). Il prit donc possession de son nouvel atelier, et, dès le lendemain, son hôte généreux et la Providence lui firent pleuvoir des gens mal peignés qu'il renvoyait contents comme des rois, et beaux comme des amours.

Peu à peu Félix s'arrondissait dans son petit manoir qu'il avait rendu assez honnête pour que l'oncle et la nièce y montassent les soirs. Le bonhomme aimait beaucoup la triomphe d'Auvergne, et l'amoureux Félix pour jouir plus longtemps de la présence de Babet Casuel, perdait toujours partie, revanche, le tout, les moitiés et le tout du tout : la belle sentait jusqu'à l'âme le motif de cette complaisance, outre la qualité de beau joueur qu'il laissait voir à travers un air content. Il est vrai qu'on ne jouait rien; mais la gloire n'est-elle donc pas quelque chose? Il la sacrifiait à Babet, pour laquelle il sentait de jour en jour croître son penchant; ils n'attendaient qu'un moment favorable pour s'en faire mutuellement l'aveu; ce moment arriva bientôt après.

M. Honoré, en sa qualité de juré de sa communauté, fut obligé le mercredi suivant d'assister à une réception de maître; il laissa à Babet le soin de gouverner sa maison et elle-même. Elle s'acquitta fort bien du premier point, et l'amour se chargea de l'autre. L'impatient Félix, averti de l'absence de M. Honoré, descendit chez Babet à dessein de lui tenir compagnie : cette politesse, loin de lui déplaire, servit de prétexte à quelques questions tendres auxquelles l'animé Félix répondit avec transport. La timide Babet répliqua en rougissant: un baiser survint, les serments ensuite, et les voilà amants. Félix se mourait d'envie d'assu-

rer sa maîtresse qu'il l'aimait avec passion; elle craignait de son côté qu'il ne doutât de la sienne; de sorte que l'envie de l'un et la crainte de l'autre les conduisirent fort loin sans sortir de la chambre. Babet, après être revenue du voyage, se mit à pleurer, c'est l'usage; il la consola de la même manière qu'il l'avait affligée, c'est la règle.

Les moments que l'on passe avec ce que l'on aime sont aussi doux qu'ils coulent rapidement. La nuit s'avançait sans qu'ils s'en aperçussent (les amants heureux ne prennent garde à rien) : il fallut se quitter moitié par économie, moitié pour ne pas être surpris par M. Honoré, qui arriva un instant après leur séparation. La nièce sauta au col de son oncle; il attribua ces caresses au plaisir qu'elle avait de le revoir sitôt, et il allait lui rendre cinq ou six embrassades, lorsqu'un garçon boulanger mécontent des rigueurs de Babet monta, et tirant à part M. Honoré, le mit au fait de la fragilité de mademoiselle Casuel. « —Oui, monsieur, ajouta-t-il, j'ai vu par le trou de la serrure le téméraire baigneur lui manquer trois ou quatre fois de respect. » Le vieux juré, furieux, appelle de toutes ses forces l'heureux Félix qui, ne se doutant de rien, se présente d'un air caressant; M. Honoré et son garçon le saisissant au collet, le chargent de coups et d'invectives, et le traînent impitoyablement en bas. La craintive Babet arrive toute éplorée, demande grâce; on la soufflette; elle crie à l'aide, au secours, au feu... Elle avait raison, car son amant était pour lors dans le four; et, sans l'activité des voisins qui le retirèrent, il était cuit; heureusement il en fut quitte pour ne l'être qu'un peu.

Comme on l'avait enfourné la tête devant, le feu ne lui avait point endommagé les pieds; il y parut bien par l'usage

qu'il se mit à en faire en s'échappant et perçant à travers les gens du guet que le tumulte avait attirés. M. Honoré crie sur lui au voleur; toute l'escouade le suit, en criant : Arrête! arrête! Personne n'osait, il avait l'air d'un diable à moitié rôti sortant de l'enfer; on se rangeait même pour l'éviter. La garde le poursuivant jusqu'au bord de la rivière, croyait enfin le tenir à cause de la barrière liquide qui s'opposait à sa fuite; mais le courageux Félix se lance à leurs yeux dans l'onde, et y trouve un refuge contre le fer et le feu. Le guet ne jugeant pas à propos de rouiller ses armes, le vit en enrageant parvenir à l'autre bord et s'en retourna honteusement chez M. Honoré qui leur dit qu'ils couraient comme des fiacres, et que le sergent méritait d'être cassé.

Amour! que tes faveurs ont souvent de suites funestes! (Cette pensée n'est pas neuve). La triste Babet livrée aux horreurs de l'affront n'osait plus sortir; tout le quartier savait son aventure : tourmentée d'ailleurs par l'absence et le sort malheureux de son amant, outragée chaque jour par les reproches amers de son oncle, tout son espoir était le trépas (rien n'est moins gai que cette situation) : elle ne se voyait pour toute compagnie qu'un petit chien qu'elle avait beaucoup aimé, mais qu'elle négligeait si fort que, l'ayant laissé longtemps sans nourriture, il essaya un jour pour vivre de lui manger une main, et commença par lui mordre si vivement le doigt qu'elle poussa un cri douloureux, auquel son oncle accourut. Le petit favori, au lieu de le flatter comme à l'ordinaire, sauta sur lui en grinçant les dents. M. Honoré, d'un coup de pied, le mit hors d'état d'en avoir jamais le dessein. Ce sévère boulanger secourut la blessée avec un soin barbare, en disant que c'était une pu-

nition du ciel, et souhaitant de tout son cœur que la plaie fût dangereuse.

L'inexorable Thésée ne fut pas mieux servi par Neptune (lorsqu'il lui adressa contre son fils le vœu le plus cruel et le plus indiscret) que le fut l'inflexible Honoré. A quelque temps de là sa malheureuse nièce roulait les yeux, s'enfonçait les ongles dans les fesses et se donnait des coups de pied dans le sein, en criant à qui l'approchait : « — Otez-vous, retirez-vous, je vous mordrai. » Ces mots, prononc avec fureur, avaient si bien l'air de ce qu'on appelle accès de rage, que c'était à qui n'avancerait pas. On jugea par l'écume épaisse qui lui sortait de la bouche, que c'était un effet de la morsure de son favori. On s'empara d'elle dans un bon moment pour la garotter et la conduire à la mer.

Si tant de malheurs à la fois accablaient cette pauvre infortunée, de son côté le fugitif Félix réfugié à Pontoise n'était pas à son aise : il était devenu moins beau narrateur et moins plaisant; son minois disgracié par la brûlure lui faisait un tort considérable (tant la figure sied bien au métier). Ayant vu faire à M. Tranchant quelques opérations de chirurgie, il se mit dans la tête d'exercer le peu qu'il en savait. Si quelqu'un de ceux qui l'occupaient se plaignaient d'un mal de tête, Félix offrait de le trépaner à peu de frais; nul n'était curieux d'user de ce remède, quelque doux qu'il parût; on se bornait à le laisser le maître de tirer quelques palettes de sang; mais ne sachant pas saigner, il se déclarait ennemi des partisans de la lancette, et se tirait adroitement du piége que lui tendait son ignorance en ordonnant, en place de saignée, une tisane composée de beaucoup de réglisse et peu de chiendent, que le malade trouvait excellente. Dans le nombre de trois ou quatre malheu-

reux qu'il médicamentait, il s'en trouva un entiché de cette âcreté d'humeur qui, s'épanchant en forme de petits grenats sur les mains et entre les doigts, cause un joli chatouillement qui invite à se gratter avec une cuisante volupté. Le présomptueux Esculape entreprit de le tirer d'affaire; mais soit que le mal fût contagieux, ou soit que sainte Reine à qui ces sortes de cures appartiennent voulût le punir d'aller sur ses brisées, loin de guérir son malade, Félix gagna lui-même la gale. Jamais gale ne fut plus déplacée, d'autant qu'il était obligé par état d'avoir les mains propres. Désespéré de cet accident, il s'avisa de mettre des gants et de savonner ainsi les visages; on le trouva fort mauvais; il eut beau protester que c'était depuis peu la mode à Paris, on l'envoya au diable, et on persista si fort à vouloir être rasé à la manière de Pontoise, c'est-à-dire les mains nues, que Félix ne pouvant s'y résoudre perdit ses pratiques, et passa encore pour un homme entêté.

Privé des ressources manuelles, et sa dernière opération manquée lui ayant fait perdre la confiance publique; d'ailleurs dévoré par son amour qui le touchait plus que tout le reste, il s'engagea, et à tout hasard écrivit à sa chère Babet le dernier parti qu'il venait de prendre. Elle était de retour de Dieppe, et avait été plongée sept fois dans l'onde salée avec succès; mais si la mer guérit de la rage, elle ne peut rien sur celle de l'amour; rien n'avait éteint l'ardeur de la constante Babet; elle était plongée journellement dans les plus sombres réflexions; elle était prête à exécuter tout ce que le dégoût de la vie peut conseiller, lorsque son oncle vint lui faire la lecture de la lettre de Félix, qu'il avait interceptée; et prenant de là occasion de lui faire de belles, longues et pieuses remontrances qu'elle écouta comme

quelqu'un qui ne s'en souciait guère, il l'exhorta à faire son profit de ce qu'il venait de lui prêcher.

« Crois-moi, ajouta-t-il, ne pense plus à ce coquin; le voilà soldat, renonces-y : va-t-en dimanche à confesse et sois à l'avenir plus sage; j'oublierai le passé. » Elle ne lui répondit pas un mot; le grave sermoneur persuadé de l'efficacité de son sermon, la laissa penser aux moyens de rentrer dans la voie du salut. La silencieuse Babet, n'aspirant qu'à la consolation de savoir où était son amant, et instruite de son prochain départ pour l'armée, ne balance pas entre la tristesse de rester avec son oncle, et le charme de suivre un amant adoré; faire une petite pacotille, la convertir en argent, partir avec courage, arriver enfin à Pontoise ne lui coûtèrent que six heures de temps. O pouvoir! ô force des premières inclinations; Babet court, demande, cherche, et trouve enfin son cher Félix; il n'était plus joli, mais l'amour en était cause; c'était au contraire un grain de beauté pour les yeux de la tendre Babet. Rassemblez ici toutes les reconnaissances des tragédies, des comédies larmoyantes et des romans; joignez-y, si vous voulez, tout ce que vous êtes capables de sentir en de pareils instants, je vous défie d'approcher de cent lieues des transports de leur âme; ils restèrent si longtemps serrés dans leurs mutuels embrassements, et les larmes avaient coulé si abondamment de leurs yeux, étant visage contre visage, que les paupières de Babet s'étaient collées à celles de Félix, de façon qu'on eut toutes les peines du monde à les détacher.

Les plaisirs tranquilles ne paraissaient pas faits pour eux; Félix eut ordre le surlendemain de joindre le régiment; Babet le suivit avec fermeté; le plaisir d'être ensemble leur rendit la route moins pénible et moins longue.

A leur arrivée, on incorpora le nouveau soldat; il fallut apprendre à faire l'exercice, monter la garde, fournir la chambrée de toutes les menues nécessités; la sensible Babet l'aidait dans cette dernière corvée. Les camarades de Félix trouvant sa maîtresse jolie, lui donnaient quelquefois de petits baisers, qui ne demandaient pas mieux que de caractériser l'insolence; son sergent même la courtisait de près; cette faveur insigne eût été pour toute autre que Babet un écueil contre lequel la fidélité aurait pu échouer; mais elle n'y répondit que par les dédains les plus marqués : le vindicatif sergent, après de vaines tentatives et des propositions aussi vaines, résolut de s'en venger par les voies de l'ignominie : il surprit adroitement la montre du lieutenant, et accusa Babet de ce larcin; en vain elle s'en défendit, ni les protestations de la probité, ni les larmes de l'innocence ne la justifièrent. Son ennemi, chargé de visiter ses hardes et son linge, n'eut pas de peine à y glisser ce qu'il affectait d'y chercher, et montrant le vol aux deux témoins qui l'assistaient, il n'en fallut pas davantage pour faire emprisonner la pauvre Babet. Son jugement fut bientôt rendu, et elle se vit condamnée à passer par les baguettes; son amant même fut nommé pour être du nombre de ceux qui devaient faire cette injuste exécution. Figurez-vous la douleur du triste Félix lorsque celle qu'il chérissait plus que lui-même et qu'il savait n'être point coupable, parut sur la place d'armes les mains liées, les épaules nues, et toute tremblante et éplorée d'un si cruel appareil. Elle passa enfin; trente coups de verges à la première passade lui enlevèrent l'épiderme, et le sang se faisant place à travers les sillons que le supplice traçait sur sa chair laissait voir le spectacle le plus touchant : quel mo-

ment pour le malheureux Félix! Le cruel sergent ayant remarqué qu'il n'avait point frappé comme les autres, lui appliqua plusieurs coups de canne; le brave Félix, moins outré de cette injure que furieux des tourments que sa maîtresse souffrait par la fausse accusation de ce malheureux, tira son épée et la lui plongeant dans le sein, vengea à la fois et son outrage et celui que l'on avait la barbarie de faire à sa maîtresse.

Un malheur en entraîne toujours un autre; l'infortuné Félix fut conduit au cachot : le conseil de guerre prononça soudain son arrêt, la potence fut bientôt dressée, et l'on devine aisément le reste de cet effroyable tableau, sur lequel je tire le rideau pour suivre des yeux la désolée Babet qui, trop instruite du sort qu'éprouvait son cher Félix, et ne voulant point lui survivre, se précipita par sa fenêtre qui heureusement n'était pas élevée; on courut à son secours. Le sergent, de son côté, prêt à expirer, découvrit au confesseur qui l'exhortait, toute la noirceur de son action. Il dépêcha un exprès pour en instruire les juges qui, indignés d'un tel crime, ordonnèrent de couper la corde à laquelle était suspendu l'innocent Félix; et par un hasard bien rare, il en était encore temps. Lui et sa maîtresse furent réhabilités; et, peu de temps après, on les maria avec les biens que le sergent leur avait légués en réparation d'honneur. Félix eut son congé pour rien, et même tous les officiers contribuèrent à une quête générale qui les mit à leur aise. Ils retournèrent chez M. Honoré, qui les reçut avec tendresse, et ils vécurent ensemble unis et constants jusqu'à la fin de leur vie.

# ÉPITRES

## I

### SUR L'AMITIÉ

MONSIEUR ***

Ami très-cher, toi, dont la sympathie,
Malgré mon sort, ne s'est point démentie,
Je te connais, oui, de toi je suis sûr,
Et le présent me répond du futur;
Ne va pas croire, en lisant cette épître,
Que de mes vers Apollon soit l'arbitre.
Par ton mérite à t'aimer excité,
Mon Hippocrène est la sincérité.
Loin, loin l'emphase; Oreste envers Pylade
N'usa jamais de ce langage fade,
Ton frelaté qu'on affecte aujourd'hui,
Qui sans estime est aussi sans appui;
Sensible aux traits de cette amitié pure,
Ce beau lien, honneur de la nature,
Je vois, ami, par ces feux éclairé,
Que ce doux titre est un titre sacré,
Et que ce nom, sous lequel on s'annonce,
Est usurpé si le cœur ne prononce.
Il est des gens inquiets, soucieux,
Pour leurs amis, parfois officieux,
Dont les bontés si tristement obligent,
Que leurs bienfaits à coup sûr vous affligent;
Avec douleur ils vous font un plaisir,
Et leur secours a l'air du repentir.

Ce froid secours enfin est un blasphème
Que l'amitié peut frapper d'anathème;
Elle aime mieux un refus bien placé,
Que d'obtenir un service glacé.
Ces doucereux, dont l'humeur philanthrope
Produit l'effet du flatteur microscope,
M'offrent en vain de grossir mes talents,
Et de trouver tous mes vers excellents.
Je me ris d'eux, leur encens me suffoque,
Autant qu'un sot en me prônant me choque,
Et pour ne point m'expliquer à demi,
Jamais un sot ne sera mon ami.
Dans ce qu'il fait, sachant mal se conduire,
En vous servant, il parvient à vous nuire;
Vous échouez en suivant ses avis,
Ou le choquez, s'ils ne sont pas suivis.
On est toujours avec lui sur ses gardes;
Qu'il soit l'ami de ces femmes bavardes
Dont l'œil éteint et le livide aspect
Sait inspirer un maussade respect.
Pour écouter leurs antiques merveilles,
Il n'est besoin que d'avoir des oreilles.
D'un tel organe un sot ne manque pas,
Voilà son lot; je suis encore bien las
De ces rieurs, de cette plate espèce,
Amis de table échauffés par l'ivresse,
Qui tout de feu pour chaque convié,
Comme le vin font mousser l'amitié;
A chaque verre elle engage, elle augmente,
Et dure autant que la liqueur fermente :
Mais on se quitte, on se couche, on s'endort

Rendu, blasé par maint bachique effort;
Cette amitié, qnand chacun d'eux s'éveille,
Est mise au rang des excès de la veille,
Et ces élans si chaudement trompeurs,
Sont engloutis dans la nuit des vapeurs.
Heureux celui qui plein d'un noble zèle,
A cœur ouvert sert un ami fidèle,
Et qui sachant parler, penser, agir,
En l'obligeant ne le fait point rougir,
Soit qu'en tout point il prenne sa défense,
Soit qu'il l'arrache à l'affreuse indigence;
L'amitié parle, il connaît ses accents,
Il la prévient, et par ses soins pressants
A ce qu'il aime il rend bientôt le calme
Sans exiger ni couronne, ni palme :
Le vrai plaisir, celui de bienfaiteur
Est tout le prix dont jouisse son cœur,
Et l'on ne sait dans cet instant propice
Lequel reçoit ou rend un bon office;
Tels on nous voit : cette rare amitié
Brille chez toi par la belle moitié,
Mon cœur comblé remplit l'autre partie,
J'en fais l'aveu, sans que ta modestie
Puisse en gronder; un cœur reconnaissant
Marche à l'égal d'un ami bienfaisant :
Aussi jamais la basse complaisance
N'ira me faire éprouver la distance
Qu'un financier croit que le ciel a mis
Entre son être et ses pauvres amis.
Jadis rampant au sein de la misère
Et n'aspirant qu'à l'honneur de leur sphère,

Il les aimait ; mais aujourd'hui que l'or
D'un beau vernis a décoré son sort,
Avec dédain son orgueil les aborde,
Le dur mépris pèse ce qu'il accorde.
De protégé devenu protecteur,
Il ne sourit qu'au plus adulateur :
Au milieu d'eux le fat est dans son centre,
Génie étroit, jargon lourd, large ventre :
Voilà ses droits, ses titres, ses vertus.
Allez, grand-croix de l'ordre de Plutus,
Percez, suivez votre riche carrière ;
On vous verra rentrer dans la poussière
Qui sous nos yeux vous servit de berceau,
Avant que j'aille arborer le drapeau
Sous qui se range, en trahissant l'estime,
Un malheureux que l'infortune opprime,
Et qui forcé de feindre jusque-là
En est puni par la honte qu'il a.
Ne pense pas, toi que j'aime entre mille,
Que ce discours soit dicté par la bile.
Non, ce portrait est bien citation,
Eh ! plût aux dieux qu'il devînt fiction,
Et qu'en son cœur chacun à ton exemple,
A l'amitié sût élever un temple !
Alors, content, l'encensoir à la main,
On me verrait chérir le genre humain.

## II

### A MONSIEUR M***

*Au sujet des Lettres Poissardes de l'auteur.*

Doux magistrat, en qui savoir habite,
Qui réunis politesse au mérite,
Et dont l'esprit infatigable, actif,
Est tour à tour profond, léger et vif,
Ne sois surpris qu'une muse anonyme
Avec ton nom fasse voler l'estime;
Toujours de l'un l'autre fut le tribut,
Et gloire enfin des deux est l'attribut;
De là l'encens que distille ma plume.
Mais pour te voir dans l'immortel volume,
Besoin tu n'as d'un si faible secours :
Ainsi que l'eau, Renommée a son cours.
A te louer ne me flatte d'atteindre.
On peut sentir et ne pas savoir peindre.
Si j'ai pourtant su peindre quelquefois,
Non tes pareils, non des dieux, non des rois,
Mais bien tableaux qu'aurait choisi Ténière;
Tels que Grivois, gens de la Grenouillère;
Lettres d'iceux, qui de l'impression
Auront le sort, sous ta permission.
D.... en a fait une exacte lecture;
Dans le creuset d'une sage censure
Il mit l'ouvrage, et loin de l'altérer,
Son jugement ne fit que l'épurer :
Or, en tes mains, censeur encore plus sage,
L'œuvre gissant, demande ton suffrage :

De l'obtenir dois-je, hélas! me flatter?
Le plus flatteur, c'est de le mériter;
Le mériter, prouve qu'on t'a su plaire,
Te plaire enfin, est un noble salaire,
Pas n'en veux d'autre, et s'il m'est accordé,
Tu me diras, venez, tenez, Vadé.

## III

### A UN CURÉ

Pasteur zélé pour le salut des autres,
Qui d'un ton gai prêchez le saint devoir,
Dans votre épître il est aisé de voir
Même onction qu'en celle des apôtres.
Aussi mon cœur en sentit le pouvoir,
Depuis ce temps, matin comme le soir,
On me surprend doublant mes patenôtres,
Chantant maint psaume, et cela dans l'espoir
D'être à jamais compté parmi les vôtres.
Bien entendez par cette expression
Le rang heureux des enfants de la grâce
Dont l'esprit pur, franchissant cet espace,
S'élève et plane au séjour de Sion.
C'est là qu'un jour pour prix de tant de veilles,
De tant de soins qu'exige un cher troupeau,
Vous jouirez des célestes merveilles
Dont sont exclus la mitre et le chapeau;
Notez pourtant que de ceci j'excepte
Maints grands prélats par le ciel inspirés,
Qui de la loi suivant chaque précepte,

Sont dans le cœur moins prélats que curés ;
Ce sont ceux-là que le Sauveur accepte,
Eux que l'on voit de sa croix décorés.
Voilà mes Saints, voilà ceux que j'invoque ;
Mais de par Dieu, les autres n'ont sur moi
Aucun crédit, et vous savez pourquoi.
Un Monseigneur, qui quelquefois se moque
De la leçon qu'il dicte à son bercail,
Qui chaque jour au plaisir se provoque
Par les poulets et poulettes qu'il croque,
N'est à mes yeux qu'un Seigneur de sérail.
Voluptueux dans le moindre détail,
Chaque moment lui rappelle l'époque
Où s'enrôlant sous le sacré camail,
Faisant au Ciel un serment équivoque,
Avec Vénus son cœur passait un bail.
Il en jouit ; il meurt, on le colloque
Au rang des Saints pour son pieux travail ;
Et puis on veut qu'après ce bel exemple
Dont tout Chrétien paraît scandalisé,
J'aille implorer son secours dans le Temple
Où la faveur l'aura canonisé ?
Non par ma foi. Tout ce que je puis faire,
C'est de prier le souverain des Cieux,
Ce Dieu clément, de pardonner à ceux
Qui très-souvent sont sûrs de lui déplaire,
En le chargeant de pareils bienheureux
Qui ne le sont tout au plus qu'en peinture.
Combien est-il de semblables patrons
Qu'on va chantant, fêtant outre mesure,
Bien enchâssés, étourdis d'Oraisons,

Dont les bigots baisent la portraiture,
En leur honneur vous emplissent leurs troncs,
Qui pour jamais dans la caverne obscure
De Satanas, gisant sur les charbons,
Auraient besoin d'onguent pour la brûlure,
Au lieu d'encens qu'en vain nous leur offrons.
Mais dira-t-on, la colère divine
Pour les juger y regarde à deux fois;
Un être issu d'une illustre origine,
N'est pas traité de même qu'un bourgeois;
A plus d'égard le haut rang doit s'attendre,
Voulez-vous donc que la charmante Iris,
Au tein de Flore, au regard vif et tendre,
Riche, bien faite, enchaînant tout Paris,
Le goût formé sur les meilleurs écrits,
Donnant le ton, dictant de doux oracles,
Au second acte arrivant aux spectacles,
Le front chargé de diamants de prix,
D'un grand panier obombrant une loge,
Laissant le soin au Parterre surpris,
D'interpréter un dédaigneux souris
Qu'un fat remarque et prend pour son éloge,
Voulez-vous, dis-je, enfin qu'un tel objet
Avec Margot soit mis en parallèle,
Et risque un jour de subir ainsi qu'elle
Cet examen que suit un juste arrêt?
Margot? Margot n'est qu'une péronelle,
Mangeant gaiement son pain bis et son lait;
Dans son hameau, loin du ton du beau monde;
Cette pécore aux pieds durs, au teint noir,
Qui lourdement chaque Dimanche au soir,

Danse sa part d'une rustique ronde,
Ignore tout, excepté son devoir.
Le beau mérite! ah ! quelle différence
Pour les façons ! le délicat, le goût,
L'esprit, la voix, le clavecin, la danse,
Hors son devoir, la Belle Iris sait tout.
Quand on sait tout, on est peu curieuse
Du soin rampant de paraître pieuse ;
Bon pour Margot et ceux de son état.
 Rustres sans bien, sans honneurs, sans éclat,
A qui toujours il faut en faire accroire,
A qui sans cesse on doit donner un frein ;
Pensez-vous donc que du sein de sa gloire,
Dieu s'abaissant pour vous tendre la main,
Vous conduira dans le séjour divin,
Comme des ducs ou gens de noble classe,
Faits pour orner le céleste lambris ?
Non, non, abus ; ce n'est pas là la place
Des malheureux que le joug du mépris
Tient enchaînés. Que veut-on que Dieu fasse
De tels humains, vile et stupide race,
Dont l'esprit lourd n'a jamais rien appris
Qu'un certain livre au salut fort utile.
Le beau régal pour un Dieu tout-puissant
D'être au milieu d'une troupe imbécile,
Qui ne pourrait, que dans le simple style
D'une âme pure et d'un cœur innocent,
Le célébrer ! Mais les femmes aimables,
Aux airs de Cour, aux teints vifs et fleuris,
L'essaim bruyant des petits Agréables,
Nés dans les Jeux, élevés dans les Ris,

Aux Cieux un jour déplaceront les Anges ;
A leurs fredons l'Éternel a commis
Le soin brillant de chanter ses louanges ;
A tant de gloire ils seront seuls admis ;
Telle du rang est la prérogative.
Mais pour Margot, créature chétive,
Et ses pareils, Monsieur de Lucifer
Doit les rôtir : c'est là-bas qu'est leur place.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Or quant à moi, s'il faut être sauvé
Comme les Grands, en marchant sur leur trace,
Je n'en suis plus, grand merci d'un tel lot :
*Non sum dignus.* Dieu me fasse la grâce
D'être à jamais damné comme Margot.

## IV

### A MONSIEUR S***.

Être l'objet d'une agréable Épitre
Me flatte plus que faveur de la Cour ;
L'un dans le cœur prend sa source et son titre,
L'autre s'obtient par brigue, par détour :
Mais, cher ami, je laisse ce chapitre
Pour te parler sans finesse et sans fard
De ton ouvrage où je suis pour ma part.
A gens de goût j'en ai fait la lecture ;
Les mœurs, l'esprit, la raison, la nature
Semblent d'accord pour te fournir les traits
Dont tu te sers pour frapper tes portraits.
Des faux plaisirs la dangereuse amorce,

Bientôt serait sans pouvoir et sans force,
Si nous savions dans ce siècle pervers
Leur opposer le flambeau de tes vers :
Alors l'erreur, mère et fille du vice,
Se creuserait soi-même un précipice,
Et la vertu dont tu connais le prix,
S'élèverait sur ses affreux débris;
Mais du penchant tu connais la puissance
Et de nos sens la trop fragile essence,
Lorsque l'essain des vives passions
Vient exercer ses persécutions,
Vient assaillir la faible adolescence,
Que veux-tu donc ? Par quelle expérience
L'homme à vingt ans pourra-t-il se sauver
De ces écueils qu'on a peine à braver,
Dans l'âge mûr ? Si le vieillard succombe,
Possible il n'est que le jeune ne tombe.
Si par le feu bois vert est allumé,
Plus vite encor le sec est consumé;
Bien est-il vrai qu'à qui doit être sage
Pas n'est besoin du secours du grand âge ;
Le goût, ami, le seul goût pour le bien
Pour y venir, est le plus sûr moyen ;
De la vertu le respectable germe
Est l'aliment du cœur qui le renferme ;
Mais son progrès languit et s'interrompt,
Dès que son suc par degrés se corrompt,
Par les désirs que la faible Nature
Transmet au sein de chaque créature.
On réduit peu la force du penchant :
J'en vais citer un exemple en passant.

Lise dans un tems où l'Église
Appelle ses enfans à la confession,
S'y rendit pour avoir remise
D'un cas où la portait son inclination,
Que les vieilles nomment sottise,
Et que les jeunes gens appellent passion.
« — Ça, ma fille, lui dit le Père Siméon,
Pour votre bien ne faut ici rien taire;
Répondez donc ingénûment,
Lors qu'arriva le dangereux moment
Où le Démon vous portait à mal faire
Par l'organe de votre amant,
L'acte de votre part fut-il involontaire
Ou bien de votre gré?... — Mon père...
Ce fut... je ne sais pas comment,..
J'aimais Tircis .. — Allons, point de mystère...
— Eh! bien... ce fut... très-volontairement.
— Bon. Après. Le détail... Car il est nécessaire
Pour ressentir l'effet du sacrement
Que vous contiez entièrement l'affaire.
— Tircis, dit-elle, à qui je savais plaire,
Me plut aussi... C'est un garçon charmant...
— Mon enfant, il faut vous défaire
De ce mot doucereux dont nous n'avons que faire;
Nommez-le Tircis seulement.
— Eh! bien; Tircis me pressait vivement
De payer son ardeur sincère,
Et de finir son rigoureux tourment...
— Après... — Un jour sur la fougère
Qu'il s'exprimait encor plus tendrement,
D'amant timide, il devint téméraire,

Et s'y prenant encor plus hardiment,
Il changea ma raison sévère
En un tendre frémissement.
Plus je crains, et plus il espère :
Il attaque si fortement,
Je me défends si faiblement,
Que maître de se satisfaire,
Il se satisfait aisément.
Il me plongea dans un ravissement
Dont je rougis... Enfin, mon Père,
Par quatre fois vainqueur au gré de ses désirs,
Il noya ma vertu dans les plus doux plaisirs ;
Son cœur... — Cela suffit. Je sais votre aventure
Dit le Pater avec un peu d'émotion ;
Vous donnez à votre peinture
Tant de vie et tant d'action,
Qu'elle prouve bien peu votre contrition.
La grâce est sans effet où règne la Nature,
Promettez-moi pourtant de fuir l'occasion
De revoir ce Tircis... — Hélas ! je vous le jure...
— Dieu seul doit remplir votre cœur,
Et non pas une créature :
Savez-vous où conduit ce plaisir corrupteur ?
A la perte de votre honneur ;
Au dégoût, au mépris d'un ingrat, d'un parjure.
Il en résulte encor un bien plus grand malheur,
Il vous prive de Dieu, pour qui vous étiez née.
Enfin d'une âme destinée
A jouir dans les Cieux de l'éternel bonheur,
Il fait une âme à périr condamnée.
Ma fille, allez en paix, et durant la journée

Ayez devant les yeux, pour surmonter la chair.
Votre honneur, le Ciel et l'Enfer. »
La rougeur sur le front, et l'âme pénétrée,
Lisette sort du confessionnal
Plus tristement qu'elle n'était entrée,
Et désormais veut vivre retirée
Pour éviter l'occasion du mal.
Quel heureux changement ! la voilà pénitente,
Et si vous voulez, repentante.
Mais le Malin toujours au guet
Lui rappelait dans sa pensée
Tircis l'aimant, Tircis bien fait ;
Si, qu'en son cœur son image tracée,
Malgré psaumes, agnus, oraisons, chapelets,
N'en fut nullement effacée.
A quelques jours de là, Tircis
A ses yeux s'offrit en personne.
Lise veut fuir. — « Vainement tu me fuis,
Dit cet amant, qui la lui gardait bonne! »
Il la joint, la prend dans ses bras,
La serre, l'embrasse, et lui donne
De ces baisers qui ne finissent pas,
Que la faveur ne les couronne.
Lise se rend, l'Amour l'ordonne,
Le penchant revient à grands pas,
La dévotion l'abandonne.
Adieu l'honneur, l'enfer, le paradis.
Dans ce doux moment la friponne
Aima mieux risquer tout que de perdre Tircis.

# FABLES

---

## I

### L'ENFANT ET LA POUPÉE.

Dans une foire un jeune enfant
Promené par sa gouvernante,
Contemplait d'un œil dévorant
Maints beaux colifichets : tout lui plaît, tout le tente;
Il veut Polichinel, ensuite un porteur d'eau,
Et puis il n'en veut plus. — Voulez-vous une épée?
— Ah! oui, mais non; j'aime mieux ce berceau. »
Il l'eût pris, sans une poupée
Qui le séduisit de nouveau.
On la lui donne; en sautant il l'emporte,
Chez la maman le voilà de retour :
Aux gens du logis tour à tour
Il fait baiser l'objet qui d'aise le transporte;
Depnis le matin jusqu'au soir
De chambre en chambre il la promène :
S'il faut aller coucher, il la quitte avec peine,
Et s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir;
En dormant il en rêve, et le jour lui ramène
Sa Mimi; qu'on l'apporte; et vite, il veut la voir!
Pendant près de huit jours, avec exactitude

Fanfan joue avec sa catin.
Il paraissait content; mais le petit coquin
De la possession se fit une habitude.
L'habitude et le froid se tiennent par la main :
Le froid donc s'ensuivit et le dégout enfin.
Combien de belles sont trompées!
Combien de volages amants!
Hommes, vous êtes des enfants,
Femmes, vous êtes des poupées.

## II

### LE CARROSSE ET LE MOULIN A VENT.

Un équipage à triple glace;
Passant près d'un moulin à vent,
Le nargua sur sa lourde masse,
Et lui dit : — Mon pauvre innocent,
Tu fais bien du chemin sans bouger de ta place!
Pour qui? pour un meunier, un lourdaud, un manant!
Mais moi, regarde, encore passe?
En roulant je porte un milord,
Femmes de cour, brillantes, bien ornées;
Moi-même je suis doublé d'or.
Sens-tu quelle distance entre nos destinées? »
Le moulin lui dit : — Monseigneur,
Mon sort chétif vaut bien votre bonheur :
Servir l'orgueil est votre mode,
D'un tel emploi je ne suis point tenté;
Prévenir la nécessité
Vaut bien l'honneur d'être commode. »

## III

### L'ÉCOLIER ET LA FÉRULE.

Certain espiègle, un de ces bons apôtres
Qu'on laisse tard en pension,
Resta pour sa malice et par punition
Sur un banc, tandis que les autres
Étaient dans le jardin en récréation;
Mais le marmot en faction
Trouvant enfin ce rôle ridicule,
Pour sortir de l'inaction
Sur la table prend la férule :
Cachons, dit-il, ce vilain instrument.
Où? dans ma poche? non, vraiment;
On peut me fouiller.,. Ah! je tremble!
Monsieur l'abbé n'a qu'à venir.
Remettons-la.,. Cependant il me semble
Que j'ai le temps... Oui, par plaisir,
Et pour nous venger tout ensemble,
Otons toujours ce moyen de punir...
Soudain dans un coin noir la férule est mussée :
— Mon pauvre enfant, dit-elle, écoute bien ces mots.
Le mal que je t'ai fait, et dont je suis fâchée,
T'épargna de bien plus grands maux,
Et tu voudras tantôt ne m'avoir point cachée.
On va voir qu'elle avait raison.
La cloche sonne, on rentre en classe :
Un tel? dites votre leçon...
Fort bien! à l'autre... à merveille!... L'on passe

Ensuite à notre polisson.
— Allons, monsieur la bonté même,
A votre tour... Il n'en sait pas un mot.
— Avez-vous refait votre thème?
— Monsieur...— Non...— Mais...— Taisez-vous, petit sot
Pour vous apprendre... où la férule est-elle? »
On cherche en vain; à son défaut
Verges de Dieu dansèrent comme il faut.
Ceci de maints auteurs est le tableau fidèle.
Rebelles aux conseils d'amis sages, prudents,
Et dérobant ce qu'ils viennent d'écrire
A la férule du bon sens,
Leur sort est de passer, malgré leurs arguments,
Par les verges de la satire.

## IV

### L'ANE ET SON MAITRE.

L'âne et son maître! A-t-on jamais parlé
Avec aussi peu d'art? Ce titre-là m'assomme.
Pour moi, dans mon intitulé
J'aurais mis la bête après l'homme.
Vous l'auriez fait? Moi, je ne le fais pas.
Pour s'exprimer chacun a sa manière;
Mais à quoi bon cet altercas?
Cette fois n'est pas la première,
Où l'âne sur l'homme a le pas.
Dieu veuille, hélas! qu'elle soit la dernière.

Sur son grison maître George monté,
Cheminait un jour à son aise,

Il eût encore mieux été
Dans bon carosse ou bonne chaise;
Mais par faute de ce moyen
Il s'en tenait à sa monture,
Qui, tranquille dans son allure,
Sans aller vite, allait fort bien;
En chemin il prend un caprice
A maître George. Eh! quoi, dit-il!
Ce baudet-ci ne prend point d'exercice.
Toujours le pas! tandis que j'en vois mil
Trotter, fringuer, galoper même.
Qui l'empêche d'en faire autant?
De l'y forcer ne suis-je pas à même?
— Allons, drôle, vite, à l'instant
Que l'on galope... — Ah! lui répond la bête,
Mon maître; vous exigez trop,
Je vous jure, foi d'âne honnête,
De vous culebuter si je vais le galop.
Moi, galoper! je n'en suis point capable,
Je sais marcher, vous porter, c'est assez,
Et vous êtes trop raisonnable
Pour attendre de moi des services forcés. »
A cette juste remontrance
George en courroux pique des deux.
Fouet de claquer, de pincer encor mieux.
Ainsi pressé messer Baudet s'élance,
Double le trot, ta ta ta, ta ta ta!
La poudre vole. A trente pas de là
On eût vu la bête de somme
Se reposant, les quatre fers en l'air,
Montée à son tour sur notre homme.

Qui de poussière et de honte couvert,
Le releva, non sans dommage :
Lors rendu sage à ses dépens
Il conclut qu'en fait de talens,
De loi, de coutume et d'usage,
Il ne faut point forcer les gens.

## V

### LE SINGE, LE LAPIN ET LE MOUTON.

Le bon cœur à l'esprit fut toujours préférable,
L'un a nombre d'amis, et l'autre presque point :
Quand l'esprit au bon cœur se joint
C'est encor mieux, on en est plus aimable.
Maître Bertrand, singe adroit et malin,
Singe à bons mots, fit un jour connaissance
Avec Robin mouton, ami de Jean Lapin.
Les voilà donc tous trois en bonne intelligence.
De son métier, Bertrand drôle de corps,
Les faisait étouffer de rire,
Et devant lui les plus retors
Admiraient, et n'osaient rien dire.
C'était un petit Despréaux,
Il avait fait une satire,
Contre de certains animaux
Qui se croyaient bien fins et n'étaient que des sots.
Écoutez, je vais vous la lire,
Leur dit-il, en s'applaudissant.
On écoute... Après la lecture,
— Comment la trouvez-vous?... — Cela n'est pas plaisant,

Dit le lapin, craintif de sa nature.
Vous drapez le lion, le loup et le renard
Qui près de nous sont tous gens d'importance,
Ainsi nous aurons bientôt part
Aux traits mordants de votre médisance.
— Bon! dit Bertrand, n'ayez pas peur. Fi donc!
Et qu'en pense Robin mouton?
— Ah! dit Robin, je ne suis qu'une bête,
Car je n'aime que la bonté.
Peut-être suis-je malhonnête
De fuir aussi votre société;
Mais Jean Lapin et moi ne faisons point de fête
A qui doit son esprit à la méchanceté. »

## VI

### LE JOUEUR DE GOBELETS ET LES VILLAGEOIS.

L'ignorance est un mauvais juge,
Dont bien des gens ne se trouvent pas mal;
Mais contre les arrêts de son faux tribunal
La raison est un bon refuge.

Escroquillard, fameux escamoteur,
Dans un village un beau dimanche
Dressa son théâtre imposteur
Sur deux tréteaux que couvrait une planche,
Puis au bruit du tambour il se fit annoncer.
« — C'est par ici, Messieurs, allons, prenez vos places,
Dans l'instant je vais commencer. »
Tous mes benets pipés par ses grimaces,
De l'admirer ne pouvaient se lasser.

Après maints tours de passes-passes
Ils ne savaient que dire et que penser.
Leurs yeux frappés de ce rare spectacle,
Prenaient pour autant de miracles
Chaque parole et chaque changement.
Ils ne concevaient pas comment,
Sans y toucher, une muscade
Par le pouvoir du seul commandement
Allait joindre sa camarade...
« — Allons, Messieurs, à ce tour-ci,
Par la vertu de ma baguette
Je vais changer cet écu que voici
En plomb... Partez... La chose est faite,
Le voyez-vous ? Ça, maintenant
Que le plomb redevienne argent,
Soufflez dessus... » Chaque maroufle
Tour à tour de bonne foi souffle,
Et l'écu paraît de nouveau...
« — Ah ! mon Dieu, Seigneur ! que c'est beau !
Quel esprit ! C'est pire qu'un homme,
Que cet homme là... — Ça, Messieurs,
Leur dit Escroquillard, le temps m'appelle ailleurs. »
A leurs dépens muni d'une assez bonne somme,
Son départ fut son dernier tour;
Le village longtemps parla de l'homme habile.

Que de villageois à la Ville !
Que d'escamoteurs à la Cour !

## VII

### LES DEUX NAGEURS.

Jeunes gens, travaillez, et devenez capables,
La science est un bien qui ne périt jamais...
Allez, me direz-vous, parlez à vos semblables ;
Pour prendre de tels soins nous ne sommes pas faits :
Sur de grands protecteurs nos intérêts se fondent.
Monseigneur tel nous veut du bien...
C'est beaucoup ! mais cela n'est rien,
Si vos talents ne les fécondent.

Deux nageurs, un beau jour d'été,
S'égayaient au milieu de l'onde,
L'un d'eux surtout par sa dextérité,
Par mille tours, arrêtait tout le monde.
Tantôt d'un bras fendant les flots,
Il semblait les rendre dociles,
Et tantôt ses jambes agiles,
Lui suffisaient pour voguer sur le dos.
L'autre, aidé de deux callebasses,
Et pesamment détachant quelques brasses,
S'imaginait le surpasser :
Même il osa lui proposer
De traverser la rivière...
« — Ah ! dit l'autre, l'orgueil vous tient,
Ou vous riez ; car, mon pauvre confrère,
Sans le secours qui vous soutient,
Vous nageriez comme une pierre...

— Eh ! mon Dieu, qu'importe ! essayons....
— Vous le voulez ? Hé ! bien, voyons. »
Ils partent, le nageur habile
Sans se gêner arrive au bord,
Et l'autre, après une peine inutile,
Prêt à succomber sous l'effort,
S'aperçoit un peu tard qu'il n'est qu'un imbécile,
Et dans l'endroit le plus profond,
Les gourdes s'échappant de leur lien fragile,
Laissent couler mon sot à fond.

La science bien dirigée
Par les flots des revers n'est jamais submergée,
Le vrai mérite est un sûr aviron ;
Mais l'ignorance protégée,
Le Patron mort, fait le plongeon.

## VIII

### LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Un jour la Vérité, dans une grande place
Montrait, pour de l'argent, un magique Miroir.
Oh ! oh ! dit le public, c'est une chose à voir !
Le monde y court. La merveilleuse glace
Avait entre autres le pouvoir
Quand on fixait les yeux sur sa surface,
D'en apprendre bien plus qu'on n'en voulait savoir.
Le faux dévot, la coquette, la prude,
Le traître, l'ingrat, le méchant,
L'orgueilleux, le faquin, le brutal, le pédant

Venaient des curieux grossir la multitude :
Bref, chacun y voyait ses défauts découverts.
On rougissait, on ne savait que dire :
Mais ai-je bien les yeux ouverts !
On les frotte, on les ouvre, et puis on se remire.
Mêmes objets de nouveau sont offerts.
Au diable le Miroir ! on s'y voit de travers.
Bon soir, la Vérité, gardez votre vitrage ;
Et puis sans la payer, on lui dit, bon voyage.
Pour s'enrichir, la Vérité
Avait sans doute pris le change :
La fortune n'est pas pour la sincérité ;
Nous ne payons que la louange.

## IX

### LES DEUX SERINS.

Soyons aimables sans orgueil.
Aux dépens des talents des autres
Ne faisons point valoir les nôtres :
Trop de présomption du mérite est l'écueil.

Deux Serins, tous deux du même âge,
Tous deux ayant même talent,
Avaient séparément leur cage
Dans un superbe appartement.
Vous eussiez dit être dans un bocage
Tout plein de Rossignols, tant leur charmant ramage
Portait au cœur un doux chatouillement.
Tous deux étaient également

Soignés, chéris de leur maîtresse ;
Force plantin, ensuite du bonbon,
Et par-dessus une caresse.
Baisez, mon fils ; baisez, petit mignon.
Baisez... Tous deux objets de la même tendresse,
On croira qu'ils vont vivre en un parfait accord,
On croira mal : la noire Envie
Du désir de primer suivie,
De nos deux Amphions vint troubler l'heureux sort.
Plus d'accents, plus de mélodie;
Mais par dépit chacun veut l'emporter,
Et puis soudain de disputer :
Avec un ton aigre on gazouille,
Et si l'on se met à chanter,
Ce n'est que pour se chanter pouille.
« — Je brille plus que vous, soyez-en averti,
Dit l'un ; ma voix touche plus que la vôtre.
— Vous êtes un sot, répond l'autre,
Et qui plus est, vous en avez menti.
Vous dites que votre voix flatte,
Mettez-en cent encor avec,
Pour m'égaler... — Qui ? vous, Monsieur de gosier sec !
De ce jour retenez la date,
Ne tombez jamais sous ma patte.
— Ni vous, dit l'autre, sous mon bec. »
Témoin de leur criaillerie
Leur maîtresse n'y comprend rien.
Quoi donc ! Quel baroque entretien !
Jamais Serins de canarie
N'ont eu caquet qui ressemblât si bien
Au dur ramage de la Pie.

Qu'avez-vous mes petits enfants?
Sans lui répondre, on poursuit la querelle :
Le lendemain elle se renouvelle,
Et tous les jours : oh ! oh ! c'est trop longtemps
M'étourdir ! qu'on porte dit-elle,
Ces piaillards dans le fond du grenier.

Que d'auteurs avec eux on devrait envoyer !

---

# CONTE

## LE BEURRE

Autrefois, sans tant d'examen,
On se piquait d'amour pour une Belle,
Et presque sûr d'être toujours fidèle,
On passait tendrement de l'amour à l'hymen ;
Mais à présent on ne dit plus *Amen*,
Sans savoir si la Demoiselle
Ne donne au moins son pesant d'or
Avec sa main : le bien seul fait l'accord.
Maudite loi ! pas ainsi n'en usèrent
Maître Trichet, et la jeunette Alix,
Lorsque tous deux ils s'épousèrent.
L'un jeune, et l'autre faite aux dépens de Cipris,
Différemment tous deux valaient leur prix.

Voici comment la Destinée
Les fit connaître. Une belle journée,
(C'était, je crois, sur la fin du printemps),
Mons Trichet, maître de son temps,
Fort bien le prit pour un pèlerinage
Assez connu, qui n'est loin de Paris,
Nanterre enfin ; le dévot personnage
Arrive à jeun ; il se l'était promis ;
De dire qu'il ouït la Messe,
Qu'il fit ce qu'on fait à confesse,
Serait de trop, pour peu qu'il soit Chrétien,
Notre lecteur s'en doute bien.
Trichet aimait le vin, il eut pour pénitence
De se mettre huit jours au lait,
Et de prendre pour sa pitance
Du fromage au lieu de poulet.
Dans le village était une laitière,
L'obéissance y conduisit Trichet :
Eussiez-vous cru que dans cette chaumière
Il eût rencontré plus d'attrait
Qu'au cabaret ?
La fille du logis au coloré visage,
Aux yeux noirs et perçants, l'enchanteresse Alix,
Qui ne comptant quatre ans par-dessus dix,
Rassemblait en son corps les charmes du village,
D'un air simple et riant lui servit du laitage :
Il en mangea, puis redoubla deux fois :
Servi par tant d'attraits, qui n'en eût fait de même ?
Hébé vous perdriez vos droits,
Si Jupiter aimait la crème :
Par un bonheur un autre est amené,

Trichet l'éprouve, et dans sa dévote âme
Il sent bouillir le lait dont il a déjeuné,
Grâce à la belle Alix qu'il demande pour femme.
Un tel parti n'était à rejeter :
Pas ne le fut, Trichet prit la huitaine
Pour sa promesse exécuter.
Le retard en amour est une étrange peine;
Mais pouvait-il faire autrement?
Ira-t-il se damner? Car sa perte est certaine,
Si pendant les huit jours il ne vit sobrement.
De son prochain bonheur la future bourgeoise
Bénissait Dieu : son cœur quoique flatté
Ne logeait point de sotte vanité;
Car tous les jours fidèle villageoise,
Elle portait au marché de Paris
Du beurre frais, comme à son ordinaire.
Ainsi faisait jadis Margot, simple bergère,
Qu'une intrigue aujourd'hui place au rang des Iris
Un jour qu'Alix s'en retournait contente
D'avoir vidé ses deux paniers,
Et pour iceux reçu maints beaux deniers,
Elle aperçut Lucas, défricheur d'innocente;
Bien fait surtout était le fin matois,
Et beau diseur en son patois.
« — Qu'est-ce, dit-il, en abordant la Belle?
Un Monsieur doit donc t'épouser
Après demain? — Oui.... — Méchante nouvelle!
Tu ne sais pas comme il faut en user
Avec un homme du gros style;
Je te plains car lorsqu'il faudra....
Tu m'entends bien, et qu'il voira

Qu'à ce jeu tu n'es pas habile,
Je suis sûr qu'il te renvoyera.
Quelle honte pour toi ! Queu chagrin pour ta mère !
Tu pleures? Va, ne pleure pas,
Il est un doux remède à ce triste embarras.
Je l'ai... — Tu l'as? Ah ! dit-elle, j'espère
Que tu voudras... — Oh ! oui ! je ferai ton affaire ;
Mais pour ce service obligeant,
Alix, il me faut de l'argent...
— De l'argent? Tiens, prends tout... — Bon cela, dit le sire;
A présent couche-toi sur ce lit de gazon. »
Elle de se coucher, et lui de vous l'instruire,
De cette façon-là, puis d'une autre façon.
Alix se pâme, Alix soupire,
Et trois ou quatre fois répète la leçon.
La Belle en train de bien apprendre
Serrait Lucas, qui, las de besogner,
Par un air abattu lui fit assez comprendre
Qu'on ne peut toujours enseigner.
« — Sarviteur, lui dit-il, à demain la pareille.
C'en est bien assez pour ce jour. »
Puis le grivois, ami de la bouteille,
Fut célébrer Bacchus aux dépens de l'Amour;
De son côté la savante Écolière
Poursuivant son chemin, arrive à la maison.
Elle entre ; mais alors point d'argent pour sa mère.
On en demande la raison;
Un mensonge à propos raccommoda l'affaire.
Alix conte que des voleurs
Ont enlevé sa marchandise.
Ce récit effrayant aidé de quelques pleurs,

Parut naïf; la chose fut bien prise,
Bien prise fut. Voyez le grand malheur.
Ne pleurez plus Alix, calmez votre douleur.
Tels coups sont imprévus; mais quoi! l'on s'en console,
D'ailleurs votre futur arrivant dans deux jours,
Vous dédommagera ; car on sait que toujours
Un Chrétien qui promet tient aussi sa parole.
Pas n'y manqua l'amoureux Pèlerin;
Au tems marqué la chose fut conclue.
Après la danse et le festin,
Après la bonne nuit et donnée et reçue,
En beaux draps blancs nos deux époux
Fort à la légère se mirent.
Le désir d'un moment si doux
Nous donne à penser ce qu'ils firent;
Mais Trichet du premier assaut
Se contenta ; chétive était la dose
Au gré d'Alix. « — Comment! lui dit-elle tout haut,
Est-ce là tout? Voyez la belle chose!
Pardi, moi, je croyais qu'aussi bien que Lucas
Vous alliez quatre fois traiter Alix en Reine.
Nous coucher pour si peu, ce n'était pas la peine...
— Qu'entends-je? dit Trichet, vous auriez fait le cas!
— Bon, lui répond Alix, queu malin que vous êtes!
Monsieur veut se gausser de nous.
Allez votre chemin, mon Dieu, comme vous faites!
On en sait là-dessus autant et plus que vous ;
Car Lucas m'a montré trois fois en trois quarts d'heure
De fort biaux tours ; aussi pour les savoir tretous
Il m'en a coûté mon bon beurre. »

## VERS

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT D'UNE PERSONNE LAIDE.

Cette croustilleuse figure
Me rappelle le Carnaval ;
On doit nommer l'original
L'Enfant gâté de la nature.

## ÉPIGRAMME.

Certain abbé, poupin de son métier,
Rimeur aussi, pétri de politesse,
Un jour lâcha par maladresse
Un vent de l'arrière-gosier.
Chacun rit, il n'en est point aise ;
Il cherche à s'en justifier,
Et pour qu'on accuse sa chaise
Du pet, il vous la fait craquer et recraquer.
Quelqu'un lui dit, apercevant sa frime :
Que sert, l'abbé, de tant vous fatiguer ?
Vous n'en trouverez point la rime.

## VERS

POUR ÊTRE MIS AU BAS D'UNE ESTAMPE REPRÉSENTANT LA PLACE MAUBERT.

« — Paix là, paix là, mes chers enfants ;
En vérité, c'est trop longtemps
Se battre et jurer pour des pommes.
— Allez, brigadier des bons hommes,

Avec votre air tristement doux :
Savez-vous que v'la pour dix sous
De belle et bonne marchandise,
Que ç'te viell' cavale de frise
Vient de jeter sur le pavé!
— Tais-toi, mou de veau mal lavé;
Pourquoi m'appelles-tu bâtarde,
Bassinoire de corps de garde?
Gaupe... — Moi gaupe? Gaupe moi?
Ah, chienne, *pau*... Tiens, v'la pour toi...
— Ah! tu me le payeras, vilaine.
Attends... — Lâche-moi... Magdelaine...
— Non... — Lâche-moi... — Non... — Saquerguié,
Je veux. . — Viens plutôt d'amiquié
Boire nous trois un coup de paffe,
Ca guérira la pataraffe,
Et je verrons qui qu'aura tort...
Viens-tu... — Va, taupe, allons, d'accord.
Venez, vous, mon révérend père,
Relicher un coup de ç't'affaire;
Il ne vous en coûtera rien...
— Soit, je vous suis pour votre bien.

---

# LETTRES

---

## I

A UNE DEMOISELLE QUI PRENAIT POUR LORS LES EAUX A PASSY.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Je croyais sans prévention
Mériter votre affection;
Et que mieux que tout autre,
Hé! bien,
J'aurais pu toucher votre...
Vous m'entendez bien.

Toucher votre insensible cœur
Qui fut pétri par la froideur;
Soyez donc moins sévère,
Hé! bien,
Et je pourrai vous faire...
Vous m'entendez bien.

Vous faire entendre que l'amour
Ne peut subsister sans retour.
Je serai toujours tendre,
Hé! bien,
Si vous voulez me prendre...
Vous m'entendez bien.

Me prendre pour unique amant,
Et que le vif empressement
Que j'ai pour vous, Climène,
Hé! bien,
Vous fasse ouvrir sans peine...
Vous m'entendez bien.

Ouvrir sans peine et sans rigueur
Votre âme aux traits de mon ardeur.
Usez de représaille,
Hé! bien,
Ou dites-moi que j'aille...
Vous m'entendez bien.

Que j'aille à Passy vous trouver,
Pour vous dire et pour vous prouver,
Mieux que par cette lettre,
Hé! bien,
Que j'ai bien l'honneur d'être...
Vous m'entendez bien.

## II

DE L'AUTEUR A UN DE SES AMIS SUR SA JOLIE FAÇON D'ÉCRIRE.

Je viens de recevoir ta lettre, mon cher ami ; elle m'a en vérité fait plaisir : tu écris joliment ; j'aime les compliments à la fureur ; tu m'en as fait de magnifiques ; mon amour-propre en a eu une raisonnable indigestion. Heureusement que la grenouille, cette fois-ci, n'a disputé de grosseur qu'avec le veau : qui ne s'enfle qu'à demi, ne crève

pas tout à fait. Tu m'as fait l'honneur de parler de moi à M...? Je t'en remercie; cependant, non, et oui... Car

Que dire d'un jeune inconnu
Qui pour tout mérite chansonne?
Et qui n'a d'autre revenu
Que ce qu'un simple emploi lui donne
Pour l'empêcher d'aller tout nu;
Mais le destin ainsi l'ordonne :
Voilà le non. Et quant au oui,
Qui m'intéresse, le voici.
Si consultant l'amitié même,
(S'entend celle que j'ai pour toi,)
Tu sens quand tu parles de moi
Faire valoir combien je t'aime,
J'attends un renom glorieux.
Cher ami, ceux qui te connaissent
T'aiment d'abord, et s'intéressent
Pour quiconque pense comme eux.

Je compte sur le plaisir d'aller voir tes aimables parents, sans cependant me servir du prétexte de la fête de madame ta mère; qu'en ai-je besoin? Lorsque, d'accord avec l'inclination, le respect nous introduit chez les gens, et que l'on y trouve la bonté, qui, les deux bras ouverts, semble vous laisser lire dans son cœur : Vous voilà? Tant mieux : dînez avec nous; vous êtes un bon garçon de venir nous voir. Votre serviteur très-humble : mettez-vous là, et faites comme nous. A votre avis, M. le Conseiller à la glace, doit-on avoir recours au labyrinthe quand il s'agit d'arriver droit comme un I dans le séjour de la franchise?

Je suis ravi que les deux chansons dont tu me parles aient été trouvées passables; le bonheur de plaire à des personnes de goût est donc bien facile à acquérir? Oh! mais,

les honnêtes gens se contentent de peu, et leurs généreux applaudissements font l'effet du microscope, qui grandit le moindre objet.

Madame D... est à la noce à Saint-Denis avec mesdemoiselles de... messieurs de ... de ... de ..., etc. Eh! que dit son mari? Qui, lui? Rien. Mais si tu le voyais soupirer, sinon de tendresse, du moins de courroux; soupirs qu'il entrelace mélodieusement d'une douzaine de sacrediés; tu rirais : ensuite il passe outre au moyen d'une f... en ajoutant : ça finira, ou le diable m'emp... Heureusement que pour lui couper la parole et pour lui épargner ce voyage, quelqu'un entre en lâchant un infructueux coup d'œil au comptoir. Ah ! ah ! où est donc votre femme? Mot. Répondez donc? Où est?... — Mordié, qu'elle soit où elle voudra. Là-dessus il voudrait que Saint-Denis fût pendu, c'est-à-dire aux Indes, vingt coups de pieds dans le ventre. Le diable emporte les noces; nous verrons si ça durera longtemps comme ça ! Somme totale : on lit dans son transport, noce à Saint-Denis, femme qui y est, et mécontentement de M. De... à cet égard.

Les soins dont tu me charges auprès de celle qui ne peut souffrir que les tiens, sont moins de saison que ce *rondeau*.

Plus d'une fois, et voire plus de deux
Avez reçu bonjours, tendres clins d'yeux,
Et maints souris de la tant gente Dame
Dont me parlez, et bien sais que votre âme
Avec son cœur sympathise des mieux.
Bien sais aussi qu'elle a l'air soucieux
Quant point ne voit votre minois joyeux :
Pareils chagrins ont découvert sa flamme
Plus d'une fois.

Étonné suis, qu'au comble de vos vœux
Me pressiez tant de protéger vos feux.
Sachez, beau fils, qu'auprès de jeune femme
Un confident, s'il voit gâteau, l'entame,
Et qu'à vos frais on peut le rendre heureux
Plus d'une fois.

Fiction cessante, assure-toi qu'on a bien reçu tes faveurs : ne t'avise pas d'accorder les dernières; c'est un moyen sûr de ne point donner entrée aux dégoûts. On est surpris comment tu peux faire une dépense si grande en compliments et à si grand marché; mais tu te sauves sur la quantité.

Tous ceux qui te connaissent ici m'ont chargé de leurs amitiés pour toi; sois sûr de celle de...

Si M. de... est curieux des respects de ce pays, présente-lui les miens. Madame de ..... t'embrasse ou peu s'en faut.

## III

### FRAGMENT D'UNE LETTRE ÉCRITE PAR L'AUTEUR A UN DE SES AMIS A PARIS.

Dans un appartement se tenait une assemblée où la conversation était à la torture; j'entrai donc dans ce séjour d'ennui. Un jeune homme y suspendait l'attention de toute la compagnie par le récit qu'il faisait d'un voyage de Laon à Dieppe; je me joignis aux autres pour l'écouter; mais comme les particularités de ce voyage paraissaient peu flatteuses, il jugea à propos de lui donner un petit lustre de mensonge; mais le pauvre garçon, au lieu d'aller en Normandie, prenait totalement le chemin de Bètanie. « — J'ai vu, dit-il en riant d'avance, des poulets d'Inde gros comme

des éléphants. — Vous vous trompez, monsieur, lui répondis-je, car dans ce temps-là ils n'étaient point encore en fleur. » Il resta plus sot que les poulets d'Inde qu'il venait de citer. Je pris cette occasion pour parler à mon tour, dans le dessein d'en donner à garder à celui qui en voulait faire accroire aux autres : je commençai donc ainsi :

« Puisque vous avez été à Dieppe, monsieur, vous avez dû voir les curiosités que l'on conserve dans le château de cette ville, entre autres une petite fiole de huit pintes, que l'on dit être parente du côté gauche d'une des cruches des noces de Cana, remplie du vomissement qui prit à saint Jean l'Apocalypse lorsqu'il mangea le livre qu'un Ange lui donna, dont l'amertume des feuillets pensa le faire crever : autour de cette fiole règne l'histoire de saint Alexis en relief, d'un marbre rouge sterling, soutenu par quatre pyramides à fleur de tête à perruque, sur l'air : *de tous les capucins du Monde;* mais lorsqu'on s'en approche comme pour y toucher, on découvre une perspective de bois flotté qui fait éternuer par les deux bouts; ensuite on passe dans un endroit où l'on tire d'une petite boîte ovale par les deux extrémités et ronde par les quatre coins, de façon qu'elle forme une espèce de moulin à café; on tire, dis-je, de cette boîte, une pierre de touche de quinze lieues à la ronde, qui représente les oies du frère Philippe, gravées par les trois anges dans la fournaise; on expose ce tableau à la porte de la chapelle dudit château pour signifier qu'il y a indulgence plénière sans miséricorde.

— Eh! pourquoi donc cela? me dit une demoiselle.

— Parce qu'en ce pays-là, lui répondis-je, c'est la mode, comme ce l'est à Paris de manger des épinards de maroquin.

— Bon, bon! je ne crois point tout cela.

— Que diriez-vous donc, mademoiselle, continuai-je, si je vous racontais ce que l'on voit à l'Observatoire de Paris? Croiriez-vous, par exemple, que l'on y montre un éperlan taillé dans le roc, à manche d'agathe, enveloppé d'un coton cardé à neuf, enrichi d'une cornaline de bronze peinte sur coutil, en façon de garde-robe sauvage, et que les yeux de cet animal ressemblent précisément à deux casse-noisettes, dont les paupières sont de plomb laminé? Mais ce que l'on remarque de plus surprenant, c'est une motte à brûler qui est faite avec du buis béni que l'on prend par le col pour la jeter les quatre fers en l'air; celui qui la jette retient croix, afin qu'il tombe beaucoup de pluie le jour de la Fête-Dieu; si au contraire il vient pile, la motte se raidit en s'amollissant, et crie trois fois, sans qu'on l'entende : *chasselas à ld livre!* ensuite on prend une petite épingle de laiton boisée pour ouvrir une armoire de cire vierge incrustée en brique, d'où sort un tableau soutenu par trois chérubins de pâte de guimauve un peu marqués de la petite vérole; le sujet de ce tableau est l'histoire du cochon de saint Antoine, auquel on a une singulière dévotion. La bordure représente une campagne voûtée à jour, remplie d'hannetons du nord perchés sur des palmiers apprivoisés, dont le tronc est de cire d'Espagne que les Suisses appellent catéchumène; c'est une pensée, traduite de l'hébreu, parce que dans ce temps-là le peuple aimait tellement le fromage mou à la daube, que l'on était obligé de leur mettre trois fois le jour des papillotes pour chasser le tonnerre; enfin au-dessus du genou gauche de l'un des chérubins, règne une espèce de charnière de bazin à quatre francs l'aune, reliée en veau, qui forme une lueur dont la vivacité

fait descendre tout à coup une grande tapisserie d'amadou pulvérisé, d'où sort une voix claire qui chante deux messes de *requiem* sur l'air de *Pange lingua,* en l'honneur des trois vertus théologales : ce qui donne tellement la brelue, que tout le monde est obligé de s'en aller à tâtons et bâillant, les bras étendus, sans oser seulement dire : Je vous remercie de la peine. »

J'étais sur le point de leur recommencer d'autres contes, lorsqu'on me présenta une carte pour jouer, ce que je ne pus refuser, et je laissai mes auditeurs dans le doute de ce que je leur avais dit : cependant ils ne savaient comment le prendre; car Paris, selon eux, est un séjour de miracle. Voilà, mon cher ami, le seul moment qui ait suspendu mon ennui depuis mon cruel départ.

---

# CHANSONS

## I

Air : *Et! voilà comme, et voilà justement.*

Quand on est au fait du métier
De femme habile et de fine coquette,
On choisit un grand écolier,
Sot, mais bien fait, joli, riche héritier.
On lui jure une ardeur parfaite ;

Il s'applaudit et s'enflamme aisément :
Et voilà comme, et voilà justement
Comme on fait d'un novice un amant.

On se fait un amusement
D'un feu plus doux, plus flatteur que sincère.
Jusqu'à ce qu'Amour s'éloignant,
On ait à craindre un prochain changement :
Bientôt Hymen devant Notaire
Vient assurer et le cœur et l'argent :
Et voilà comme, et voilà justement
Comme on fait un mari d'un amant.

Par-là l'honneur est à l'abri ;
Pour couvrir tout, l'emplâtre est sans pareille.
Ensuite on prend un favori
Galant, bien fait, vigoureux, bien nourri :
On quitte l'époux qui sommeille,
Pour voir l'amant qui n'est pas endormi :
Et voilà comme, et voilà tout ainsi
Comme on fait un cocu d'un mari.

Puis on le fait tant enrager,
Tant et si bien qu'on lui fait rendre l'âme.
Tandis qu'on feint de s'affliger,
Dans l'autre Monde il va se soulager.
Trop heureux en quittant sa femme,
Que son repos lui soit enfin rendu :
Et voilà tout compté, tout rabattu,
Comme on fait un défunt d'un cocu.

Je ne vois rien de si charmant
Que d'obtenir un brevet de veuvage,
Quand il n'en coûte seulement
Que les frais de l'enterrement.
Puis des deniers de l'héritage,
Quand on est vieille, on achète un amant,
Et voilà comme et voilà justement
Comme on fait d'un défunt un vivant.

## II

Air : *Du Menuet d'Exaudet.*

Dom Pibrac,
Dans un lac
Près du Gange,
Faisait raper du tabac
Pour gonfler l'estomac
Du pauvre Michel-Ange,
Quand S. Roc
Sur un roc
Vit Euterpe,
Qui pour s'amuser beaucoup
Faisait des vers à coup
De serpe.
Plus loin était Calliope
Qui lisait le Misanthrope;
Mais Santeuil
D'un cercueil
S'enveloppe
Crainte que Jacques Clément
Ne sût l'enlèvement

D'Europe.
Si Noé
Fut noué,
C'est sa faute.
Que n'aillait-il à Chaillot
Se fair' mettre en maillot
Par la tante de Plaute !
Au Japon
Le Jupon
D'Artemise
Sert aux Grands Seigneurs Persans
Quand à None ils vont sans
Chemise.

## III

Air : *Des Sauvages.*

Oui,
L'acte est inoui,
Quoi, dans un sac
Fnvoyer Pibrac
Au fond d'un lac,
Et traiter saint-Luc
D'homme caduc,
Tandis qu'un Duc
Réapnd son suc
Le long d'un aqueduc !
Non,
Lorsqu'Agamemnon
Fit un serment,
Je ne sais comment

Son regard sec
N'ouvrit point le bec
D'Abimelec,
A qui le Grec
Refusait le salamalec.
Sur
La cîme d'un mur,
Près de Namur,
Thisbé d'un œil pur
Voit son futur;
Mais le galant sûr
Que le fruit dur
N'est jamais mûr,
Dit qu'un fémur
D'un blanc mêlé d'azur
A l'air obscur.
Fuyant à Saumur,
Pour *advertatur*,
Il laisse sa Dame,
Mais la vieille Sara
Du rameau d'or aussi-tôt s'empara,
Pour l'offrir à qui dira.
Oui, etc.

Pan
Pour avoir un Paon
Soufre quatre fois le trépan
Et pour son filleul
Exhérède son bisayeul,
Parce que Cinna
Qui condamna

Jean et Nina
Défrisait sa femme;
Mais dans ses œuvres Copernic
Dit que ce n'est pas là le hic,
Et que Trajan avait le tic
D'être franc dans un pic-nic;
Ce qui fit dire au Public :
.Oui, etc.

## IV

PARODIE *du grand Pontife Aaron.*

Le sombre Roi Pluton,
Pour narguer Caton,
Frisait un mouton,
Tandis que Pluton
Au bout d'un bâton,
A tâton
Faisait cuire un raton.
Bacchus sur un cruchon,
A califourchon,
Dans un grand torchon
Portait un cochon,
Regardant Fanchon
Tenir un tirebouchon,
Qui faisait un manchon
De son bichon.
Bajazet en glouton
Mangeant du thon,
Traitait un bas Breton
De marmiton

Puis changeant de ton,
Lui montra, dit-on,
Un nid d'hannetou
Dans du coton.

Consacrez vos plus beaux jours
Au dieu des amours,
Ainsi que votre.....
Consacrez vos plus beaux jours
Au Dieu des amours.
Cupidon tient dans vos yeux son aimable cour,
Et veut qu'on chante tour à tour·
Consacrez, etc.

Oui, ce matin Père Bernard
Traita Gérard
Comme un pendard,
Et Dom Godard
Avec un dard
Voulut percer ce vieux paillard.
Frère frappard
Vint par hasard,
Pour les apaiser leur fit part
D'un gros renard
Que son bâtard
Surprit au traquenard.
Le Perroquet
De Fouquet
Battait le briquet
Dans un bosquet,
Lorsque Jacquet

Chez Cliquet
Jouait au piquet,
Et Magdelon Friquet
Ayant le hoquet,
D'un coup de mousquet
Assomme un criquet,
Qui d'un air coquet
Mangeait un morceau de croquet
Dans un baquet.

Ce qui courrouça Jupin
Qui dans l'air porté par un lapin,
Voyant le fourbe Scapin
Armé d'un Pin,
Le foudroyait d'un seul coup d'escarpin :
Judith poursuit Holopherne
Qui tombe dans une caverne
Où résidaient deux brochets
Qui jouaient aux échecs
Sur trois clous à crochets.

Habacuc montrait en perspective
Le hochet que donna Salomon
A Jupiter Ammon ;
Une Juive
En coulant la lessive,
Dit à Damon :
J'étais captive,
Quand saint Simon
Sur un mont
Nous cita dans son sermon
Qu'Habacuc, etc.

## V

Air : *Des trembleurs d'Isis.*

Minois dont l'aspect suffoque,
Je viens vous faire un colloque
Très-clair et point équivoque :
Écoutez, vieille guenon ;
C'est Belphégor que j'invoque,
Pour décrire la bicoque
Du caractère baroque
Que vous a donné Pluton.

Votre menton nous présente,
Par sa forme extravagánte,
Et sa longueur étonnante,
De quoi gloser à loisir :
Plût au Ciel pendant quinzaine
Que votre bouche fût pleine
D'autant de fiente humaine,
Qu'elle en pourrait contenir !

Votre teint de pain d'épice,
Vos trois chicots de réglisse,
Votre nez, sot édifice,
Votre gueule d'entonnoir,
Vos yeux remplis de châssie,
Vos tétons faits en vessie,
Votre carcasse chansie,
Font un tout fort laid à voir.

Cessez donc, vieille chenille,
Torchon gras, sale guenille,
Au travers de votre grille,
D'épouvanter les passants,
Par votre cou de cigogne,
Plus dégoûtant que la rogne :
Que le diable vous empogne,
Ne fût-ce que pour cent ans !

## VI

Air : *Je suis pensif depuis qu'auprès d'un If*, ou *un jour Fanchon retapant son bichon.*

Un apprentif
Peut-il rimer en if ?
Mon esprit doublement chétif
Sur ce point est craintif.
Malgré ma muse apocryphe
Et quoiqu'Apollon la biffe
Dessus ton tarif
Pour obéir à l'objet primitif
Dont je suis le captif,
Je veux d'un ton naïf,
Prouver que je suis attentif
A son vouloir actif.

Ce beau motif
Qui me rend tout pensif,
Devient pour un rimeur poussif
Un fardeau positif.

Pour faire ce logogriphe,
Il faudrait être Pontife
Du Mont instructif;
Mais moi qui suis de Montmartre natif
Je ne puis peindre au vif
Votre esprit décisif,
Ni tout l'ornement sensitif
Dont il est portatif.

Un Abbé faisant le petit Dictionnaire, et qui cependant ignorait que le Pontife du Mont instructif fût le dieu du Parnasse, se fit moquer de lui en disant que tant de mots recherchés étaient inutiles, et qu'on en dirait tout autant en prose. Ce correcteur a donné lieu à ce troisième Couplet :

Bavard rétif,
Minois rébarbatif,
Qui d'un ton aigre et décisif
Frondez la rime en *if*,
Vous méritez que ma griffe
Vous administre une giffe
D'un poids expressif;
Mais mon bon cœur à vous punir tardif,
Est un préservatif
Contre mon bras massif
Qui rendrait votre substantif
Plat au superlatif.

## VII

Air : *V'là ç'que c'est qu'd'aller aux bois.*

Orgon de chagrin est nourri :
V'là c'que c'est qu'd'être mari !
Il a pris femme au teint fleuri,
Joueuse, coquette,
La charmante emplette !
Le pauvre homme en est bien marri,
V'là c'que c'est qu'd'être mari.

Riche, bien fait, commode et doux,
V'là c'que c'est qu'un bon époux,
Damon sans se mettre en courroux
Voit sa femme écrire,
Soupirer et lire
Tendres billets et rendez-vous,
V'là c'que c'est qu'un bon époux.

J'ai le cœur gai comme un pinçon
V'là c'que c'est qu' d'être garçon !
Suivant l'amoureuse leçon,
Lorsque ma Climène
Fait trop l'inhumaine,
Je la quitte pour voir Manon :
V'là c'que c'est qu'd'être garçon !

De l'Amour je ressens les feux
V'là c'que c'est qu'd' voir vos yeux !
J'ai beau par un détour heureux

Traiter d'innocente
Ma flamme naissante,
Philis, j'en tiens, hé bien, tant mieux!
V'là c'que c'est qu'de voir vos yeux.

Iris n'a d'amour que le vent
V'là c'que c'est qu'd'être au couvent!
Son cœur en tendresse est savant;
Mais contre une grille
Que peut une fille?
Elle peut, quoi? pester souvent;
V'là c'que c'est qu'd'être au couvent.

## VIII

SUR LA PRISE DE MENIN EN 1744.

Air : *Stilà qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Je reviens ma chère Catin (*bis.*)
Du saboulement de Menin, (*bis.*)
Et pour afin que tu n'en doute,
Tiens, tais ta gueule et puis m'écoute

Premièrement en premier lieu
C'était pire qu'un heur de Dieu,
Le canon sapant les murailles,
Leurs ont éventré les entrailles.

Le Roi qu'est un vivant d'affut
Fit tout trembler quand il parut;
Par la sacredié, queu compère!
Pour ficher un fion, à li le père!

Mais vramant ce n'est pas là tout,
S'il est brave, il est bon itou ;
Enfin il a l'âme si belle
Qu'après il faut tirer l'échelle.

## IX

Air : *A pied comme à cheval.*

T'nez, Messieurs les Anglais
Laissez-là les Français,
Ils vous donn'ront sur l'nez
Si vous y r'venez.
Premièrement vous avez tort,
Et secondement ils sont r'tors.
Vous aurez beau vous sauver
Y sauront ben vous r'trouver,
Et nos Grenadiers putôt q'plus tard
Vous sabouleront dans Gilbatard ;
Vous v'nez d'avoir le savon
Cheux l'père Mahon.
Pargué ! l'danger
D'vrait vous corriger :
Si selon vous vot' Admiral Binq
En valait cinq,
Conv'nez, n'en déplaise à c'beau Phœnix,
Qu'la Galissonière en vaut dix,
Et par là-d'sus Richelieu
Qui tenait l'mitant du milieu,
Avec d'Egmont et Fronsac
Vous donnent vos quilles et vot sac,

Et puis vous savez d'queu bois
S'chauffe c'Monsieux d'Maillebois ;
Convenez qu'ça fait des vivants
En fait d'bravour ben savants.
Croyez-moi, ne les obstinez plus,
Car sans ça vous êtes fichus.

## X

*Sur le même air que le précédent.*

T'nez, Monseigneur d'Orlians,
Vous qu'êtes ici ceyans,
Vous valez cent fois mieux
Que tous les dieux ;
A c'mencer par Jupiter,
Et son frère qu'est dans l'enfer,
Et stilà qu'est dans les yaux
Pour faire enrager nos batiaux,
Et puis st'autre grand farbriqueur de combats
Qui met taut d'pauvres chrétiens à bas :
Stilà qu'a d'zaîle au talon
Est un fripon,
Monsieur Phœbus
N'donne que des rébus,
Et ç'morveux d'dieu beau comme le jour,
Nommé l'Amour,
Ah ! c'est encore un p'tit animal
Qui n'se plaît qu'à faire du mal.
Mamsell' Junon
Fait la guenon,

Mamsell' Pallas
On en est las ;
Mais qu'dites-vous d'Mamsell' Vénus
Qui s'marie aux premiers venus ?
Quand ces dieux-là sont rassemblés,
Ça fait des Cieux drôlement meublés ;
Pour q'ça fût beau, brillant et bon
Faudrait à leu tête un Bourbon,
Comme vous, Monseigneur : car, t'nez, j'vous l'dis,
Où qu'vous êtes, c'est l'Paradis.

---

## AMPHIGOURIS[1]

### I

Air : *Du Menuet d'Exaudet.*

Alaric
A Dantzic
Vit Pégase
Qui jouait avec Brébeuf
Au volant dans un œuf
Au pied du Mont Caucase,

[1] Ce genre de plaisanterie fut fort à la mode vers le milieu du dix-huitième siècle. Il n'y a guère de poète de cette époque qui n'ait commis quelques-unes de ces débauches d'esprit, sous lesquelles se dissimulait parfois quelque mordante épigramme. (N. de l'éd.)

Sûr du fait,
Dom Japhet
Court chez Pline,
Et puis s'en va de Goa
Boire à Guipuscoa
Chopine ;
Mais la reine Cléopâtre
Faisait cuire dans son âtre
Un marron
Que Baron
Jette aux Poules,
Dans le temps que Jézabel
Mangeait en Israël
Des moules.
Alors Job
Chez Jacob
Prit un masque,
Et s'en fut à Loyola
Chanter Alleluia
Sur un tambour de basque.
Phaëton,
Au toton,
Fut la dupe,
En jouant contre Psyché
Qui perdit au marché
Sa jupe.

## II

*Sur le même air que le précédent.*

Sarpédon,
Coridon
Et Boccace
S'entretenaient tous les trois
Une veille des Rois
Sur la Grâce Efficace ;
Quand Platon
Suit Milton
En Alsace
Pour y barder un dindon
Dont leur avait fait don
Ignace ;
Mais que leur veut Artémise
Sur la porte d'une Église?
Elle entend
Et prétend
Qu'on la frise.
Pour honorer son époux,
Que Goliath à genoux
Lui dise :
Si Glaucus
Aux Cocus
Fait la nique,
Prenez vous-en à Hector
Qui perdit son castor
Dans le conseil aulique ;

C'est à tort
Que Nestor
Le critique,
Car sur le champ Ménéla
M'en écrivit sur l'as
De pique.

## III

*Sur le même air que le précédent.*

Josaphat
Est un fat
Très-aride,
Qui croit être fort savant
Parce qu'il va souvent
Sous la Zone Torride,
Critiquant
Et piquant
Agrippine,
Pour avoir fait lire à Prau
Les ouvrages de Pro-
Serpine.
Si le Public lui pardonne
Tous les travers qu'il se donne,
Il faut donc
Que Didon
Ait pour elle
Le droit d'aller dans le parc
Qu'on destinait à Marc-

Aurèle :
En ce cas
Le fracas
D'abord cesse,
Chacun pourra sans respect
Persister à l'aspect
D'une auguste Princesse,
Et malgré
Le congré,
Ariane
Pourra vendre au plus offrant
Une tourte de fran-
Chipanne.

## IV

*Sur le même air que le précédent.*

Avez-vous
De Trévoux
Vu la liste,
Qui portait qu'Aldobrandin
Citait le vieux Dandin
Comme un Évangéliste ?
Mais Panard
En renard
Le critique,
Et d'un seul *et cætera*
A fait un Opéra-
Comique.
Aux Chartreux la mère Hélène
Prenait du blanc de Baleine,

Quand Mailhol
Prend son vol
Vers l'Olympe.
Hélas! c'est en limaçon
Que le pauvre garçon
Y grimpe;
Mais Le Kain
A Pékin
Lui raconte,
Qu'il a trouvé dans Ramir
De quoi faire dormir
L'Auteur d'Amalazonte.
Poinsinet,
Totinet
Et Panurge
Ont fait un doux élixir
Avec quoi le Visir
Se purge.

## V

*Sur le même air que le précédent.*

Annibal
Dans un bal
Vit Branlôme
Qui chandelle en main prouvait
A Scarron qu'il avait
Pillé saint Chrysostôme.
Alberti
Travesti
En fantôme,

Dit que l'Empire Ottoman
N'avait de ce Roman
Qu'un tome.
Quand la reine de Nubie
Disputait à Zénobie
L'éventail
En détail
Fait par Pope,
La tête elle lui pela,
Et l'autre l'appela
Salope :
Ce qui fit
Le profit
De Lisbonne,
C'est que le Parlement d'Aix
Nomma Caritidès
Le chef de la Sorbonne.
Tamerlan
De merlan
Trop avidê,
Pour tâcher de se calmer
Fit frire l'Art d'aimer
D'Ovide.

## VI

Air : d'*Hermione*, noté ci-après.

On peut dire,
Sans médire,
Qu'une femme vaste
N'est point chaste ;

Voyez Samuel
Qui de Pantagruel
Tenait un annuel
Le plus cruel.
Moins perplexe
Pour le sexe,
Le Comte de Clare
Se déclare,
Que sans ce projet
Il n'eût pas fait un grand trajet.
Palapra
Eut beau forcer Campra
De seconder sa pédantesque veine.
Sa triste neuvaine
Fut bien vaine.
La plus riche banque
Toujours manque,
Lorsque l'Archipel
Prononce un arrêt sans appel.
Abramane,
Orosmane
Dont le courroux dicte
Une loi stricte,
Pour que l'équateur
D'un versificateur
L'excite à nommer pouf
Le père Osouf.
Un copiste
A la piste
De Tarquin copie
L'œuvre pie,

Et Sara s'endort
En couchant avec le veau d'or.
Saint Crépin
Entretenait Crispin
Sur les effets de la botte secrète ;
Le Prévôt de Crète
Le décrète;
Mais Charles le Chauve
Qui le sauve,
Était informé
Qu'il avait été confirmé.
Mais Alceste,
D'un air leste,
Jetant une gaze
Sur Pégase,
Jura par le Styx
D'employer à Cadix
Dans un terme préfix
La rime en *ix*.
On peut dire, etc.

# LE POIRIER

## OPÉRA COMIQUE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE TRÉATRE DE LA FOIRE ST-LAURENT, LE 7 AOUT 1752.

---

## PERSONNAGES

THOMAS, *Tuteur de Claudine et de Lucette, et Amoureux de Claudine,*

CLAUDINE, *Amante de Lubin,*

LUCETTE, *Sœur de Claudine,*

LUBIN, *Sous le nom de Pierrot, Amant de Claudine,*

M. DE BONSECOURS, *Seigneur d'un Village voisin,*

BLAISE, *Pêcheur.*

*La Scène est dans un Village sur les ords de la Seine.*

## SCÈNE PREMIÈRE

PIERROT

Si tous les jaloux étaient au fond de la rivière, je serais moins à plaindre, et M. Thomas, au service duquel je me suis mis pour plaire à Claudine dont il est tuteur, aurait le tems de se noyer avant que j'allasse le secourir.

AIR : *La petite Lise veut qu'on la conduise.*

Ce qui me chagrine,
Hélas! c'est que Claudine
Ne peut faire un pas
Qu'avec ce vieux Thomas.
Et sa sœur Lucette
Qui toujours la guette,
Force mon cœur
A cacher son ardeur.
Ma chère Claudine,
Si tu ne me devines,
Pierrot, en ce jour,
Mourra de son amour.

Thomas épouse demain ma maîtresse; il en est détesté; mais enfin il l'épouse. J'ai vainement pris le ton et l'habit d'un niais.

AIR : *Au bord d'un clair ruisseau.*

Je n'ai pu de cet ours
Tromper la vigilance;
Contre la défiance
Que servent les détours?
Que je suis malheureux!...

## SCÈNE II

PIERROT, BLAISE, PORTANT UN PANIER REMPLI DE POISSON.

BLAISE sans voir Pierrot.

AIR : *Lon fariradondaine, guai.*

Vive un bon luron,
Que rien ne chagraine,
Qui vide un flacon
Sans reprendre haleine.
Bon,

Lon farira dondaine, guay,
Lon farira dondé.

PIERROT à part.

C'est Blaise.

BLAISE.

*Même air.*

C'est à l'hameçon,
Que pêche Climène,
J'endors le goujon,
Pour qu'elle le prenne... Bon, etc.

PIERROT à part.

Qu'il est heureux !

BLAISE.

*Même air.*

Avec les tendrons
Qu'amour nous amène,
Le soir je pêchons
Au bord de la Seine... Bon, etc.

PIERROT.

J'admire sa gaîté.

BLAISE.

'ici le Patron,
Va pêcher Claudaine.
Un pareil poisson
En vaut ben la peine,.. Bon, etc.

PIERROT.

Hélas !

BLAISE.

En vla de beaux pour la nôce de son festin, mais ça ly coutera cher (*apercevant Pierrot*) Queuque c'est que ce grand flandrin-là qui a l'air d'avoir la meine triste ! Hé cadet ! à quoi donc qu'tu rêves-là ?

PIERROT.

AIR : *Morbleu, si je la tenais.*

Je songe à la différence
De votre joie à mon sort ;

BLAISE.

A ton avis ai-je tort ?
Le chagrin de rien n'avance,
Pour tout bien je suis content,
J'aime, bois, ris, chante et danse.
Pour tout bien je suis content,
Tiens, partageons, mon enfant.

Hé ben allons donc, tu ressembles à un accident comme deux gouttes d'eau. Pour t'égayer un peu, viens me montrer où demeure la maison à M. Thomas.

PIERROT.

C'est ici. Vous ne pouviez mieux vous adresser, je lui appartiens.

BLAISE.

AIR : *En mistico.*

Oh pargué, je t'en félicite,
En mistico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar, dar ;
Car sa future a du mérite
Et tu m'as l'air assez
Mistificoté
futé.

Il le prend par la main.

Tiens, mon ami, je m'y connais, vois-tu ?...

Il recule de deux pas en ôtant son chapeau.

Quoi donc ! queu vision ! Hé c'est vous M. Lubin, l'maître fermier du village de la Liau ? Il y a trois mois qu'on vous cherche à coups de tambour ni plus ni moins qu'un bijou perdu.

AIR : *Car.*

Comme vous vla,
Quelle métamorphose !
Dans tout cela
J'avise queuque chose,
Car,
T'nez, vous n'êtes pas sans cause
Le valet de ce vieillard.

Claudenne ne ferait-elle pas par hazard le surjet de tout ça ?

PIERROT.

Rien de plus vrai, mon cher Blaise.

BLAISE.

Hé, mais comment ça se gouverne-t'y ?

PIERROT.

Le tuteur est un Argus éternel, et je n'ai pu encore parler à Claudine que des yeux ; mais j'ai cru entrevoir dans les siens quelque espoir...

BLAISE.

Vous n'êtes pas mal avancé !

AIR : *Je n'en dirai pas davantage.*

Faut pas s'en rapporter aux yeux.
C'est un jargon qui trompe au mieux,
Des belles c'est là le langage,
En aiment-elles davantage ?

Non, c'est un tournement de regard à l'occasion de leur gloire qui fait ça, et les nigauds prennent le change.

PIERROT.

Va, Claudine est trop naturelle.

AIR : *L'autre jour étant assis.*

Elle fixe mes désirs,
Mon cœur près de cette belle,

A cent fois par mes soupirs,
Dit ce qu'il ressent pour elle ;
Je l'ai vue à son tour
Soupirer et se taire ;
Tel est du tendre amour
Le langage sincère.

BLAISE.

C'est ben dit ; mais avec tout ça, vous ne tenez rien, faut de la parole, Monsieur Lubin. Faut agir, voyez-vous.

Air : *Mon Papa toute la nuit.*

On amorce le poisson
Pour qu'il entre dans la nasse
Si Claudaine entend raison...

PIERROT.

Quoi ! que veux-tu que je fasse !

BLAISE.

Enlevez, enlevez, enlevez-la,
Dans ma barque je vous passe,
Enlevez, etc.

PIERROT.

Ah ! je crains trop pour cela.

BLAISE.

Quoi donc craindre ; il n'y pas de crainte à avoir ; quand vous serez une fois cheux vous, tout sera dit ; et d'un autre côté.

Air : *Chacun à son tour.*

Le Seigneur du lieu vous estime.
A le faire il est engagé ;
Votre mère était son intime
Et l'avait parfois obligé ;
Il peut donc, vous donnant retraite,
Vous rendre service en ce jour ;
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

Et puis avec ça il est en procès avec M. Thomas, ça jettera de l'huile dans le feu ; et si M. Thomas vous poursuivait, il trouverait à qui parler. Hé puis tenez, ma barque a ça de bon, dès qu'une fille y a mis le pied... Votre serviteur ; les jaloux y renoncent. Je m'en vas porter mon poisson, arrangez-vous là-dessus avec votre parsonnière. (Il sort.)

PIERROT.

Ne m'abandonne pas, si je la détermine.

BLAISE.

Non, non, allez. (Revenant sur ses pas.)

Je veux dire queu manière d'humeur que c'est M. Thomas? C'est qu'en cas d'occasion, c'est bon à savoir.

AIR : *Joseph est bien marié.*

Ce tuteur est-il madré?

PIERROT.

Non, c'est un avare outré,
Amoureux par fantaisie
Défiant par jalousie,
Qui par bêtise croit tout.

BLAISE.

Allez, j'en viendrons à bout.

J'irons dire un mot de tout ça à M. de Bonsecours, seigneur de cheux vous, et puis je repasse ici, c'est l'affaire de quatre coups de rames. Sans adieu, M. Lubin.

PIERROT..

Crois que ma reconnaissance...

BLAISE, s'en allant.

Chantons lestamini, chantons lestamina, chantons lestamini, chantons lestamina.

## SCÈNE III

PIERROT, seul.

Claudine ne se présente pas à ma vue, le tuteur l'obsède sans doute.

Air : *Quel voile importun.*

Du jeune objet que j'adore
Ne verrai-je pas,
Les innocents appas!
O toi que mon cœur implore
Remplis mes désirs,
Puissant Dieu des plaisirs!

Termine mon impatience
Conduis ses pas dans ce séjour;
Hélas! tu sais que sa présence
Est pour moi la lumière du jour.
Du jeune objet, etc.

Ces fleurs, cette verdure
Ne m'offrent qu'un triste tableau
Mais quand je la vois, tout est beau,
Tout rit dans la nature
Du jeune objet, etc.

Mais voici Lucette, sa maligne petite sœur ; reprenons devant elle notre rôle d'imbécile.

## SCÈNE IV

LUCETTE, PIERROT.

UCETTE, à part.

Ma sœur me parle de Pierrot avec une sorte de défiance, elle est rêveuse... ce garçon a une certaine bonne mine qui

dément son état, et je soupçonnerais presque... Mais non, il est si bête !

PIERROT, d'un ton niais.

Ah, bon jour, mademoiselle Lucette ; où est donc mademoiselle Claudine votre sœur ?

LUCETTE.

Eh mais, elle est... vous êtes bien curieux ? qu'est-ce que vous lui voulez ?

PIERROT, tout lentement.

Air : *Je voudrais me marier.*

Je voudrais bien lui dire un mot.

LUCETTE, le contrefaisant.

Que pourriez-vous lui dire ?

PIERROT, soupirant.

Je ne sais pas.

LUCETTE riant.

Ah ! qu'il est sot.

PIERROT.

Qu'avez-vous donc à rire ?

LUCETTE.

C'est que vous soupirez, Pierrot.

PIERROT.

Hé bien, oui, je soupire.

LUCETTE.

Oui da ! est-ce-là ce que vouliez dire à ma sœur ? Oh, c'est la même chose, je le lui reporterai ; ou bien si vous voulez, M. Thomas lui en fera la confidence.

PIERROT.

Air : *Allons gai, toujours gai.*

Ah ! petite méchante,
Vous me désespérez.

LUCETTE.

La complainte est touchante !
Je crois que vous pleurez.
Allons gai, toujours gai.

PIERROT, naturellement.

Aimable Lucette, loin de m'accabler, plaignez-moi, je mérite toute votre pitié.

LUCETTE.

Oh, oh, voici du sérieux.

PIERROT, à part.

Qu'ai-je dit ?

LUCETTE.

Vraiment, il se dégourdit.

## SCÈNE V

### CLAUDINE, LUCETTE, PIERROT.

LUCETTE.

Ah, ma sœur, ma sœur, approchez. Tenez, M. Pierrot vous honore, je crois, de sa tendresse.

CLAUDINE.

Hé bien ! ma sœur !

PIERROT.

Air : *Un inconnu.*

Moi vous aimer ! ah, voyez quel mensonge !
Me siérait-il d'adorer vos appas ?
Mais quand j'y songe.
Claudine hélas,
Si vous saviez, non ! vous ne croiriez pas
Dans quel plaisir leur souvenir me plonge.

LUCETTE.

Voyez-vous ?

PIERROT.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Vainement j'en ferais mystère,
Tout conspire à me dévoiler
Quand vos yeux daignent me parler
Mon cœur doit-il se taire ?

D'ailleurs le temps presse.

CLAUDINE.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.*

Je ne vous entends pas.

PIERROT.

Si l'amour le plus tendre
Ne peut se faire entendre,
Que deviendrai-je, hélas.

CLAUDINE.

Je ne vous entends pas.

(A part.)

Qu'il m'en coûte pour le rebuter.

LUCETTE.

Air : *Paris est au Roi.*

Mais vraiment Pierrot,
Pierrot n'est pas sot,
L'amour qui l'enhardit
Règne en ce qu'il dit,
Pour moi je le crois
Un futé matois,
Tenez, voyez ma sœur ;
Cet air séducteur.

CLAUDINE, à part.

Je sais bien qu'en penser. (Haut.) Mais, ma sœur, M. Thomas est seul ; il pourrait s'ennuyer.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Vous savez que vos besoins
Par lui se préviennent,

Allez lui rendre vos soins,
Ces soins-là conviennent.

LUCETTE.

Va-t-en voir s'ils viennent.

Pour vous laisser avec Pierrot. J'entends.

CLAUDINE.

Mais lui dis-je quelque chose ?

LUCETTE.

Non, mais vous poussez des soupirs.

PIERROT.

Air : *Mais hélas, je m'aperçois bien.*

Si dans un rang moins obscur
Le destin m'avait fait naître.
Pour moi votre cœur moins dur,
Pourrait m'écouter peut-être :
Mais hélas j' m'aperçois bien
Que pour plaire il faut paraître :
Mais hélas j' m'aperçois bien...

CLAUDINE, tendrement.

Allez, ne jurez de rien.

LUCETTE.

Vous l'aimez donc ?

CLAUDINE.

Oui, petite espionne.

LUCETTE.

Eh fi, ma sœur.

PIERROT.

Quoi, belle Claudine, j'aurais le bonheur, malgré mon état....

CLAUDINE.

Air : *Dans nos hameaux la paix et l'innocence.*

Ah, si j'en crois ce que mon cœur désire,
Vous n'êtes point ce que vous paraissez,

Votre douceur, vos soins doivent suffire
Pour le prouver.

PIERROT.

Que vous me ravissez!
Oui, pour vous rendre en secret mon hommage,
J'ai de bon cœur pris ce déguisement.

CLAUDINE, tendrement.

Quoi s'abaisser!...

PIERROT.

Les marques d'esclavage
Sont de l'amour le plus bel ornement.

Lubin est mon nom; et ma famille et mon bien pourront vous être bientôt connus si vous êtes touchée de mon martyre.

CLAUDINE.

Air : *Un ministre de lais.*

Hélas vous causez le mien.

LUCETTE.

Tout ceci me rend jalouse.

CLAUDINE.

Mais, Lubin, n'espérez rien,
Le tuteur ce soir m'épouse.

LUCETTE, malignement.

Ahi, ahi, ahi.

PIERROT.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Ma ressource est le désespoir.

CLAUDINE.

Ciel! que me faites-vous prévoir?

PIERROT.

Comment voulez-vous que je vive
Quand vous prononcez mon trépas!

CLAUDINE.

Je frémis !.. non, quoiqu'il arrive,
Cher Lubin, vous ne mourrez pas.

LUCETTE.

C'est-à-dire, mademoiselle ma sœur, que vous n'épouserez point M. Thomas ?

CLAUDINE.

Précisément, ma sœur.

PIERROT.

Que je suis heureux !

LUCETTE.

Mais sera-ce moi ?

CLAUDINE.

Je ne vous empêche pas de vous en accommoder dans quelques années.

LUCETTE.

Non pas, ma chère sœur aînée.

Air : *Qu'on me blâme tant que l'on voudra.*

Pour me plaire
Il faut qu'un amant
Joigne au sentiment
Un heureux caractère,
Que sincère,
Jeune et fait au tour,
Il sache me faire,
Céder à l'amour.
Un volage, un indiscret,
Un maladroit,
Un faquin, un soupirant à lunettes,
De fleurettes
Vainement m'entretiendraient,
Mes regards les confondraient
Et leur diraient :

Pour me plaire,
Il faut qu'un amant
Joigne au sentiment
Un heureux caractère,
Que sincère,
Jeune et fait au tour,
Il sache me faire
Céder à l'amour.

Ainsi, vous voyez bien que je m'en tiens à Lubin. Je vous abandonne tous les autres.

CLAUDINE.

O ciel!

LUBIN.

Il ne nous manquait plus que cet obstacle.

LUCETTE.

Comment?

PIERROT, embarrassé.

Je dis que je ne m'attendais pas à tant de bonheur à la fois.

LUCETTE.

Et moi, je m'attendais à une réponse plus honnête.

AIR : *Quel désespoir.*

Ne craignez rien,
On ne prétend forcer personne.
Ne craignez rien.
(D'un air dédaigneux.)
Gardez votre charmant lien.

PIERROT.

Quand l'amour l'ordonne,
Sachez que le cœur se donne.

LUCETTE.

Ma sœur est assez bonne
Pour vous laisser prendre le sien.

PIERROT.

Elle a le mien,
Sans cela, petite friponne...

LUCETTE.

Ne craignez rien,

(D'un ton fier.)

Allez, Monsieur, on vous vaut bien.

PIERROT.

Vous valez mille fois mieux ; mais.. .

LUCETTE.

Mais, mais, il suffit : pour vous apprendre à être plus galant, vous n'épouserez ni mademoiselle ni moi.

PIERROT, à part.

Quel petit diable !

CLAUDINE.

*Menuet de Granval.*

Ah, ma sœur, vous allez sans doute
Dire tout à Monsieur Thomas,
Mais malgré lui, quoi qu'il m'en coûte...

LUCETTE.

Moi! je ne le lui dirai pas.

CLAUDINE.

Quoi, tout de bon, ma chère petite sœur !

LUCETTE.

Oh ! tout de bon. Je m'en garderai bien.

PIERROT.

Quelle discrétion à cet âge !

LUCETTE.

AIR : *De la Course Italienne.*

Je ne suis pas si sotte vraiment
Que d'aller jaser imprudemment

Je le connais,
Si je le lui disais
Votre secret
Le dégouterait,
Il laisserait
Ma sœur, et me prendrait;
Non, je ne suis pas si sotte vraiment
Que d'aller jaser imprudemment.

Mais je me réserve de lui dire tout, après que M. Thomas sera votre époux.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUCETTE, à part.

Et Lubin me restera. (Haut.) Le voilà le pauvre bonhomme.

## SCÈNE VI

THOMAS, CLAUDINE, LUCETTE, PIERROT.

THOMAS.

Bonjour, mes enfants. Lucette, avez-vous bien fait le guet ?

LUCETTE.

Oui, monsieur.

THOMAS.

Vous n'avez donc rien à me dire ?

LUCETTE.

Oh ! non, monsieur.

THOMAS.

Écoutez, mon petit chat. (Il lui parle à l'oreille.)

CLAUDINE.

Air : *Pour la Baronne.*

Lubin, que faire ;
Hélas, on va nous séparer !

PIERROT.

J'imagine un moyen, ma chère,
Un tour.

CLAUDINE.

S'il peut me rassurer,
Il faut le faire.

PIERROT.

Paraissez dans quelques instants désirer du fruit de ce poirier ; je me charge du reste.

CLAUDINE.

J'y consens volontiers.

THOMAS, à Lucette. Haut.

Et vous distribuerez des bouquets et des rubans à chacun, entendez-vous ?

LUCETTE.

Oui, monsieur.

CLAUDINE, à part.

Que je le déteste !

LUCETTE, à Claudine et à Lubin en s'en allant.

Après la noce, après la noce.

## SCÈNE VII

THOMAS, CLAUDINE, PIERROT.

Air : *Zeste, zeste, zon, zon, zon.*

Que dis-tu de mon mariage,

Montrant Claudine.

De l'aimer n'ai-je pas raison ?
Ma foi mon arrière saison
Devient mon plus bel âge,
Je renais près de ce tendron,
Vois, ne suis-je pas encor leste,

(Il saute lourdement.)

Ziste, zeste,
Zon, zon, zon.

(Il tousse un peu.)

Qu'a de plus un jeune garçon ?

N'est-ce pas mon petit chou ?

CLAUDINE, embarrassée.

Monsieur....

THOMAS.

Dis, dis, ne te gêne pas devant Pierrot, tu sais que c'est un bon garçon qui n'entend pas malice, et dont nous sommes sûrs.

PIERROT, d'un ton niais.

Air : *Raisonnez, ma Musette.*

Mademoiselle, ô dame !
Ça doit vous ravir l'âme
De trouver un mari,
Qui de vous est chéri.

THOMAS.

Le pauvre garçon ! comme il songe à mes intérêts !

PIERROT.

Moi, monsieur, je ne désire que ce que vous aimez.

THOMAS.

Quel zèle ! (A Claudine.) Je ne doute pas que tu n'aimes beaucoup ton futur ; mais jure, jure-le-moi encore.

CLAUDINE.

Air : *La mort de mon cher père.*

Pour un amour frivole,
Les serments semblent faits,

C'est un son qui s'envole
Sur l'aile des regrets;
S'aimer et se le dire
Voilà le sentiment :
Le sentiment soupire,
Et voilà son serment.

THOMAS.

Elle a raison; mais ne pourrais-tu pas dire quelque chose de satisfaisant à celui qui doit te posséder; là quelque chose de personnel?

CLAUDINE.

Vous le permettez?

THOMAS.

Oh! je t'en prie.

CLAUDINE.

Air : *De mon Berger volage.*

Que l'objet qui m'engage,
Est un objet touchant,
Il a par son hommage
Fait naître mon penchant,
Et! comment se défendre
De céder à son tour,
Quand l'amant le plus tendre
Est beau comme l'amour?

THOMAS.

Diable! je ne croyais pas ressembler si fort à ce dieu! Tu charges un peu le portrait, ma petite reine; mais, vas, je t'en sais bon gré.

PIERROT, toujours d'un ton niais.

Air : *De la Palisse.*

Monsieur, j'entends tout cela da!

HOMAS.

Parbleu, c'est la nature même,

(A Claudine.)

Va, ma pauvre petite, va,
Je t'aime plus que tu ne m'aime

CLAUDINE.

Monsieur, je le crois aisément.

THOMAS.

Tes sentiments pour moi seront bientôt récompensés, je te laisserai la maîtresse.

AIR : *Des fraises.*

Et tu porteras sur toi
La clef de mes armoires;
Viens...

CLAUDINE.

Avant, permettez-moi,
S'il vous plaît, de manger.

THOMAS.

Quoi !

CLAUDINE.

Des poires, des poires, des poires.

THOMAS.

Oh, qu'à cela ne tienne! va, Pierrot, va vite prendre une échelle et tu lu en cueilleras.

PIERROT.

J'y cours, Monsieur, j'y cours.

(Il sort.)

THOMAS.

Ce garçon-là m'est bien attaché, c'est dommage qu'il soit si benêt.

## SCÈNE VIII

CLAUDINE, THOMAS.

Air : *Et non, non, non, je n'en veux pas davantage.*

Tu dois être bien contente.

CLAUDINE.

Je ne le suis pas encor.

THOMAS.

De ton âme impatiente,
J'aime à voir le doux transport.
Ce soir celui qui t'engage,
De son cœur te fera le don.

CLAUDINE.

Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Que ne suis-je sûre de la réussite !

THOMAS, riant.

Ah, ah, ah, elle me fait rire, est-ce que cela peut manquer ?

CLAUDINE.

Mon cœur le craint.

THOMAS.

Ton cœur, ton cœur... a tort; il est étonnant comme elle m'aime : ce que c'est que de gêner les filles, et de les garder de près, on se les attache.

## SCÈNE IX

### THOMAS, CLAUDINE, BLAISE

BLAISE.

Air : *Oh reguingué.*

Serviteur à Monsieux Thomas !
Que votre future a d'appas,
O reguingué ô lon lanla,
Morgué ça serait ben dommage,
Qu'alle languissât davantage.

THOMAS.

Ce jour va finir son tourment.

BLAISE.

Je savons ben que tout s'apprête pour ça, et j'en sommes ben aise; car je nous intéressons à son intérêt ; et stila qu'alle aime est morgué ben aimable y tout.

THOMAS.

Je te suis obligé du compliment.

BLAISE.

Oh allez, il n'y a pas de quoi ! Dites donc, M. Thomas, vous allez ben vous réjouir ?

THOMAS.

Oh, je t'en réponds, mon enfant.

BLAISE.

Air : *L'honneur dans un jeune tendron.*

Celle que voilà devant vous,
Mérite d'un fringant époux,
Toute l'ardeur et le courage.

THOMAS.

Mais mon teint est assez fleuri.

BLAISE.

Oui, vous portez sur le visage
Tous les signes d'un bon mari.

THOMAS.

Quoi, franchement ?

BLAISE.

Oh, en vérité.

Air : *N'ayez pas tant de mépris.*

Vous avez avec cela
De l'esprit, dit-on ?

HOMAS.

Oui da.

BLAISE.

Vous êtes rusé,
Il n'est pas aisé.
De vous en faire accroire.

THOMAS.

O non !

BLAISE.

Qui vous attrapera,
Sera pis qu'un grimoire,
Lon la
Sera pis qu'un grimoire.

THOMAS.

Va, je le pardonne.

BLAISE.

Eh pourtant, not' bourgeois, vous ne seriez pas d'humeur, su vot' respect, à céder Mademoiselle Claudaine à queuqu'autre, pas vrai ?

THOMAS.

Non, parbleu ?

BLAISE.

Je croirais ben. A propos de ça, comment trouvez-vous l'poisson ? Pierrot vient de me dire qu'il passerait, en cas que Mademoiselle Claudaine l'aime.

CLAUDINE.

Passionnément.

THOMAS.

Oui, il est très-frais : tu veux m'amener à te donner pour boire ?

BLAISE.

Tout juste, notre maître : comme vous devinez? Queu malin que vous êtes?

THOMAS

Tiens, le voilà.

BLAISE.

Deux fois? on voit ben que c'est le jour de vos noces, vous faites de la dépense.

Air : *L'occasion fait le larron.*

Ne faut-il pas vous rendre votre reste.

THOMAS.

Non, garde tout, c'est pour toi, mon garçon.

BLAISE.

Loin d'être ingrat, je veux, je vous proteste,
Vous faire avaler un goujon.

THOMAS.

Volontiers, cela n'est pas de refus.

BLAISE.

Laissez faire, allez, Mademoiselle Claudaine, vous le f'ra frire dans la poêle à M. Lubin, pas vrai, la petite mère! Ah, M. Thomas, que vous êtes heureux! Voyez comme alle vous regarde, si elle pouvait vous manger, alle le ferait. Sans adieu, M. Thomas.

THOMAS.

Bonjour, mon ami.

BLAISE sortant.

Y allez vous-en, gens de la noce,
Y allez vous-en, chacun cheux vous.

THOMAS.

C'est un bon réjoui !... comme te voilà rêveuse, depuis un instant tu n'es plus la même, que te manque-t-il ?

CLAUDINE.

Des poires.

## SCÈNE X

THOMAS, CLAUDINE, PIERROT.

THOMAS.

Tiens, voilà Pierrot, tu vas être satisfaite.

CLAUDINE.

Je craignais qu'il ne m'eût oubliée.

PIERROT, toujours niais après avoir posé l'échelle.

AIR : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

Vous oublier, nenni vraiment,
Je n'en ai point envie,
A vous servir, à tout moment
Je passerais ma vie.

THOMAS.

Fort bien.

PIERROT.

Monsieur, en vous aimant,
Fait que ça m'intéresse,
Et je vous regarde à présent,
Tout comme ma maîtresse.

THOMAS.

Oh, tu le peux, puisque je la regarde, moi, comme ma petite femme.

CLAUDINE.

Air : *Ah le bel oiseau, Maman.*

Pierrot ne se trompe pas,
Et le titre qu'il me donne,
A pour moi tous les appas
D'une brillante couronne :
Quel bonheur lorsqu'en aimant,
Le cœur seul tient lieu de trône !
Quel bonheur lorsqu'en aimant,
On règne sur son amant !

THOMAS.

Tu m'enchantes. Elle est folle de moi. Pierrot dépêche-toi de lui cueillir de ce fruit.

PIERROT.

Air : *Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.*

Oh, je ne me fais point prier ;
Mais, Monsieur, si je monte,
Ne secouez pas le poirier,
Car j'aurais peur...

THOMAS.

Quel conte !
Mon pied sera ta sûreté,
Crainte que l'échelle ne glisse ;

PIERROT, montant.

Point de malice.

CLAUDINE.

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté !

THOMAS, au pied de l'échelle.

Que veux-tu, il est peureux, il ne faut pas se moquer

de sa simplicité. Un homme d'esprit plaint ceux qui n'en ont pas.

PIERROT, sur l'arbre.

Ah, ah, Monsieur, que faites-vous donc là ?

THOMAS.

Parbleu, tu le vois bien.

PIERROT.

Vraiment, oui, je le vois. Quoi ! avant d'être mariés prendre ces petites libertés-là ?

THOMAS.

Que diable est-ce qu'il chante !

PIERROT.

Air : *Maman, qu'est-ce donc qu'ils faisaient ?*

Devant moi former ce dessein !

THOMAS.

Que dis-tu ?

PIERROT.

Vous poussez Claudine ;

THOMAS.

Qui moi ?

PIERROT

Vous lui baisez la main
Elle ne fait point la mutine
Vous l'embrassez,
La caressez.

THOMAS.

Fais-toi donc mieux entendre !

PIERROT.

Diantre, comme vous la pressez.

THOMAS.

Je n'y puis rien comprendre.
La tête lui tourne.

PIERROT.

Ah ! vous ôtez l'échelle et vous vous enfuyez? Monsieur Thomas? Mademoiselle Claudine? Ils s'en vont ! Je savais bien qu'ils me feraient des malices.

AIR : *Manon dormait.*

C'est fort mal fait.

THOMAS.

Parle, que veux-tu dire?
Le diable met
Ton esprit en délire.

PIERROT.

Mais quelle voix j'entends!

THOMAS.

Descends, descends,
Et tu verras, pauvre innocent.

PIERROT, après être descendu, se frotte les yeux.

Hé non, vraiment, les voici.

THOMAS.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Hé bien, prenons-nous la fuite,
Dis-moi, nous embrassons-nous?

PIERROT.

J'ai pourtant vu....

THOMAS.

Tu mérite
D'être mis au rang des fous.

PIERROT.

Je reste tout comme un marbre.
Car j'ai....

THOMAS.

Pauvre écervelé !

PIERROT.

Mais il faut donc que cet arbre
Soit, Monsieur, ensorcelé.

Et si je n'ai pas tout vu ce que je vous ai dit, je ne m'appelle pas Pierrot. Voyez le serment que je vous fais.

CLAUDINE.

Cela paraît bien étonnant.

THOMAS.

Il faut qu'il en soit quelque chose ; car quoique simple et niais, il a des yeux. Parbleu, éprouvons cela.

(Il monte sur le poirier.)

PIERRO .

Il le prend bien.

CLAUDINE.

Air : *De s'engager il n'est que trop facile.*

Mais quel succès ceci peut-il produire!
Savez-vous bien qu'avant la fin du jour:

PIERROT.

Tout sert nos vœux ; mais laissez-vous conduire.

CLAUDINE, lui donnant la main.

Je mets mon sort dans les mains de l'Amour.

THOMAS, sur l'arbre.

Il semblerait qu'il lui prend le bras

PIERROT.

Daignez seulement me suivre.

CLAUDINE.

Mais Lubin, la Pudeur, la Sagesse, me défendent.

THOMAS.

On dirait qu'il la presse.

PIERROT.

Air : *Ah! je vous trouve, Chevalier*

La fuite ne sera que feinte,
Ne craignez rien.

CLAUDINE.

Hélas!

PIERROT, lui baisant la main.

Aimons-nous sans contrainte;

THOMAS.

Cela va bien;

PIERROT.

Pour notre intérêt, et par grâce,
Daignez m'accorder un baiser.

CLAUDINE.

Pourrais-je vous le refuser!

THOMAS.

Ne croirait-on pas qu'il l'embrasse; ma foi, je trouve ce poirier singulier; mais, mais, fort singulier.

PIERROT.

Belle Claudine, venez.

CLAUDINE.

Je n'ose.

PIERROT, se jetant à ses genoux.

Je vous en conjure.

THOMAS.

Oh, oh, le voici à ses genoux !. descendons.

PIERROT, pendant que Thomas descend, passe de l'autre côté de l'arbre.

Cruelle! nous sommes perdus!

THOMAS, descendant.

Cela ressemble si fort à la vérité.

CLAUDINE.

Que je suis sotte !

THOMAS, descendu.

Ma foi non, ils sont fort tranquilles, les pauvres enfants.

CLAUDINE.

Hé bien, monsieur, avez-vous vu quelque chose?

THOMAS.

Oui d'honneur, ou du moins j'ai cru voir qu'il te prenait la main, qu'il la baisait, qu'il était à tes genoux.

PIERROT.

Là, suis-je un menteur?

CLAUDINE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Bon, vous riez.

THOMAS.

Eh non, te dis-je.

CLAUDINE.

En ce cas c'est donc un prodige,

PIERROT.

Voyez, Monsieur, si j'avais tort,
Etais-je fou?

THOMAS.

Non, je t'assure.
Malgré cela je doute encor
D'une aussi comique aventure.

PIERROT.

J'étais comme vous.

CLAUDINE.

(A part.) (Haut.)
Que je me repens de ma timidité ! Je suis enchantée de cela. C'est une découverte rare.

THOMAS, content.

Air : *Un mouvement de curiosité.*

Comme tu dis, la découverte est bonne,
Cet arbre est une curiosité,
J'attrapperai par-là plus d'une personne,
Plus d'un jaloux y sera déconcerté;

(Tous trois)

Assurément la découverte est bonne,

THOMAS, remontant.

J'y monte encor par curiosité.

PIERROT, à Claudine.

Laisserons-nous encore échapper cette occasion?

CLAUDINE.

Air : *Sur ces Côteaux.*

Je me souviens
De ma sottise et j'en reviens,
Vas, tu me conviens,
A mon tour je te préviens,
Viens.

PIERROT, ôtant l'échelle.

Quel bonheur! hâtons-nous,
Qu'il est doux,
De tromper un jaloux!

THOMAS.

Ne croirait-on pas qu'ils ôtent l'échelle! cela est original.

PIERROT, CLAUDINE, s'en allant.

Suivons l'Amour,
C'est lui qui nous guide en ce jour,
Loin des envieux,
Nous ferons en d'autres lieux,
Mieux.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XI

THOMAS, seul.

On se donnerait au diable qu'ils s'en vont. C'est plaisant! c'est fort plaisant! je ne donnerais pas ce poirier pour cent louis. (Il rit.) Ah, ah, ah ah! Parbleu, je m'amuserai bien! Non seulement, je m'amuserai; mais je pourrai faire nombre de gageures; par conséquent les gagner et m'enrichir encore. Cette idée me flatte bien plus que mon mariage.

## SCÈNE XII

THOMAS, LUCETTE.

LUCETTE.

Comment ont-ils fait pour s'échapper?

THOMAS.

Ah! Lucette, Lucette? viens voir, viens voir.

LUCETTE.

Air : *Oui j'ai tout vu.*

Ah! j'ai tout vu,
Vous n'avez rien prévu,
Qui l'eût cru!

THOMAS.

Que dis-tu?

LUCETTE.

Allez, monsieur, ils sont déjà bien loin. Votre Pierrot était un Amant déguisé en valet.

THOMAS.

A l'autre! Est-ce que tu es ensorcelée aussi toi? Le charme s'étendrait-il....

LUCETTE, riant.

Hé mais, monsieur Thomas, vous radotez, ils sont prêts à revenir.

AIR : *Dans la jeune saison.*

Ma sœur et son Mignon,
Qu'un pêcheur considère;
Dans la barque au poisson,
Ont passé la rivière;
Hé riez, riez donc.

THOMAS, en colère.

Ah! petit serpent! fripon de Pierrot, effrontée Claudine! Vite, cours après eux.

LUCETTE.

Ma foi, monsieur, courez-y vous-même.

THOMAS.

Eh! le puis-je faire? maudit poirier! tu seras coupé! A l'aide, au secours! je crève, je suis volé.

## SCÈNE XIII

### THOMAS, LUCETTE, BLAISE.

BLAISE.

Et puis ils s'en furent
Dans une masure.

Ah! ah! dites donc, Papa? Qu'est-ce que vous faites-là? Est-ce pour voir de plus loin que vous v'la grimpé si haut?

THOMAS.

Te voilà, pendard ! c'est donc toi qui facilites l'enlèvement d'une jeune innocente.

BLAISE.

Air : *Chantez, mon Petit.*

Toujours par fillette franche,
Barbon doit être triché,
Comme un oiseau sur la branche

THOMAS.

Coquin !

BLAISE.

Le voilà perché !
Mi, mi, fa, ré, mi,
Chantez, mon petit, etc.

THOMAS.

Oh ! que j'aurai de plaisir à te faire pendre !

BLAISE.

Notre Bourgeois, de la douceur, en attendant je m'en vas vous tenir l'échelle, moi.

(Il dresse l'échelle contre l'arbre )

THOMAS, descendant.

Oh ! nous allons voir beau jeu !

## SCÈNE XIV

M. DE BONSECOURS, CLAUDINE, LUCETTE, THOMAS, PIERROT, BLAISE.

CLAUDINE, pendant que Thomas descend.

Je n'ose paraître devant lui.

M. DE BONSECOURS.

Rassurez-vous, ma chère enfant, je prends tout sur moi.

THOMAS, descendu veut courir après Blaise.

Ah ! scélérat !...

M. DE BONSECOURS.

Tout doux, monsieur Thomas.

THOMAS, d'un air soumis.

Ah ! monsieur !

BLAISE.

AIR : *A la façon de Barbarie.*

Voilà Monsieur de Bonsecours,
Seigneur de sa paroisse,
Qui vient vous prêter son secours.

THOMAS.

Quelle nouvelle angoisse !

BLAISE.

Il connaît votre intention,
La faridondaine, la faridondon,
Il va la seconder aussi, Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

M. DE BONSECOURS.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Mon cher, je vous donne à choisir,
De plaider ou de les unir
Renoncez à Claudine,
Ou bien,
Je fais votre ruine.

BLAISE.

Entendez-vous bien ?

M. DE BONSECOURS.

Je vous abandonne tous les droits à ce prix.

THOMAS.

Quelle alternative !

BLAISE.

AIR : *Quel plaisir va nous unir.*

Croyez-moi, Monsieur Thomas,
N'hésitez pas,
L'occasion est bonne,
Sortez d'un double embarras,
Laissez Claudaine et gardez vos ducats ;
Fillette fait peu de cas,
D'un soupirant dont la barbe grisonne ;
Croyez-moi, Monsieur Thomas,
Laissez Claudaine, et sauvez vos ducats.

M. DE BONSECOURS.

AIR : *La bonne aventure.*

Allons, Monsieur le tuteur,
Un mot doit conclure.

THOMAS.

Hé bien, je me rends, Monsieur,
J'enrage de tout mon cœur,

CLAUDINE. } La bonne aventure, au gué,
PIERROT. } La bonne aventure.

PIERROT.

Je vais faire abattre ce maudit poirier, et fera les frais de la noce qui voudra.

M. DE BONSECOURS.

Je m'en charge.

THOMAS, à Lucette en s'en allant.

Toi, petite coquine, pour n'avoir pas été plus vigilante, tu payeras pour ta sœur dans quelques années.

LUCETTE, à Blaise.

Monsieur Blaise, je me recommande à vous quand je serai plus grande.

BLAISE.

Volontiers, je ne risque rien d'avancer le mien dans ces marchés-là ; moi je me sauve sur la quantité.

## VAUDEVILLE

Prétextant une bonne affaire,
Un débiteur d'un ton poli,
Vous promet de vous satisfaire,
Eh! oui, oui, oui,
Fiez-vous-y!
Plus on est bon, plus il retarde,
Ensuite on a beau le prier,
Il chante, il rit, et vous regarde
Comme Thomas sur le poirier.

Les agréments du badinage,
Aux prudes causent de l'ennui,
Leur conduite en est bien plus sage.
Eh! oui, oui, oui,
Fiez-vous-y!
Bien souvent l'époux d'une prude
Qu'il respecte tout le premier,
Ferait une épreuve bien rude
S'il montait dessus le poirier.

Un Amant cachant son martyre,
Ne prend que le titre d'ami.
A l'estime seule il aspire,
Eh! oui, oui, oui,
Fiez-vous-y!
On l'écoute, on l'aime, on se lie,
Et l'amour, ce petit sorcier,
Pour voir la dernière folie,
Monte bientôt sur le poirier.

Quel vif accueil! quelle caresse
Lise fait à son vieux mari!
Sans doute il a seul sa tendresse,
Eh! oui, oui, oui,
Fiez-vous-y!

On endort le pauvre bonhomme,
C'est pour l'empêcher de crier
De ce qu'il voit les choses, comme
S'il était dessus le poirier.

Quand nous vous plaisons, ce spectacle
Par vous, Messieurs, est embelli,
La critique y met-elle obstacle,
Eh ! oui, oui, oui,
Fions-nous-y !
Nous ne craindrons point les orages
Que les revers font essuyer,
Si vous faites par vos suffrages
Fructifier notre poirier.

FIN DU POIRIER.

# LES
# TROQUEURS
## OPÉRA BOUFFON
### EN UN ACTE

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA FOIRE SAINT-LAURENT, LE 30 JUILLET 1753.

---

## ACTEURS

LUBIN, *Amant de Margot.*
LUCAS, *Amant de Fanchon.*
MARGOT, *Fiancée avec Lubin.*
FANCHON, *Fiancée avec Lucas.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LUBIN, seul.

Air : *Tout cela m'est indifférent.*

*Quand sur ses vieux jours un garçon*
*Devient le mari d'un Tendron,*
*Un Galant rit de sa folie ;*
*Le reste est bientôt projeté :*
*Mais qu'un bon vivant se marie,*
*Les rieurs sont de son côté.*

ARIETTE :

On ne peut trop tôt
Se mettre en ménage :
J'ai beaucoup d'ouvrage;
Et le mariage
Est mon vrai ballot.
Un Contrat m'engage,
J'épouse Margot.
Son humeur volage
Est presque le gage
D'un mauvais lot.
Mais contre l'orage
On met en usage
Les moyens qu'il faut.
Une femme est sage
Quand l'homme, en un mot,
N'est pas un sot.

## SCÈNE II

LUBIN, LUCAS.

LUBIN.

Nous voilà fiancés par un double contrat :
L'indolente Fanchon va devenir ta femme.

LUCAS.

L'égrillarde Margot va te mettre en état
De chanter chaque jour une amoureuse gamme.
Compère, es-tu content de ton marché, dis-moi ?

LUBIN.

Et toi, compère?

LUCAS.

Et toi? dis.

LUBIN.

Parle, toi.

Es-tu bien satisfait?

LUCAS.

Compère, es-tu bien aise?

Montrant Lubin au doigt.

Pour Margot tout de feu?

LUBIN, montrant, à son tour, Lucas au doigt.

Pour Fanchon tout de braise.

Es-tu bien satisfait?

LUCAS.

Compère, es-tu bien aise?

LUBIN.

Mais, dis auparavant.

LUCAS.

Tu le veux. Tiens, ma foi,
Je ne sais : mais Fanchon est lente et paresseuse.

LUBIN.

ARIETTE :

Margot, morbleu,
Est par trop joyeuse.
Elle est jaseuse,
Gausseuse;
Pour peu
Qu'on la mette en jeu,
Elle prend feu. (*Fin.*)
La voilà quinteuse.
Grogneuse,
Fâcheuse.
Dites-lui
Oui,
Elle répond
Non;

Oui,
Non,
Non,
Oui,
Un démenti
Vous met en colère :
Prend-on le parti
De la faire taire :
Le bruit double encor,
Jamais d'accord.
On se désole;
Soufflets vont leur train,
On les rend soudain,
Et le bonnet vole.
Margot, etc.

LUCAS.

Le défaut de Fanchon me fait maigrir la trogne ;
Son air froid, engourdi, m'a désolé vingt fois.

LUBIN.

Tiens, nous avons été par trop vite en besogne.
Margot te convient mieux.

LUCAS.

C'est bien dit, je le crois.

LUBIN.

Je m'accommoderais de Fanchon à merveille.

LUCAS.

Troquons.

LUBIN.

Va.

LUCAS.

Tope.

LUBIN.

Allons.

ENSEMBLE.

Le changement réveille :
Troquons, troquons,
Changeons, Compère,
Point de façons ;
Point de Notaire.
Tiens, déchirons !
(Ils déchirent leurs contrats.)
Ce biau chiffon.
Troquons, troquons,
Changeons, compère.
Rien n'est si bon.

LUBIN.

Mais de chacun de nous s'avance la future.

LUCAS.

Faisons-les consentir.

LUBIN.

Va. Nous allons conclure.

## SCÈNE III

LUCAS, LUBIN, MARGOT, FANCHON.

LUCAS, prenant Margot sous le bras.

Bonjour, Margot.

LUBIN.

Fanchon, bonjour.

FANCHON.

Tu te trompes.

LUBIN.

Non, ma chère.

MARGOT, à Lucas, qui lui baise la main.

Mais, finis donc.

FANCHON, à Lubin, qui lui en fait autant.

Veux-tu te taire !

MARGOT ET FANCHON.

A ton ami peux-tu jouer ce tour ?

FANCHON.

Margot va m'en vouloir.

MARGOT.

Fanchon sera jalouse.

LUBIN, à Fanchon.

Écoute, c'est moi qui t'épouse.

LUCAS, à Margot.

C'est moi qui serai ton mari.

MARGOT, lui montrant Lubin.

ARIETTE : *en Quatuor.*

Eh ! non, c'est lui.

LUCAS.

Eh ! non, c'est moi.

LUBIN, à Fanchon.

Nous nous unirons aujourd'hui.

FANCHON.

Pas avec toi ;
C'est avec lui.

LUBIN.

C'est moi qui serai ton mari.

FANCHON, montrant Lucas.

C'est lui.

LUBIN.

Moi, moi.

MARGOT.

Lui, lui.

QUATUOR.

Eh! non, c'est lui.
Eh! non, c'est moi.

MARGOT.

ARIETTE :

D'un Amant inconstant
L'Amour se venge,
Même à l'instant
Que son cœur change.
Il n'est pas content ;
C'est où ce Dieu l'attend.
Des feux d'un volage
On est peu flatté ;
Le plus doux langage
Est toujours rejeté,
Quand il est l'hommage
De la légèreté.
Sans alarmer Flore,
Le badin Zéphir
Vole avec plaisir
Sur les fleurs qu'elle fait éclore.
Un tendre soupir
Bientôt le rappelle ;
Il revient près d'elle
Sur l'aîle du Désir.
D'un Amant, etc.

FANCHON, lentement.

AIR : *Pourvu que Colin, ah ! voyez-vous.*

*On dit que l'hymen est bien doux ;*
*Pour moi, c'est un mystère :*
*Qu'importe l'un ou l'autre Époux ?*
*Pourvu que l'on soit femme, voyez-vous !*
*Le choix ici n'est pas fort nécessaire ;*
*Tous deux ne valent guère.*

FANCHON.

Margot, si tu m'en crois, nous les laisserons faire.

LUBIN ET LUCAS.

Bon, bon ; Fanchon entend déjà raison.

(Pendant ce temps Fanchon et Margot se parlent à l'oreille.)

MARGOT, à part.

Je l'en dégoûterai. (Haut.) Terminons donc l'affaire.

LUCAS.

Ah ! quel bonheur ? Margot pense comme Fanchon.

ARIETTE *en Quatuor*.

Changeons, ma chère ;
Troquons, troquons.

LUCAS.

Troquons, troquons ;
Changeons, ma chère

MARGOT.

Troquons, troquons.

FANCHON.

Changeons, compère.

ENSEMBLE.

Troquons, troquons,
Changeons, { compère. / ma chère.

(Lubin emmène Fanchon.)

## SCÈNE IV

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

Vive Margot, j'aime son caractère.

MARGOT, à part, finement.

Oui, tu vas l'éprouver.

LUCAS.

Que nous serons heureux !

MARGOT, ironiquement.

Tu me parais charmant.

LUCAS.

Que tu sais bien me plaire !

MARGOT, ironiquement.

Je brûle d'être à toi.

LUCAS.

Viens donc combler mes vœux.

MARGOT.

ARIETTE :

Ah! qu'il me tarde
De te voir mon époux!
Surtout prends bien garde
D'être jaloux.
Quand un galant me flatte,
Je ne suis pas ingrate.
Si tu raisonnais,
Tu verrais
Ce que je serais.
J'aime la dépense;
Ainsi je pense
Que tu sauras gagner
De quoi faire régner
Chez moi l'abondance,
Les jeux et la danse;
Car autrement,
Je fais serment
Que le tapage,
L'outrage,
La rage,
Feront ravage
Dans ton ménage.

C'est mon dernier mot.
A ce prix, nigaud,
Épouse Margot.
Jusqu'au revoir, magot,
Magot, magot,
Magot.

(Jusque dans les coulisses.)

## SCÈNE V

LUCAS, seul.

Va, va, j'épouserais, morbleu ! plutôt le diable.
Ah ! Fanchon, qu'à présent tu me parais aimable !

ARIETTE :

Pauvre Lucas,
Quelle est ta peine!
Une femme hautaine,
Ne te va pas.
Sans cesse la gêne,
L'aigreur, l'altercas,
Les cris, le tracas,
Les pleurs, le fracas,
Sept fois la semaine,
Joueront une scène
Où, tout hors d'haleine,
Tu chanteras :
Hélas! hélas! hélas!
Sortons d'embarras.
Fanchon est ma Reine,
Je cours de ce pas
Reprendre ma chaîne;
Ah! qu'elle a d'appas!

(Il sort.)

## SCÈNE VI

LUBIN, seul.

J'ai cru faire un beau coup en changeant de future :
Margot était mon fait ; peste soit du marché !
Avec Fanchon, hélas ! il faudra donc conclure !
Qui ? moi garder Fanchon ! J'en serais bien fâché.

ARIETTE :

Sa nonchalance
Ferait mon tourment :
Une heure elle balance
Pour dire froidement :
Oui-da... Vraiment !...
Plaît-il ? ... Comment ?...
Chaque mot est si lent
Que j'en perds patience,
Ou bien en silence,
D'un pas chancelant,
Elle s'avance ;
Puis marche en dormant ;
Et rit en bâillant.
Quelle différence
De ce tempérament
A la pétulance
De celle que j'attends.

## SCÈNE VII

MARGOT, LUBIN.

LUBIN.

Margot ?

MARGOT.

Eh ! bien ?

LUBIN.

Rends-toi, j'ai reconnu ma faute.

MARGOT.

Tout beau, tu comptes sans ton hôte.

LUBIN.

ARIETTE :

Sans rire, comment va le désir conjugal ?

MARGOT.

Mal.

LUBIN.

Oh ! dès ce soir, tu porteras mon nom.

MARGOT.

Non.

LUBIN.

Va, tu ne penses pas ainsi.

MARGOT.

Si.

LUBIN.

Méprises-tu mon tendre effort ?

MARGOT.

Fort.

LUBIN

Cesse d'être fière à ce point.

MARGOT.

Point.

LUBIN.

Tu veux donc mon ennui ?

MARGOT.

Oui.

LUBIN.

Fais-moi plutôt un amoureux défi.

MARGOT.

Fi.

LUBIN.

Ta cruauté me désole !

MARGOT.

Va, cours, fuis, sors, vole
Sur les pas de Fanchon : je m'en tiens à Lucas.

LUBIN.

Reçois mon repentir.

## SCÈNE VIII

### LUBIN, MARGOT, LUCAS, FANCHON.

LUCAS, à Fanchon.

ARIETTE *en Quatuor.*

Ne me rebute pas.

FANCHON, montrant Margot.

Oh ! laisse-moi ; voilà la tienne

LUBIN.

Non, c'est la mienne.

MARGOT, montrant Fanchon à Lubin.

Voilà la tienne.

LUCAS.

Non, c'est la mienne.

MARGOT, se saisissant de Lucas.

Je prends le mien.

FANCHON, sautant sur Lubin.

Chacun le sien.

LUBIN, à Fanchon, qui le tient au collet.

Le Diable t'emporte !

LUCAS, tenu par Margot.

Ah! quel embarras!

MARGOT ET FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUBIN.

Peut-on, hélas!
Me punir de la sorte?

FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUCAS.

Le Diable t'emporte!

MARGOT.

Tu m'épouseras.

LUBIN, s'échappant.

Ah! Margot.

LUCAS, s'échappant.

Ah! Fanchon.

MARGOT ET FANCHON.

Quel accès te transporte!

LUBIN, à Margot.

Reprends-moi,

LUBIN ET LUCAS.

Que je sois ton époux!

MARGOT ET FANCHON.

Vous avez fait la loi.

LUBIN ET LUCAS.

Je t'en prie à genoux.

(Ils se jettent à genoux.)

MARGOT, riant.

Fanchon! Ah! ah! ah! ah! ah!

FANCHON, riant.

Margot! Ah! ah! ah! ah! ah!

LUCAS.

Cruelle!

LUBIN.

Traîtresse!
Pardonne-nous.

LUCAS.

Pardonne-nous.

FANCHON.

Fileras-tu doux?

LUCAS.

Je filerai doux.

MARGOT, à Lubin.

Au logis je serai maîtresse.

LUBIN.

Maîtresse.

FANCHON, à Lucas.

Et tu m'obéiras sans cesse.

LUCAS.

Sans cesse.

MARGOT.

Fanchon, je me résous

FANCHON.

Margot, je me résous.

LUCAS, se relevant.

Fanchon, quelle allégresse!

LUBIN, se relevant.

Margot, quelle allégresse!

FANCHON ET MARGOT.

Remettez-vous.

LUBIN ET LUCAS, se remettant à genoux.

Quelle tristesse!

MARGOT.

Fanchon!

FANCHON.

Margot !

MARGOT.

Cédons.

FANCHON.

Cédons.

LUBIN ET LUCAS.

Quelle allégresse !

MARGOT.

Levez-vous.

FANCHON.

Nous en ferons, ma foi, de commodes époux.

ENSEMBLE.

Quelle allégresse !

(On danse.)

FIN DES TROQUEURS.

# JÉROSME

ET

# FANCHONNETTE

## PASTORALE DE LA GRENOUILLÈRE

EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 18 FÉVRIER 1755.

---

## ACTEURS

FANCHONNETTE.
JÉROSME, *amant de Fanchonnette.*
CADET, *frère de Fanchonnette.*

*La scène est à la Grenoullière au bord de l'eau.*

## SCÈNE PREMIÈRE

JÉROSME, seul

AIR : *Quand tu battras la retraite.*

Tout à la bonne franquette,
Je ne sais pus que d'venir
Du d'puis qu'la bell' Fanchonnette
M'fait désirer du plaisir :

Pour l'oublier j'ons beau boire.
Ça n'empêche pas qu'l'Amour
N'fasse, en son honneur et gloire,
De mon pauvre cœur un four.

Air : *Rossignolet du bois.*

Y amour, qui fais brûler
La fille la plus sage,
Y apprends-moi ton langage.
Apprends-moi t'a parler,
Afin qu' pour l'mariage
Je puissions l'enjoler.

Air : *N'avez-vous pas vu l'horloge ?*

Mais pour qu ç't'Amour m'achève,
Ne v'là-t'y pas qu'la voici !
M'est avis que l'Soleil s'lève
Quand j'vois son minois genti ;
All' pense à ce qu'alle rêve...
Cachons-nous darrière ç'tâbre-ci.

## SCÈNE II

FANCHONNETTE, JÉROSME A L'ÉCART.

FANCHONNETTE.

Air : *Ce ruisseau qui dans la plaine.*

Drès l'matin, sous ce feurliage,
Je vians pour prendre le frais ;
Des oisiaux le garzouillage
M'y fait r'venir tout exprès.

J'n'avons pas d'goût pour les hommes.
Pourquoi ça, dira queuqu'zuns ?
C'est qu'dans le temps où que j'sommes
Les trompeux sont ben communs.
On est farm', tant qu'on z'est libre ;
Ça fait qu'on n'trébuche pas.
L'amour fait pardr' l'équirlibre :
V'là d'où viennent les faux pas.

## SCÈNE III

### JÉROSME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

Air : *Je ne suis pas si diable.*

Bon joux, monsieu Jérôme?

JÉROSME.

Bon joux, belle Fanchon.

FANCHONNETTE.

Ah ! mon Dieu ! vous v'là comme
Un matineux garçon.

JÉROSME.

Je ne dors pus, ça m'sèche.

FANCHONNETTE.

Pauvre petit mignon !
Quoi qui vous en empêche ?

JÉROSME.

C'est Curpidon.

Air : *Les regards d'Hélène.*

Avec une flèche,
Qui par l'p'tit bout avait le fil,

Il m'a fait une brèche
Qu'en vaut ben mil,
D'puis ç'temps-là j'endure
Un chien d'mal qui redoube encor ;
Faut qu' j'aie la vie dure
Pour n'en êtr' pas mort.

AIR : *Buvons à nous quatre.*

Une marinière,
D'un p'tit air malin,
Pour ahider son dessein,
Comm' ça, par darrière,
Li poussait la main.

AIR : *Par un beau jour de Pentecôte.*

Avec tout ça, ma parsonnière
N'sait pas mon amiquié d'ardeur.

FANCHONNETTE.

Oubliez-la, c'est la magnère
D'avoir pus d'bonheur que d'malheur.

JÉROSME.

Oh! quand on a vu les attraits d'ses appas, on a beau vouloir l'oublier.

*Refrain.*

Ça n'se peut pas. (*bis.*)

FANCHONNETTE.

AIR : *Tarare, ponpon.*

Selon l'goût d'vot' façon, alle est don ben gentille?

JÉROSME.

Gentille comme un cœur ; all' a les yeux si doux,
Qu'drès qu'on la voit, z'on grille
D'être son cher époux.

FANCHONNETTE.

Qui c'est donc que ç'te fille?

JÉROSME.

C'est vous.

FANCHONNETTE.

Air : *Qui veut savoir l'histoire.*

Ah ! vous gouayez, monsieur Jérôme :
Je n'suis pas bell'.

JÉROSME.

Si fait, foi d'honnête homme
T'nez, la Beauté et ma Fanchon
Sont taillé's sur le mêm' patron.

Air : *L'Amour est un chien de vaurien.*

L'amour pour me rendre amoureux,
N'a besoin que de vos deux yeux.
Oui, pour ma Fanchonnette,
Il met les fers au feu ;
Rendez-li ç'qu'il vous prête,
En me donnant beau jeu.

FANCHONNETTE.

Air : *Gardez vos moutons.*

Croyez-moi, monsieur, ôtez-vous
Tous mes appas de la tête ;
L'amour a toujours d'l'aigre doux ;
Et pour que ça s'arrête,
Pêchez du goujon,
Lirette, liron,
Liron, liron, lirette.

JÉROSME.

Air : *Le curé monte en chaire.*

Mais y a deux ans que j'vous aim'ben,
Et si j'vous aime encore.

FANCHONNETTE, le raillant.

Si y a deux ans que vous m'aimez,
Hé ben, t'nez, monsieu, entre nous,
Ça fait vingt-quat' mois ben comptés.

JÉROSME.

Air : *C'est dans la rue d'la Mortellerie.*

Vous s'moquez d'moi, mamsell' Fanchon.
Pargué, j'avons ben du guignon !

FANCHONNETTE.

Aimez plutôt queuqu'autr' tendron.

JÉROSME.

Queu réponse ! j'endève :
Vous voulez donc que j'crève ?

FANCHONNETTE.

Air : *Sti-là qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Faut-il vous l'dire encore un coup ?
Monsieu, vous m'ostinez beaucoup ;
On n'gagne rien par violicence.

JÉROSME.

J' m'absente donc de vot' présence.

(Il sort.)

FANCHONNETTE.

Air : *Du cantique de S. Hubert.*

Vrament, de ç't'amour-là
J'nous serions ben passée.

## SCÈNE IV

### FANCHONNETTE, CADET.

CADET.

Eh ! ma p'tit' sœur, te v'là !
Tu m'sembe embarrassée.

FANCHONNETTE.

Je suis fort z'en colère.

CADET.

Y a cause de pourquoi?

FANCHONNETTE.

C'est qu'Jérôm', mon cher frère,
Est z'amoureux de moi.

CADET.

Air : *En Mistico.*

Tiens, j'te conseille de le prendre,
En mistico, en dardillon, en dar,
En dar, dar, dar, dar, dar :
S'il t'épousait, on verrait pendre
Clavier d'argent ton
Mistificôté
Côté.

FANCHONNETTE.

Air : *Va, va, Manon, l'y a bien des nouvelles.*

Quoi donc ! Cadet, est-ce qu' tu veux qu'il m'enjole ?

CADET.

Mais gn'a pas d'mal à recharcher son bien ;
Tu n'es pas vieille, et Jérôme est un drôle
Qu'est jeune assez pour ne t'épargner rien.

FANCHONNETTE

AIR : *Je le veux de toute mon âme*, ou, *des Insulaires*.

Ah ! j'aimons mieux, foi d'honnet' fille,
Le ragoût de la libarté,
Que d'avoir de la famille :
Car, en verté d'Guieu, ça vous abat votr' gaieté.
Toujours sautant,
Toujours chantant,
Fillette trouve en tout tems
Le printemps ;
Mais dans l'mariage femme qui brille,
Brille toujours à ses dépens.

CADET.

AIR : *Si t'en magnes*.

Tiens, ma pauvr' sœur, tu n'as pas de raison,
De rencarter un aussi bon luron.

FANCHONNETTE.

Crois-tu donc que j'vas lâcher mon cœur,
Et qu'tout brandis il va t'êtr' mon vainqueur.

CADET.

Tiens, moi j'te l'dis, j'vois ben que ça viendra.

FANCHONNETTE.

Ah ! s'il en tâte, s'il en goûte, s'il en a !

CADET.

S'il t'aimait ben, faudrait passer par là.

FANCHONNETTE.

AIR : *Recevez donc ce beau bouquet*.

Lui m'aimer ? je n'donn' pas là-d'dans.

CADET.

Et sarpejeu, fais-en l'épreuve,
Ou ben moi, tiens, par queuqu'godans,
D'son amiquié j'aurons la preuve ;
En façon d'rival je l'attends.

FANCHONNETTE.

Ça n'me f'ra pas morde à la grappe.

CADET.

Mais s'il m'jurait...

FANCHONNETTE.

Bon! les sermens
Des amans,
C'est d'la graine d'attrape.

CADET.

AIR : *Sti-là qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Viens-t'en, Jérôm' n'sait pas mon nom :
Pour le startagêm' ça s'ra bon ;
A l'hameçon si je l'vois morde
J'li baill'rons du fil à retorde.

(Ils sortent.)

## SCÈNE V

JÉROSME.

AIR : *La jeune Beauté de nos bois.*

Mais d'mandez-moi pourquoi qu' je r'viens?
Car je n'peux pus me traîner presque.
Hormis d'aimer, j'nons l'cœur à rien :
Voyez pourtant c'que c'est que l'sesque!

Faudra-t'y donc que je succombe !
Moi qu'étais fort comme un Samson !
Si j'veux pêcher, c'est que l'bras m'tombe ;
Je n'vois qu'l'Amour au lieu d'poisson.

## SCÈNE VI

JÉROSME, CADET, déguisé en Grassin.

CADET.

Air : *En passant sur le Pont-Neuf*
Eh ! vivant, quoi qu'tu fais là ?

JÉROSME.

Queuqu'ça t'fait ?

CADET.

Queu drôle qu'ça ?
Pour répondre de la sorte,
Faut z'être ben incivil.
M'connois-tu ?

JÉROSME.

Non, l'diabl' m'emporte.

CADET.

J'suis brave.

JÉROME

Eh ! ben, qu'en est-il !

CADET.

Air : *Tredame, Monsieur Thomas.*
J' m'appell' Cadet l'Ostiné.

JÉROSME.

Bon ! moi, j'm'appell' Taquin l'aîné.
Tiens, n'échauffe point z'un luron,
A qui l'Amour fiche guignon.

CADET.

Eh ! ben, voyons ; conte-nous ça :
Ça t'soulag'ra.

JÉROSME.

V'là ç' qui s'appell' ben penser :
Quand on aime, on n'peut se r'fuser,
Y à l'avantage d'en jaser.

AIR : *Babet, que t'es gentille !*

Premièrement, d'abord,
Ç'tella, pour qui j'soupire ;
C'est une parle d'or.

CADET.

Parle d'or ! c'est tout dire.
Ç'te parle ?

JÉROSME.

Morgué,
M'fait sécher sur pied.

CADET.

Queu fin dénicheux d'marles !
Tiens, faut la brusquer sans façon.

JÉROSME.

La douceur amorce un tendron.

CADET.

Eh ! mais ici tu restes donc
Pour enfiler des parles ! (*bis.*)

JÉROSME.

AIR : *Va, va, Fanchon, ne pleure pas.*

Ç'pendant pourtant, ça m'fait souffrir.

CADET.

Eh ! sarpejeu, pour te guérir,

Faut z'aller d'Paris à Pontoise,
D'Pontoise r'venir à Paris.
L'Amour ne nous charche plus noise,
Quand on li fait voir du pays.

JÉROSME.

Air : *Vous faites les jours de Fête.*

Eh ! quand j'courrais comme un Basque,
L'Dieu d'Amour court aussi ben ;
Tout ç'qu'on fait contre c'p'tit masque
Ne sart de rien.
L'autre jour, croyant qu'i m'quitt'rait,
J'm'enfoncis cheux un cabaret.
N'v'là-t-i pas que l'p'tit sorcier
Entre jusqu' dans mon d'misquier?

CADET.

Air : *Ah ! çà, v'là qu'est donc bâclé.*

Eh ! ben, au bruit du canon,
Y gn'a pas d'amour qui tienne,
As-tu jamais vu ça ?

JÉROSME.

Non.

CADET.

Eh ! ben, faut que l'désir t'en vienne ;
Mais, pour faire un bon Seuldar,
Faut mett' ta tendresse au rencart. (*bis.*)

Air : *C'est la femme à tretous*

Oh ! dam' ! c'est qu'une armée
Est une bell' chose entre nous.
Quand all' est animée,

C'est pire qu'un courroux.
On attaque tertin,
On les saboul' terti,
On les fait fuir tertous.

Air : *De la Tourière.*

Le Roi vous marche en avant,
Comm' s'il allait à queuqu' fête :
Tout' l'armée en fait autant,
Et puis tout d'suite on entend,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Sur les bras et sur la tête,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

Air : *De la contredanse du ballet Chinois.*

Tout en culbutant,
Tout en culbutant,
Les ennemis pêle, mêle,
Les uns en pestant,
Les autres boîtant,
Ne s'en vont pas trop contents.

Air : *Chantons à tour de bras.*

Et tout en ch'min faisant,
Pour les rachever d'peindre,
Une ville a beau feindre
De s'défendre ch'nument ;
Le Seigneur de Versailles
Y entre pour s'amuser ;
Nous y donnant ripailles,
Fait servir ses murailles
De pierre à réguiser.

14.

JÉROSME.

Air : *de M. de Catinat.*

Si j'nons pas servi l'Roi, je n'l'en aimons pas moins ;
Tout Français a pour lui des bras en cas d'besoins.
Il a d'quoi vivre, on l'sait ; mais s'il n'avait pas d'bien,
Morgué, je m'pass'rais d'tout pour qu'i n'manquît de rien.

CADET.

Air : *Adieu donc, cher la Tulipe.*

C'est ben dit.

JÉROSME.

Sus ç'te matière
Y aurait d'quoi n'jamais finir.

CADET.

C'est vrai.

JÉROSME.

Mais, pour revenir
A c'qui r'garde not'affaire,
A ton tour, quoi qu'tu viens faire ?

CADET.

Me marier,
Afin d'm'égayer.

JÉROSME.

Air : *On dit que vous aimez les fleurs.*

Ta maîtresse...

CADET.

M'donne du r'tour ;
Et pour plaire à la Belle,
Je fais la Tour,
Je fais la Tour,
Je fais la Tourterelle.

Air : *Sont les enfans du port au bled.*

Fanchonnette a mon amiquié.

JÉROSME, à part.

Oh ! saquerguié !

(Haut.) Dans ç't'allure est-elle d'moiquié ?

CADET.

Vante-t-en, luron, lurette,
Flatte-t-en, luron, luré.

Air : *Va, va, Fanchon, j'irons en salle.*

On m'a dit qu' certain Fareau l'aime ;
J'voudrais ben l'trouver, par ma foi.

JÉROSME.

Oh ! tiens, n'charch' pas tant : c'est moi-même.

CADET.

Toi ?

JÉROSME.

Moi.

CADET.

Toi ?

JÉROSME.

Moi.

CADET.

Qui ? Toi ?

JÉROSME.

Oui, moi.

CADET, tirant son sabre recourbé.

Air : *Aisément cela se peut croire.*

Sais-tu que je suis t'un ch'napant,
Qui va te mettre l'âme au vent ?

JÉROSME.

Y aisément cela n'peut pas s'croire :
Quand ton sabre aurait l'fil comme un canon,
Je m'f'rois hacher pour ma Fanchon.

Crois-moi, vaillant l'Cadet, rengaigne ton arc-en-ciel de fer, et ne me fais pas ôter ma veste ; car moi j'te l'dis d'un sang chaud....

J'veux l'être un chien,
A coups d'pied, à coups d'poing,
J'te casserai la gueule et la mâchoire.

## SCÈNE VII

CADET, JÉROSME, FANCHONNETTE,

FANCHONNETTE, arrivant avec effroi.

AIR : *Mariez-moi, Maman, avec ce Militaire*, ou, *Marche ancienne des Gardes Françaises.*

Y au s'cours, y au s'cours, y au s'cours.

JÉROSME.

Quoi donc, bell' Fanchonnette ?

FANCHONNETTE.

Y au s'cours, y au s'cours, y au s'cours.

JÉROSME.

Quoi qu'i gn'a, mes amours ?

FANCHONNETTE.

Un gros vilain sarpent
Me suit ; t'nez, v'là qu'i m'guette.

JÉROSME, prenant le sabre de Cadet.

Tiens, prête-moi ça, prête :
Je m'en vas dans l'moment
Lui parler chenument.

(Cadet, voyant le serpent, fuit ; et Jérôme court pour le tuer.)

## SCÈNE VIII

FANCHONNETTE.

Air : *D'une brune j'ai fait choix*, ou, *Cantique de saint Louis.*

S'il est mordu par ç't'animal,
Ça l'f'ra mourir... Ah ! mon Dieu ! je m'trouv' mal.
Oui, tout douc'ment mon cœur décampe
Tout comm'la finition d'un' lampe.

(Elle s'évanouit.)

## SCÈNE IX

JÉROSME, FANCHONNETTE, évanouie.

JÉROSME.

Air : *De nécessité nécessitante.*

D'tous côtés me v'là donc misérabe !
Et je tumbe de scribe en syllabe :
Oui, morgué, j'vois ben, sans mistrocope,
Que v'là ma maitresse en saintecope.

Air : *De Manon Giroux.*

Mais pourtant comme un Jocrisse
Je ne dois pas m'tenir ;

Si j'li faisais queuqu'malice
Pour la fai' r'venir...
Mais non, j'suis trop z'honnête homme
Pour agir comm' ça...

(Il tire de sa poche une petite bouteille d'osier.)

Baillons li z'un peu d'rogome :
P'têtr' qu'all' reviendra.

Air : *Eh! riez donc*,

(Il la fait boire.)

Y ouvrez l'z'yeux, ma Fanchon,
L'sarpant n'est pus de ç'monde.

(Il redouble.)

J'l'avons j'té par tronçon
Dans la rivièr' de l'onde :
Eh ! r'venez, r'venez donc ;
C'est Jérôme qui vous s'gonde.

(Il la fait boire encore.)

Eh ! r'venez, r'venez donc.

FANCHONNETTE, se léchant les lèvres.

Mais ça m'semb' ben bon !

Air : *Un soir que je chantions.*

Monsieu, en vous r'marciant ;
J'vous dois beaucoup vrament,

JÉROSME.

Si vous m'devez,
Payez-moi, vous l'pouvez
En m'aimant drès ce jour.

FANCHONNETTE.

J'suis fort reconnaissante :
Mais pour d' l'amour,
J'suis vot'très-humb' servante.

JÉROSME.

Air : *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guère.*

Après ce que j'avons fait,
Sans reproche, et pour vous plaire.

FANCHONNETTE.

J'vous plains !

JÉROSME.

Encore un paquet !
T'nez, je n'vis plus, si j'n'espère,
Et je m'en vas de ce pas. . . .

FANCHONNETTE.

Eh ! quoi donc ? Qu'allez-vous faire ?

JÉROSME.

M'arranger aveuc l'trépas.

FANCHONNETTE.

Jérôme, n'badinez pas.

Air : *Cätt c'est comm' ci.*

Ce que vous avez fait pour moi,
Tout un chacun l'saura, j'vous assure.
Ben obligée...

JÉROSME, dépité.

Oh ! gn'a pas d'quoi.

FANCHONNETTE.

Mais t'nez, n'pensez plus t'à ma figure ;
Car c'est comme' ci, car c'est comme ça ;
Entendez-vous Jérôme.
Qu'on fait lan la, farlarira,
Connaître qu'on est z'homme.

JÉROSME.

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Et moi, j'vous dis qu'on n'est z'homme
Qu'en pensant à vos appas :
Car moi, t'nez, sans ça, j's'rais comme
Un homme qui ne l'est pas.
Au bout d'tout ça, quoiqu'j'enrage,
J'n'ai pas t'à m'plaindre d'l'Amour ;
Puisque j'li dois l'avantage
De vous avoir sauvé l'jour.

FANCHONNETTE.

Air : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer*,

Y ah ! vot' bravour', brav' marignier,
Est une chos' qu'on n'peut z'oublier ;
Y allez dir' ça.

JÉROSME.

Qui ? Moi !

FANCHONNETTE.

Je l'veux.

JÉROSME.

Quoique ç'tordr'-là m'rachève,
En l'suivant je m'crois plus heureux
Qu' si j'étois l'Roi d'la fève.

## SCÈNE X

FANCHONNETTE seule.

Air : *A notre bonheur l'amour préside.*

Y amour, tu voudrais que j't'écoutisse ;
Oui, j'sens ben déjà qu'tu t'fais sentir.

Ç'que j'en dis, ç'n'est pas que j'm'en soucisse;
Car chieux toi la pein' passe l'plaisir;
Dans l'abord, ç'qu'un amant vient vous dire,
N'sart qu'à vous fair' rire;
Et c'est ben l'meyeur.
Par après, il a l'himeur si douce,
Qu'à la fin ça l'pousse
Dans l'fin fond de d'not' cœur.

## SCÈNE XI

FANCHONNETTE, CADET.

CADET.

AIR : *Ça n'se fait pas.*

Eh! ben, sœur, comment ça va-t-i?

FANCHONNETTE.

Ben, Dieu marci.

CADET.

Ça, voyons à quand la noce?
Ç'jour-là, comm' des bourgeois, jarni,
Faudra t'aller t'en carrosse.

FANCHONNETTE.

T'iras donc à pied en ç'cas-là.

CADET.

J'danse déjà,
J'danse déjà.

AIR : *De la Contredanse du Curé.*

Y après l'pas'pied, l'All'mande,
L'cotillon s'demande.

(Il figure ceci grotesquement.)

Balancez, la, la, la, la, la;
L'pas d'gricotton, tla, tre, la, tra, la ;
Et puis, de bonn' grâce,
Le violon dit comm' ça :
Baisez, baisez. Queu gaud!
Ensuit' tout l'mond' s'embrasse.

FANCHONNETTE.

Air : *Je n'en dirai pas davantage.*

Oh ! tiens, d'tout ça t'as beau parler.

CADET.

Mais mil z'yeux, tu n'peux pus r'culer.

FANCHONNETTE.

J'te dis, Cadet, qu' c'est enutile ;
J'aim' mieux rester dans mon tranquille.

CADET.

Air : *Ça n'vous va brin,*

Quoi donc qu'i t'faut pour l'mariage?
Jérôm' n'est-i pas courageux ?
Ça f'rait un bon assortissage.
Sais-tu ben qu'il est maîtr' Pécheux?
Son onque est commis d' la Patache :
Dam', ça fait une famill' sans tache.

FANCHONNETTE.

Oh ! mais j'crains trop l'Amour.

CADET.

Tu l'crains
Mais ça n'te va brin,
Ça n'te va brin.

Air : *Tourelouribo.*

Quand l'amour est en colère...

FANCHONNETTE, avec dérision.

Oh! oh! tourelouribo.

CADET.

Il met tout sans d'vant darrière.

FANCHONNETTE.

Oh! oh! tourelouribo.

CADET.

Il renvarse la plus fière.

FANCHONNETTE.

Et oh! oh! oh! tourelouribo.

CADET.

Air : *De la saint Barnabé.*

Avec ton air, t'as beau fair' la gouayeuse;
P'tett' que bentôt tu seras t'amoureuse.

FANCHONNETTE.

Va, va, Cadet, tant qu'on z'a d'l raison,
Une fille tient tête à Curpidon.

CADET.

Air : *Te voilà revenu, mon ami la Feuillade.*

Gare le pot au noir.
V'là Jérosme qu'arrive.
Ah! çà, jusqu'au revoir.

FANCHONNETTE.

Reste-là.

CADET.

Non, j'mesquive.

FANCHONNETTE.

Si tu me laiss' tout' seule,
Je ne réponds pus d'moi,

CADET, sortant.

Tu fais trop la bégueule ;
Parguienn', accomod'-toi.

## SCÈNE XII

JÉROSME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

Air : *Hélas ! tu t'en vas.*

Cadet ! tu t'en vas !

JÉROSME.

Quoi ! vous ap'lez Cadet ?

FANCHONNETTE.

I m'laisse-là dans d'beaux draps !
Cadet ! tu t'en vas !

JÉROSME.

Eh ! mais n'l'ap'lez donc pas.

Air : *Étant à l'hôpital.*

C'est moi qui suis l'surspect ;
Aussi sus vot' respect,
J'v'nons prend' congé d'la vie.

FANCHONNETTE.

Vot' bon sens est donc rabêti ;
Quand on s'porte ben, ça convient-i
D'avoir ste fantaisie ?

JÉROSME.

Air : *Hélas ! mon Père, confessez-moi.*

Quand on fait l'grand voyage,
Ça n'fait d'mal qu'un p'tit brin ;

Et dans ç'moment-ci j'gage
Qu'ça n'me f'rait pas d'chagrin ;
Je n'peux pus vivre avec d'l'amour
Qui m'fait mourir cent fois par jour.

FANCHONNETTE, à part.

Air : *Fanchon est bien malade.*

V'la-t'i pas qu'i va m'plaire ?
J'voudrais qu'i m'déplaisît.

JÉROSME.

Mais vous n'm'écoutez guère ;
Ça suffit :
Adieu, bell' Marignière ;
Tout est dit.

FANCHONNETTE.

Air : *Vous avez raison, la Plante.*

N'vous en allez pas ; queu magnière !
Vous n'm'aimez donc pas tout d'bon ?

JÉROSME.

Queu raison !

Air : *C'est mademoiselle Manon.* Menuet.

La preuv' que j'vous aim' ben, c'est que mon argentrie,
Mes blouques, mes b utons,
D'abord, j'vous les donnons ;
D's éperviers, des filets,
Deux p'tits bachots peinturés qui n'sont pas laids,
Six vestes de guernat, comm'gn'en a pas, j'parie,
Une tass' d'argent,
Dans quoi qu'j'ons bu t'à vot' santé souvent ;
Tout ça vous s'ra baillé,
Mais que j'soyons dég'lé.

FANCHONNETTE.

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

Écoutez donc. (à part). Ça m'fend l'cœur.

JÉROSME.

Eh ! ben ! parlez, j'vous écoute.

FANCHONNETTE.

Soyez plutôt d'bonne himeur.

JÉROSME.

La vie n'a plus rien qui m'ragoûte.

FANCHONNETTE.

Vivez, marignier libéral... Cadet, Cadet ! eh ! Cadet !

JÉROSME.

Quoi donc ! vous ap'lez mon rival !

AIR : *Ah ! mon Dieu ! que de jolies dames.*

Oh ! pour le coup j'me r'tire.

FANCHONNETTE.

Jérosme.

JÉROSME.

Ah ! j'vois tout.

FANCHONNETTE, à part.

Ah ! j'n'en peux pus, j'soupire.
Cadet !

JÉROSME.

Vous m'poussez t'à bout.
Mon rival vous plaît ; ça veut dire
Qu'je n'suis pas d'vot' goût.

FANCHONNETTE.

AIR : *Il est tout d'travers.*

Mais vous prenez ça tout d'travers.

JÉROSME.

Oh ! je l'prends
Comme j'l'entends.

FANCHONNETTE.

Mais vous entendez tout d'travers.
Ecoutez.

JÉROSME, s'en allant avec dépit.

Oh ! j'n'ai pas l'temps.

## SCÈNE XIII

FANCHONNETTE, seule.

AIR : *Va, va, perfide, volage.*

Ah ! ah !
V'là qu'i m'abandonne.
C'départ-là m'chiffonne :
Queu douleur ça me donne
Déjà !
Quoi donc !
Dans l'temps que j'l'écoute
I m'fait banqueroute !
J'crois que mon cœur a l'frisson.

AIR *de Saint Alexis.*

Mais, mais, où ç'qu'est mon frère ?
Où ç'qu'est mon frèr'Cadet ?

## SCÈNE XIV

FANCHONNETTE, CADET.

Air : *C'est la belle Amarante.*

FANCHONNETTE.

Viens donc; tu n'te press' guère,

CADET.

J'suis tout stupéfait.

FANCHONNETTE.

Retourne en errière. Cours vite.

CADET.

Quoi qu'ç'est ?

FANCHONNETTE.

Cours après Jérôme;
Va, j'ons ben du r'gret.

CADET.

Bah !' ton r'gret sert comme
D'un clou à soufflet.

CADET.

Air : *La mort de mon cher père.*

Voyant qu'i n'peut pas t'plaire,
Y monte sur son bacheau.
La tête la première,
Paff, y s'jette dans l'iau.

FANCHONNETTE.

Quoi ! l'soutien de ma vie
S'ra mangé des poissons !
Ah ! tout mon sang charrie,
Car j'y sens des glaçons.

Air : *Zéphyre me connaît, je crois.*

CADET.

Va, laiss' ça là.

FANCHONNETTE.

Est-ç'que je l'peux ?
Si l'on n'raport' mon amoureux,
J'suis prête, j'suis prête,
Prête à m'arracher tous les ch'veux
D'la tête.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Mais, mais j'veux l'voir.

CADET.

L'Roi dit, j'voulons.

FANCHONNETTE.

Ah ! j't'en supplie avec prière.

CADET.

I n'est pus temps.

FANCHONNETTE.

Cadet, allons.

CADET.

V'là ç'que c'est que d'fair' trop la fière.
Fallait pas li bailler du r'gout.

FANCHONNETTE.

Mais, moi j'veux l'voir encor un coup,
Encor un coup,
Encor un coup.

CADET.

Va donc l'voir aux filets d'Saint-Cloud.

FANCHONNETTE.

AIR : *En été comme en hiver.*

J'ai donc perdu mon amant !
Ah ! queu peine de tourment !
V'là qu'ma dureté d'vient tendre :
A quoi sert ç'te tenderté ?
Pour tout d'bon je n'peux li rendre
Ç'que mon semblant y a z'ôté.

AIR : *Tourelouribo.*

J'm'en vas l'suivre dans ç'voyage.

CADET, la raillant.

Oh ! oh ! tourelouribo.

FANCHONNETTE.

Quoi ! chien, tu ris, quand j'enrage !

CADET, riant.

Oh ! oh ! tourelouribo

FANCHONNETTE, furieuse.

I faut que j'te dévisage.

CADET.

Oh ! oh ! tourelouribo.

## SCÈNE XV

FANCHONNETTE, CADET, JÉROSME.

FANCHONNETTE.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, Maman !*

Ah ! Jérosme n'est pas mort !

JÉROSME.

Peut-on mourir, quand on vous aime ?

FANCHONNETTE.

Ah ! Jérôme n'est pas mort !
Mais, mais, c'est pire qu'un sort !
Qui donc qui vous a r'pêché ?

JÉROSME.

Bon ! ç'n'était qu'un startagème.
Cadet, d'mon amour touché,
A, pargué, ben joué son thême.

FANCHONNETTE.

Cadet, tu m'attrapais donc ?
Attrap'-moi toujours de d'même,
Cadet, tu m'attrapais donc ?
Ah ! j't'accorde ben ton pardon.

AIR : *Sont les filles du gros Caillou.*

JÉROSME.

Ç'pardon-là m'annonce, morgué,
Que vous v'là d'moiquié
Dans mon amiquié.

FANCHONNETTE.

Ah ! pour ça, vantez.

JÉROSME.

Vous m'ressuscitez.

FANCHONNETTE.

C'est à moi qu'c'est ben doux ;
Car, tenez, entre nous,
J'étais pus morte que vous.

AIR : *Fanchon la belle.*

I faut, mon frère,
Aller tout de ce pas
Dire à ma ch'mère,

CADET.

All' n'l'ignor' pas,
Alle consent à tout.

FANCHONNETTE transportée.

Ah! mon cher p'tit frère,
Faut que j'te saute au cou.

JÉROSME.

Parguienne, et moi itou

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Messieurs, j'allons nous réjouir;
Mais c'est à l'ombre d'vot' plaisir :
Des vôtres dépendent les nôtres.

FANCHONNETTE.

Si j'ons pu vous plaire un p'tit brin,
Lâchez-nous un pauvre p'tit coup d'main.
(Frappant dans la main.)
Y accompagné de plusieurs autres.

DUO

JÉROSME ET FANCHONNETTE.

Air : *Ah ! Pierre, j'étais morte sans vous.*

FANCHONNETTE.

Quand l'Amour fait d'l'ouvrage,
Dam' c'est d'l'ouvrag' ben fait :
S'il commenç' par l'orage,
Il finit par l'bienfait.
Je nage,

JÉROSME.

Quand l'Amour fait d'l'ouvrage,
Dam' c'est d'l'ouvrage ben fait :

S'il commenç' par l'orage,
Il finit par l'bienfait.
Je nage.

JÉROSME.

Eh ! Cadet, il y a pied là, au moins.

FANCHONNETTE.

Je nage dans un plaisir parfait.

JÉROSME.

Je nage dans un plaisir parfait.

## RONDE.

FANCHONNETTE.

L'Amour a, sur la rivière,
Bien des droits comm' de raison.
Mais c'est à la Guernouyère
Qu'il a plus de r'venant bon.
Il y montre la magnière
Comm' faut amorcer l'poisson.

JÉROSME.

Avec sa jeun' parsonnière,
L'autre jour, un vieux barbon
Fut une journée entière
Sans pouvoir prendre un goujon;
Il n'savait pas la magnière
Comm' faut amorcer l'poisson.

CADET.

Un brav' guerrier, à la guerre,
Est sûr de son mousqueton,
Et de r'tour sur la rivière,
Il est sûr de son ham'çon ;

Dam' il entend la magnière
Comm' faut amorcer l'poisson.

JÉROSME.

On ne pêche dans l'eau claire
Qu'du fretin, du barbillon ;
C'est ç'qui fait qu'les gens d'affaire
Pêchent en eau trouble, et v'la l'bon.
Ils attrapont la magnière
D'endormir le gros poisson.

CADET.

Une Beauté riche et fière,
N'trouvant aucun parti bon,
Tumbit toute la première
Dans les filets d'un Gascon ;
La Garonne est une rivière
Où se prend l'meyeur poisson.

FANCHONNETTE.

Lise, autrefois Marinière,
Est grosse Dame, dit-on ;
Ç'qui d'vrait la rendr' la darnière,
Lui donn' du bien et du r'nom :
Ça s'appell' dans une ornière
Savoir attirer l'poisson.

AU PARTERRE.

Heureux qui peut satisfaire
Vot' goût de toute façon !
Vot' bonn' grâc' nous est plus chère
Qu'un bateau plein d'esturgeon :
Le seul désir de vous plaire
S'ra toujours note aviron.

# COMPLIMENT

DE LA

## CLOTURE DE LA FOIRE SAINT-LAURENT, 1755

SUIVI

DE CELUI DE LA FOIRE SAINT-GERMAIN DE LA MÊME ANNÉE

TOUS DEUX CHANTÉS A LA FIN DE JÉROSME ET FANCHONNETTE
LE 6 OCTOBRE 1755.

---

### ACTEURS

JÉROSME.
FANCHONNETTE.
CADET.

JÉROSME.

Ah! çà, Cadet, c'est pas l'tout; faut z'un Compliment à ç't'heure-ci.

CADET.

Volontiers.

JÉROSME, embarrassé.

Dame! c'est qu'faut donner le bouis d'une magnière de sentiment ben r'tapée au moins... là... comme qui dirait un échap'ment d'conversation sur une reconnaissance ben stipulée touchant... l'occasion du sujet de ce que j'sommes redevabes... Là, tu m'entends ben... c'est-à-dire...

FANCHONNETTE.

Jérôme, laissez ça là, vote langage s'enfonce dans l'embrouillarmini. Cadet n'est pas pus r'tors que vous là-dessus.

JÉROSME.

Eh ! ben, rendez-nous ç'p'tit service-là.

FANCHONNETTE.

Ah! mon Guieu ! ça n'se r'fuse pas dans l'ménage.

Air : *Il a voulu.*

Messieux, excusez l'embarras
Où c'qu'est Monsieur Jérôme ;
C'est qu'pour se tirer d'un tel pas ;
Il faut ben d'l'esprit ; mais hélas,
I n'en a pas,
I n'en a pas,
Tout comme un habile homme.

JÉROSME.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Accoutez, Mansell' Fanchon,
Faut pas tant fair' la capabe :
De l'esprit est bel et bon,
Mais l'cœur n'est-i pas préférabe ?
Dites, n'est-i pas vrai, messieux,
Que c'est le cœur qu'vous aimez l'mieux ?

En ç'cas-là j'suis des bons.

CADET.

Parle-donc, Jérôme, est-ce que j'suis un chien moi là-d'sus? Tu crois p'tétre que j'ten r'cède...

JÉROSME.

Eh! sois ç' que tu voudras ; chacun pour soi dans ç'moment-ci ; je me f'rais guillocher pour l'emporter sur vous tous en cas d'ça.

FANCHONNETTE, piquée.

C'est donc à dire moi que je surfais ces belles Dames et ces Messieux, quand j'dis que j'suis la plus r'connaissante de toutes leux gracieusetés? Monsieu mon amant, vous voulez m'donner du d'sous de ç'côté-ci? Fort peu d'ça. Et si vous croyez avoir plus de distingation qu'moi pour ce qui est de mes sentimens pour la Copagnie, j'vous l'dis, j'vous donne vote sac et vos quilles.

JÉROSME.

Eh! ben, donnez; l'amiquié du Purblic vaut ben d'l'amour.

FANCHONNETTE.

J'savons ben qu'son amiquié est la plus belle rose d'vote chapeau; mais sachez qu'vote chapeau est l'couverque d'un butor.

JÉROSME, fâché.

Mansell' Fanchonnette!

FANCHONNETTE, se moquant de lui.

Monsieu Jérôme!

JÉROSME.

Prenez garde à ce que vous dit' au moins.

CADET, les séparant.

Quoi qu'c'est donc qu'ça? v'là un biau commencement de ménage!

FANCHONNETTE.

Mais c'est vrai; t'nez, m'ostiner qu'i f'rait plus d'effort que moi pour mériter la bonté du Public.

JÉROSME.

Eh! ben, j'ai tort, là. J'sommes tous les deux d'la même trempe.

CADET.

Sans doute... Tiens, ma sœur, n'faut pas..,

FANCHONNETTE.

Allons, tais-toi, diable de bijou du Parvis.

CADET.

T'es drôle; finissons ça, et pour mette d'accord, qu'chacun dégoise ç'qu'il a dans l'âme.

JÉROSME.

Va-t-i, Mansell'?

FANCHONNETTE.

Va... Comment donc! Cadet vous raccommode ça comme d'la fayance.

JÉROSME.

Eh! ben; q'mencerai-je-ti?

FANCHONNETTE.

Allez toujoux vote train, Monsieu l'complimenteux. Tiens, i s'cramponne déjà comme s'i remontait la Gayotte à lui tout seul.

JÉROSME.

Air : *Mais d'mandez-moi pourquoi qu'je r'viens.*

Une jeun' fill' qui va s'marier
Aveuc un vieux z'homm' qu'all' n'aim' gueres;
Queuqu'z'un qui voit z'un creyancier
Qui veut s'mêler de.ses affaires;
Un Amant qui perd sa Maîtresse,
Une Maîtresse qui perd son Amant,
N'ont, morgué, pas tant de tristesse
Qu'en a Jerôme en vous quittant.

Oh! c'est vrai ça, ou l'Diable me serve de carrosse, si j'vous mens.

CADET.

A moi à ç'theure; tu vas voir comm' j'm'en r'tire.

CADET, d'une voix enrouée.

AIR : *Du Dieu des cœurs.*

En vérité,
Oui, Messieux et Mesdames,
Votr' généreuzté
S'éparpille au fin fond d'nos âmes.
S'épar, ar, ar, ar, ar....

FANCHONNETTE.

Tiens, ç't'autre avec sa voix de tournebroche! Il vous entonne un Orpera. Dis donc, Cadet, quand z'on chante comm' ça, faut s'faire accompagner par un chaudron.

CADET.

Eh! sarpejeu, i gn'a qu'pour toi à vouloir jouer du gosier ici.

JÉROSME.

Vous sentez fort, Mansell', qu'un homme n'a pas l'passage de la ruette fait pour la mursique, comme qui dirait la surpape d'la voix d'une femme.

FANCHONNETTE.

D'quoi donc qu'i s'mêle? Faut renoncer quand on n'a pas d'atout; on n'fait pas la bête pour ça.

JÉROSME.

Eh ben, voyons, allumez-nous ça, vous qui parlez.

FANCHONNETTE.

Vantez-vous-en, et dans la magnière qui convient encore.

(Elle sort du ton Marinier.)

AIR : *Me promenant dans nos plaines.*

Ce moment qui nous désole
Du néant est le miroir.
Si notre bonheur s'envole,
Quel sera donc notre espoir?
Par votre absence cruelle

L'ennui va suivre nos pas.
Ah! quel revers pour notre zèle!
Non, non, non, ma douleur n'y suffit pas.
Mais si notre amour vous rappelle,
Non, non, non, non, nos cœurs ne se plaindront pas.

JÉROSME.

Pargué, Mansell' Fanchonnette, t'nez, vous m'paraissez de r'chef ben gentille; j'vous aime, morgué, plus qu'auparavant. Ah! ça, raccommodez-vous donc nous d'eux, la, sans r'gout.

FANCHONNETTE.

J'vous l'pardonn' rapport au sujet de la cause; embrassez-moi, et que ça soit fini : avec la permission d'la Copagnie, s'entend.

JÉROSME, au public.

Messieux et Dames, voulez-vous ben me signifier votre permettance, là, en magnière de fiançailles; c'est comm' si j'buvais un litron de palfe à vote chère santé : que le ciel vous consarve en joie et en argent.

(Il embrasse Fanchonnette.)

FANCHONNETTE.

V'là qu'est ben, r'mettez-vous; ça fait plaisir : mais j'en r'viens toujours à nos r'grets; en verté d'Dieu, j'rest'rais là toute ma vie, moi; mais faut faire place à d'autres; allons, Jérôme, Cadet, jouons d'not' reste.

(Elle les amène au bord du Théâtre.)

Si votre bienveillance
Fait nos plus heureux jours,
Notre reconnaissance,
Nos respects, nos amours;
Pour vous dur'ront toujours,

TOUS.

Pour vous dur'ront toujours. (*bis*).

# COMPLIMENT

DE CLÔTURE

# DE LA FOIRE SAINT-GERMAIN

CHANTÉ PAR MADEMOISELLE ROSALINE, A LA SUITE DE JÉROSME ET FANCHONNETTE.

---

FANCHONNETTE.

AIR : *Ah! s'il en goûte, s'il en tâte, s'il en a.*

Ah! çà, Mesdames, Mesd'moiselles et Messieux,
On m'a chargé d'vous dire nos adieux.
On a ben tort, car je n'sais pas comment
Il faut s'y prend' pour faire un Compliment;
C'est qu'vous en méritez tant, tant et tant,
Et not' chagrin est si fort dans ç't'instant,
Qu'en verté d'Dieu c'est ben embarrassant.

AIR : *Faut pas êtr' grand sorcier pour ça.*

Pour m'aider, un litron d'rimeux
S'donniont d'la tablature :
J'ons laissé là leux vers fameux
Pour suivre la nature :
Car en partant d'là,
On sent pour vous les droits qu'elle a,
La, la,
Oh! oh! ah! ah! ah! ah!
I n'faut qu'avoir du cœur pour ça,
La, la.

Air : *Pour la Baronne.*

Mais, pour vous plaire,
P'tètre que d'l'esprit s'rait plus beau ;
Eh ! quand même j'en saurions faire,
Vous en offrir s'rait porter d'l'iau
A la rivière.

Air : *Drès l'matin dessous ç'feuillage.*

J'venons d'épouser Jérôme,
D'son amour vous êtes témoins ;
Ça paraît faire un brave homme.
A vos yeux on l'serait à moins.
C'est qu'un mari d'vant tout l'monde
Envers sa femm' fait l'poli,
Qui souvent tempête et gronde
Drès qu'il est r'tiré cheux li.
Ça n'f'rait rien, si vote absence
N'achevait pas d'm'effrayer.
Qui jouit de vot' présence,
Mange son pain blanc l'permier.

(Elle sort du ton poissard.)

Air : *Recevez donc ce beau bouquet.*

Ne rejettez point nos regrets ;
Messieurs, vous en êtes la cause :
Ils sont le fruit de vos bienfaits ;
Ah ! comptez-les pour quelque chose.
Vos bontés nous ont de tout tems
Assuré votre bienveillance.
De nos cœurs les plaintifs accens
Sont l'encens
De la reconnoissance.

LES

# RACOLEURS

## OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE
A LA FOIRE SAINT-GERMAIN, LE 11 MARS 1756.

---

## ACTEURS

MADAME SAUMON, *marchande de poisson.*
JAVOTTE, *sa fille.*
TONTON, *petite sœur de Javotte.*
MARIE-JEANNE, *Nièce de madame Saumon.*
M. DE LA BRÈCHE, *sergent, amant de Javotte.*
TOUPET, *Gascon, et garçon Frater, rival de M. de la Brèche.*
LA RAMÉE, JOLIBOIS, *soldats des autres corps.*
SANSREGRET, *soldat ivre.*

*La scène est dans une place publique.*

## SCÈNE PREMIÈRE

TOUPET, seul.

L'opulence n'est pas toujours lé côté par où brillent lés bourgeois dé mon village.

AIR : *M. le Prévôt des Marchands.*

Mais l'industéric est un fond
Qui du revenu me répond :
De mon adresse jé profite,
Et j'en profite utilément,
Pour épouser une pétite,
Qui m'aime médiocrément.

Je l'aime fort peu aussi, elle est mal élevée; je méprise même assez la mère, quoique fameuse marchande dé poissons; cé sont de pétites gens; mais il y a de l'argent dans la maison, peu m'importe lé reste. Vive les enfants de mon climat pour damer le pion à ces pauvres pétits Parisiens. Allons, puisque j'ai le vent en poupe,

Vogue la galère
Lanlère, lanlère...

Ah ! voici la friponne en question.

## SCÈNE II

TOUPET, JAVOTTE.

TOUPET.

Venez, mon aimable.

JAVOTTE.

J'nai pas de temps à perdre, monsieux.

TOUPET.

La rencontre est trop favorable pour moi; un pétit mot.

JAVOTTE.

J'vous conseille de m'laisser aller; on m'attend cheux nous, monsieux Toupet.

TOUPET.

Jé vous accompagnerai, et chémin fésant jé veux m'exprimer par les açens les plus doux.

JAVOTTE.

Allez, belle figure propre à faire du saindoux; si vous n'battez pas l'briquet mieux qu'ça, l'amadoue n'prendra pas, j'vous en avartis.

TOUPET.

Air : *Lui m'aimer! je n'donn' pas là d'dans.*

Au point où nous en somm's tous deux...

JAVOTTE.

A queu point donc est ç' que j'en sommes ?

TOUPET.

L'hymen mé rendra par ses nœuds
Bientôt lé plus heureux des hommes :
Car votre maman, qué jé croi...

JAVOTTE.

Qu' je croi! Dites plutôt que j'doute.

TOUPET.

Jé voi que j'aurai votre foi.

JAVOTTE.

Et moi, j'voi,
Que Monsieux n'y voit goutte.

TOUPET.

Mais écoutez donc, mon pétit cœur.

JAVOTTE.

Quoi qu'c'est qu'vot' p'tit cœur? Mais voyez donc ç'magot échappé de d'ssus la tabatière du gros Thomas! Son p'tit cœur!

TOUPET.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Quel mal vous fais-je, à votre avis?

JAVOTTE.

N'me touchez pas ; t'nez, j'suis peureuse.

TOUPET.

Mais vous avez tort, car jé suis
Porteur d'une figure heureuse.

JAVOTTE.

Ah ! oui, fort heureuse, et si heureuse que ma mère f'rait ben de vous pendre à sa boutique en magnère d'enseigne : un merlan comm' vous s'verrait d'loin ; ça l'y port'rait bonheur, ça y attirerait des pratiques.

TOUPET.

Né badinez pas ; sans vanité jé pense être d'une structure...

JAVOTTE.

Oui, il est ben campé, avec ses deux jambes de flute à l'ognon. Adieu, bijou d'la foire Saint-Ovide. Oh ! j't'épouse, tu n'as qu'à v'nir, va ; pain mollet d'là dernière fournée.

(Elle sort, et parle bas à la Ramée qu'elle rencontre au fond du théâtre.)

## SCÈNE III

TOUPET.

Mons de la Bréche, sergent des pétits corps, lui tient sans doute en cervelle ; mais jé présume valoir mieux avec rien, que lui avec quelqué chose ; j'en ai fait accroire là-dessus à la mère : un air de possession en impose.

## SCÈNE IV

LA RAMÉE, TOUPET.

LA RAMÉE.

Air : *C'est dans la rue d'la Mortellerie.*

Serviteur à Monsieux Toupet.

TOUPET.

Ah! mon ami votré valet.

LA RAMÉE.

Eh! ben, vot' mariage est donc fait?

TOUPET.

Tout dé bon?

LA RAMÉE.

J'vous l'annonce,
Car mon Sergent y r'nonce.

TOUPET.

Capedebious, il fait prudemment; il n'est pas fait pour entrer avec moi en rivalité; et d'ailleurs ma profession est convénable...

LA RAMÉE.

C'est ç'que j'y ai dit; mais parlez-moi de r'bignoler des cheveux comme vous faites : c'est ça qu'est du prope, quant à ç'qu'est d'la vacation; car vous êtes des bons pour la colure, M. Toupet, hem?

TOUPET.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron?*

Sans contrédit, oui; mais mon cher,
Mon genre est plutôt la lancette.

LA RAMÉE.

C'est donc comm' qui dirait Frater :
Pour l'Régiment queu bonne emplette!
En cas...

TOUPET.

Point, point.

LA RAMÉE.

Vous avez tort ;
Savez-vous ben, qu'vous seriez d'abord
Garçon Major,
Presque Major,
Et p'têtre ben, Chirurgien Major.

Il est vrai qu'il faudrait commencer par apprendre un p'tit brin l'exercice : mais ça n'vous coût'rait guères; car vous êtes fait... (A part.) Ah ! fait à plaindre.

TOUPET.

Non, j'aime mieux me fiquecer à Paris.

LA RAMÉE.

Au bout d'tout ça, vous avez raison; et pis, chacun a son goût ; pour moi j'vous trouve du mien : bien des gens seraient ben aises d'vous avoir, au moins.

TOUPET.

(A part.) J'aime cé garçon. (Haut.) Hé! donc, vous voyez que la pétite Javotte serait dans son tort de balancer; elle est sans doute moins rétive aux ordres de sa mère.

LA RAMÉE.

Bon ! c'est la douceur même ; ça n'a non plus d'volonté ni d'entêtement... (A part.) qu'une mule.

TOUPET.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Si jé n'ai pas beaucoup d'argent,
Au môins j'ai du talent,
Et jé pense leur faire honneur.

LA RAMÉE.

(A part.)

Oh ! Comm' t'es dans l'erreur !

V'là un p'tit chien d'carabin qu'est ben glorieux toujours; six ans d'service seraient pour lui une bonne école.

TOUPET.

Qué dites-vous ?

LA RAMÉE.

Oh! j'dis qu'all' s'rait avec vous en bonne école.

TOUPET.

Il a du jugément.

LA RAMÉE.

Et t'nez, rien qu'à vous voir, on vous prendrait pour un esprit, à cause de votre air revenant, en vérité : j'ai fait avertir Madame Saumon, vot'bell' mère future, de venir pour l'y dire qu'vote rival baise les mains à sa fille.

TOUPET.

Comment ! Lui baise les mains !

LA RAMÉE.

Oui, y décampe, ça s'entend.

TOUPET, riant.

Ah ! ah ! j'y suis mainténant.

LA RAMÉE.

Ah ! vous êtes malin, monsieux Toûpet.

TOUPET.

Quelquéfois. Sans adieu, l'ami : vous êtes un bon enfant ; jé vous veux du bien. Jé m'en vais en ville ordonner dé la pétite centaurée.

LA RAMÉE.

Un homme affairé comm' vous est toujours en l'air comm' un volant. (A part.) Prends garde de tomber sur ma raquette, toujours ; car je t'enverrais un peu loin.

TOUPET, revenant.

Air : *Adieu, mon cher la Tulipe.*

Lé, Sergent, jé l'imagine,
M'en voudra.

LA RAMÉE, à part.

Le bon miché !

TOUPET, sort.

Mais enfin, j'en suis fâché.

LA RAMÉE.

Ah ! faut pas qu'ça vous chagrine :
T'as ben l'air d'avoir la mine
D'être queuqu'jour
En pension dans un four.

Oh ! comm' j'vas parler pour toi ! Va, monsieux Bistouri, n't'embarrasse.

## SCÈNE V

MADAME SAUMON, LA RAMÉE.

MADAME SAUMON.

On m'a dit comm'ça qu'un monsieux m'demande : où ç'qu'il est donc, ç'monsieux ? J'n'en vois non plus que d'sus ma main, parlez donc, la Ramée, est-ce-ty vous qui pernez ç'te prétesse-là ?

LA RAMÉE.

Oui, la maman : c'est moi, la paix, espliquons-nous bellement. T'nez, la mère Saumon, vous avez tort de n'pas donner Manezelle Javotte, vote fille, à monsieux la Brèche, note Sargent ; c'est un brave homme, quand j'vous l'dis.

MADAME SAUMON.

Quand j'vous dis et quand j'vous douze, moi, qu'vot Sargent n'y touchera pas, entendez-vous? Pargué, j'vous trouve encore bien cocasse de m'déranger d'ma marchandise pour si peu.

Air : *de Manon Giroux.*

Je réservons note fille
Pour Monsieux Toupet.
Ça fait un garçon d'famille,
Qu'est ben mieux son fait.
Y s'distingu' dans la perruque,
En charge il sera :

LA RAMÉE.

J'aimerions mieux l'voir sans nuque,
Que de souffrir ça.

MADAME SAUMON.

Non, monsieux l'beau conseilleux d'bal, je n'voulons pas de ç'te charge-là : j'voulons une charge de rapport, comm' qui dirait Pérutier, et en boutique encor.

LA RAMÉE.

Air : *C'pendant pourtant ç'a m'fait souffrir.*

Quand mêm'ça s'rait, est-c'que s't'état
Vaut seulement sty-là d' soldat?
L'un, tranquille dans son ouvrage,
Rase, sans craindre les péris ;
Et nous, au mitan du tapage,
J'faisons la barbe aux ennemis.

Y a d'l'honneur dans notre métier.

MADAME SAUMON.

Et où ç'qu'est l'profit : en un mot comme en cent, je n'voulons pas d'officier d'épée : ça coupe trop ; vote sargent est un vivant qui a l'fil, ça mange trop ; je n'voulons pas d'ça.

## SCÈNE VI

MADAME SAUMON, TONTON, LA RAMÉE.

TONTON.

Ma mère.

MADAME SAUMON.

Dites-li ben ça ; entendez-vous, la Ramée?

TONTON, criant,

Ma mère, hé ! ma mère.

MADAME SAUMON, du même ton.

Hé ben! après, piaillarde.

TONTON.

T'nez, v'là encore Monsieux d'la Brèche qu'est cheux nous, qui endort ma grand'sœur Javotte.

MADAME SAUMON.

Ah ! le ch'napan ! c'est donc pour me t'nir le bec dans l'eau, qu'il m'envoie comm'ça des émisphères.

LA RAMÉE, riant.

Air : *sur M. de Catinat.*

Quoi donc ! vous avez l'air d'un queuq'zun qu'est piqué.

MADAME SAUMON.

J'ai l'air de c'que j'ai l'air, diab'd'invalid'manqué :
J'm'en vas les sabouler ; tu n'es qu'un affronteux,
Et ton Monsieux la Brèch'me l' payera pour vous deux.

LA RAMÉE, la retenant.

La maman de guieu, eh! mais écoutez-donc.

MADAME SAUMON.

N'me retiens pas, crois-moi, car je commencerais par t'accommoder la figure comme du jacques sanguin.

(Elle sort.)

## SCÈNE VII

LA RAMÉE, TONTON.

LA RAMÉE.

Queu tempête donc que ste femme-là !

TONTON.

C'est ben fait aussi.

LA RAMÉE.

Pargué, Tonton, vous êtes une p'tite jaseuse ben mal apprise ; faut convenir d'ça.

TONTON.

Eh ! mais vrament, fallaity pas l'laisser fair' donc?

AIR : *Au s'cours, au s'cours, au s'cours.*

A l'endroit de ma sœur,
Comme il y va le drôle !
A l'endroit de ma sœur,
Il se coule en douceur,
Sans m'dire, vous v'là,
C'beau Monsieux vous l'enjòle,
Devant moi la cajole,
Et d'ces politess'là,
Y n'm'en offre pas ça.

LA RAMÉE.

Mais, man'zelle, sont pas là des politesses pour un enfant.

TONTON.

Eh ! mais, monsieux Jean-l'Blanc, tiens... allez, quand on s'habille et qu'on s'déshabille toute seule l'on n'est plus enfant : à douze ans l'honnêteté des grandes personnes fait plaisir, entendez-vous?

LA RAMÉE.

Hé ben ! ma petite Tonton, vous êtes bien gentille, là. Dites-moi un peu des nouvelles de ma maîtresse à moi, de vote cousine.

TONTON.

Marie-Jeanne?

LA RAMÉE.

Oui : l'avous vue aujourd'hui ?

TONTON.

Pauvre petit, dites-lui donc ça !

AIR : *Il était un petit homme.*

Ma cousine est une folle :

LA RAMÉE.

M'aime-t-elle tout de bon ?

TONTON.

Oh ! j'perds l'à-d'ssus la parole.

LA RAMÉE.

Dites-moi ça, ma petite Tonton.

TONTON se moquant lu .

Éléphant, vole, vole, vole,
Limaçon,
Vole, vole donc.

J'nai pas d'compte à vous rendre là-d'ssus, mouche miel d'étape, est-ce qui m'prend pour sa confidenteuse donc ?

## SCÈNE VIII

### DE LA BRÈCHE, LA RAMÉE, TONTON.

DE LA BRÈCHE, d'un air échauffé.

AIR : *Ton humeur est Catherine.*

Ah ! mon pauvre la Ramée,
Mes amours sont confondus.

LA RAMÉE.

De vous Javotte est charmée.

DE LA BRÈCHE.

Elle et moi sommes perdus ;
Son cœur me la donnait belle,
Quand sa mère que je voi,
S'avance à grands coups sus elle,
Et m'en sangle autant à moi.

TONTON.

Porte ça à ta chapelle.

DE LA BRÈCHE.

C'est un diable que cette femme-là, une harengère.

TONTON, les poings sur ses hanches.

Parle-donc, moule à chandelle des vingt-quatre à la livre ; quoi qu'c'est qu'une harengère ? Avec son plumet d'un blanc jaune, tirant sur l'sagouin ; on voit ben qu'vous soufflez l'feux avec vote castor, car la chicorée qu'est d'ssus est fumée comme un jambon, Monsieux, d'Mayence ; mais c'est vrai, t'nez, ç'minois d'tambour de basque, dire qu'ma mère est une harengère, une femme qu'élève ses enfants comme des Duchesses.

LA RAMÉE.

Queu manufacture de dégoisement donc que ç'te p'tite chienne de langue-là.

DE LA BRÈCHE.

Laissons cette morveuse; écoute, La Ramée. Il faut, de concert avec Sansregret et Jolibois, qu'tu tâches d'engager Toupet.

TONTON.

Quoi qu'vous parlez-là d'Monsieux Toupet ?

DE LA BRÈCHE, emmène La Ramée.

Viens prendre ailleurs nos mesures.

(Ils sortent.)

TONTON.

Adieu donc, Monsieux la politesse.

## SCÈNE IX

TONTON, seule.

Air : *Tout à la bonne franquette.*

Voyez seul'ment s'il me r'garde;
J'en vaux ben la pein' pourtant ;
Même il sembe qu'il se garde
De moi, comm' d'un p'tit serpent ;
Y suffit qu'on soye une fille,
Pour qu'on doiv' s'en soucier :

Ç'n'est qu'un Sargent. ça n'en sait pas plus long, mais....

*Suite de l'air.*

Pour plaire à toute un' famille,
Parlez-moi d'un Officier.

S'tenpandant j'aime encore mieux qu'y soit mon beau-frère que ç'p'tit vilain Monsieux Toupet, je n'mangerais pas chez lui la soupe de bon cœur : la properté est la moitié d'la vie; quoi qu'c'est que ces autres-là, à ç't'heure ?

## SCÈNE X

JOLIBOIS, TONTON, SANSREGRET, ivre.

SANSREGRET, s'appuyant sur Jolibois.

Air : *Je crois que toute la terre.*

C'est Bacchus, le Dieu de la treille,
Qui fait la pluie et le beau temps.

JOLIBOIS.

Allons, allons, tâche toujours de t'soutenir : est-ç'qu'tu m'prends pour une brouette, à la fin ?

SANSREGRET.

C'est juste.

Air : *On m'a dit qu'certain faraut l'aime.*

On ne craint pas le Commissaire,
Quand on n'fait pas d'mal sans sujet.

Qu'est-ce que c'est que ç'te p'tite fille-là ?

TONTON.

Il n'est pas collé sti-là, voyez donc !

JOLIBOIS.

C'est la p'tite sœur d'la maîtresse d'note Sargent.

SANSREGRET.

Ah ! faut faire politesse à la parenté : la femme, donnez-nous à boire ; Monsieux l'garçon.

(On répond en dedans.)

Allons, allons.

TONTON.

Oui, apportez vitement, car il est à jeun.

SANSREGRET.

Air : *Quoi donc, Cadet ! est-ce tu veux qu'y m'enjole?*

Quand un amant aime ben sa maîtresse,
C'est la raison qu'il soit son favori.

JOLIBOIS.

Maâme Piquette, dépêchez-vous, chopine à huit, et du bon.

(On les sert.)

Si on vous emporte votre nappe, y aura ben du malheur.

SANSREGRET chante.

La femme est un embarras.

TONTON.

Il a avalé une mouche, car il a l'cœur ben gai.

SANSREGRET, prenant du tabac.

J'aurais chargé l'Amour
De vous dire que j't'aime.

TONTON.

Il y aurait donné là une belle commission, à l'Amour.

JOLIBOIS.

Allons, passe.

(Sansregret éternue; Jolibois ôte son chapeau.)

SANSREGRET.

N'te dérange pas, c'est l'tabac.

TONTON.

Il est sans gêne.

JOLIBOIS.

Hé! sarpejeux, Sansregret, t'as donc déjà ben riboté drès l'matin.

SANSREGRET.

J'm'en vante; j'avons remouché trois garçons tailleurs et puis un abbé : ç't'abbé a fait des façons; mais par la circonférence.... de l'occasion.... j'avons si ben paraphrasé la signature de ç'que la plume.... était disposée dans la prévention d'la chose, que ç't'abbé, qu'était.... pour ainsi dire,

dans les.... encoluments.... des intérêts, a troqué son rabat noir contre une cocarde blanche.

JOLIBOIS.

Allons, assis-toi, et buvons.

SANSREGRET, s'asseyant, chante.

Chacun son écot le vin n'est pas cher,
Chacun son écot : échos, dites-lui que je l'aime.

A ta santé.

JOLIBOIS..

A toi. Man'zelle, voulez-vous vous rafraîchir d'un doigt d'vin avec nous. (Il boit.)

TONTON.

Au ch'ni, au ch'ni, je n'bois pas avec des Racoleurs.

JOLIBOIS.

J'en aurons plus d'reste.

SANSREGRET.

Qu'est-ce qu'on dit d'nouveau, car moi je suis l'un militaire dont auquel.... on peut ben dire.... que, sans m'vanter j'peux ben....

JOLIBOIS.

Et allons, te v'là déjà assez imprimé dans la boisson : tiens, n'parle pas davantage, ça t'grisera encore.

SANSREGRET.

C'est juste, tu parles en ami ; te souviens-tu d'la dernière campagne ?

JOLIBOIS.

Hé ! oui, achève seulement ton vin. Hé ! bien, Man'zelle, si vous n'voulez pas boire, quoi qu'vous faites donc là ?

TONTON.

J'veux y rester, moi, j'suis sus l'pavé du Roi, p'têtre ; ça m'divartit d'vous voir.

SANSREGRET.

Un soir que je chantions,
Venant des Porcherons.

C'te campagne-là faisait une belle campagne; je m'souviendrai toujours d'une bombe pesant environ... beaucoup, parce qu'une bombe... ce n'est pas une chose comme qui pourrait dire une comparaison, à cause de la défaillance qu'on emprunte dans un besoin; mais qui a terme ne doit rien.

TONTON, riant.

Il n'est pas mal bête, comme ça.

JOLIBOIS.

Oh! tien, v'là qu'tu bats la campagne, en voulant nous en parler : gn'a plus d'plaisir, drès qu'tu n'sais plus ce que tu dis.

SANSREGRET, revenant comme d'un assoupissement.

AIR : *Tarare pompon.*

J'avons pourtant été dedans d'la compagnie.

JOLIBOIS.

On n'dit pas : j'avons.

SANSREGRET.

Bon!

On n'dit pas : j'avons!

JOLIBOIS.

Non.

SANSREGRET.

C'te chopin', j'te parie.

JOLIBOIS.

Va, chopine.

SANSREGRET.

Hé ben donc!
Comment? dis-moi, je t'prie,
Dit-on?

TONTON.

Ah! voyons donc ç't'autre astorlogue.

JOLIBOIS.

On dit : j'ons été là et là.

SANSREGRET.

J'ons été?

JOLIBOIS.

Oui.

SANSREGRET.

T'as menti; tiens, v'là la Ramée qui vient : c'est un r'tors dans la parole, veux-tu t'en rapporter à sa justiciaire?

JOLIBOIS.

Va, je l'veux ben.

TONTON.

Je n'veux pas que ç'grand vaurien-là m'voye.

## SCÈNE XI

LA RAMÉE, JOLIBOIS, SANSREGRET.

LA RAMÉE.

Air : *Quand je partis de la Rochelle.*
Quoi qu'vous faites donc là, vous autres?

SANSREGRET.

Tiens, la Ramée, écoute; il dit qu'il faut dire : j'ons été dans un endroit.

JOLIBOIS.

Apparemment.

LA RAMÉE.

J'ons! fi donc; ça n'vaut rien.

SANSREGRET, enchanté.

Sarpegué, c'est ben fait; quand j't'l'avais dit; n'est-y pas vrai qu'il faut dire : j'avons été dans du monde?

LA RAMÉE.

J'avons! Tu gn'es pas non plus, toi, avec ton j'avons. On dit : nous ont été queuqu'part.

JOLIBOIS.

C'est juste.

SANSREGRET.

En ç'cas-là, distingo marjolaine; j'pairons chacun d'mistier.

LA RAMÉE, prenant la chopine et buvant à même.

Que j'vous rattrape.

JOLIBOIS.

N'te gêne pas.

LA RAMÉE.

AIR : *Ah! qu'on a bien fait d'inventer l'Enfer!*

Çà, c'n'est pas ça. Tiens, toi, Sansr'gret,
T'es déjà dans les brindezingues.

SANSREGRET.

Y n's'en manqu' que cinq ou six lett'
Qu'il n'sach' par cœur son alphabet.

JOLIBOIS.

Pargué, t'as l'vin diablement mugicien; laisse-nous donc parler un moment.

SANSREGRET.

Hé ben! voyons.

LA RAMÉE.

Y s'agit de r'bouiser dans l'enrôlement Monsieux Toupet, rival d'note Sargent.

SANSREGRET.

Volontiers.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Milzieux, je veux l'dégnaiser;
Laiss' faire ma fantaisie.

LA RAMÉE.

Jolibois, faut t'déguiser
En marchand de billets d'Lot'rie.

JOLIBOIS.

J't'entends, je n'suis pas manchot,
J'saurai l'y fair' gagner un lot. (*bis*)

SANSREGRET.

C'est ben dit.

LA RAMÉE.

Tiens, v'là trois livres que Monsieux d'la Brèche m'a données pour ça.

Air : *C'pardon-là m'annonce, morgué.*

Prends deux billets sans t'arrêter,
Et puis gard'-nous l'reste pour pinter.

JOLIBOIS.

Ah! çà,
Vous s'rez-là.

LA RAMÉE.

Et oui,
Dans c'coin-ci.
Prends gard'd'être r'connu,
Not' temps s'rait perdu.

JOLIBOIS, s'en allant.

Oh! c'est entendu.

## SCÈNE XII

LA RAMÉE, SANSREGRET.

LA RAMÉE, aidant Sansregret à marcher.

Allons, viens, te v'là joli garçon!

SANSREGRET, en marchant.

Le guet le prit tout en courroux :
Lui, d'une audace sans seconde ;
S'il s'agit d'être gai pour arrêter le monde,
Par ma foi, leur dit-il, j'vais vous arrêter tous.
Car, par ma foi, je suis plus gai que vous :
Je suis plus gai que vous,
Je suis plus gai que vous.

LA RAMÉE.

Le diable te chante, va; allons, assis-toi, et reste un moment tranquille.

SANSREGRET.

C'est à sa place .

LA RAMÉE.

La mère, donnez-nous du même; mais qu'il soit meyeur.

SANSREGRET.

Dans la cuisine
Un bon petit moinillon.

LA RAMÉE.

Si tu chantes davantage, tu n'boiras plus, j't'en avartis.

SANSREGRET.

Allons, verse, et je m'tais.

LA RAMÉE.

Dors un peu, ça t'fr'a du bien; paix, v'là queuq'zun.

## SCÈNE XIII

MADAME SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TOUPET, LA RAMÉE et SANSREGRET.

TOUPET.

Non, Madame Saumon, jé né vous en impose pas, quand jé vous dis qu'à quelques lieues de Pézénas jé possède un petit château qui me rapportera, après liquidation, trente-cinq écus de rente.

MADAME SAUMON.

Entends-tu ?

MARIE-JEANNE.

Eh mais! il a tout l'air d'un homme à maison d'campagne; oui, à une demi-lieue des Gob'lins.

MADAME SAUMON.

On n'parle pas à toi, langue de satyre : Va, Javotte, rapporte-toi-zen à Monsieux.

JAVOTTE.

Air : *O reguingué, ô lonlanla.*

Pargué qu'est c'qui n'croirait pas ça !
Drès qu'Monsieux l'dit faut s'en t'nir là,
O reguingué; ô lon lan là,
Rien qu'à l'voir, je gag'rais qu'sa terre
Est dans l'cul d'sac de la misère.

TOUPET.

(A part.) Elle n'est pas dupe. (Haut.) Laissons cet article, et venons à l'agrément de mon métier; quand les pratiques sont satisfaites, on peut accommoder sa femme.

MADAME SAUMON.

Sans doute.

Air : *En mistico.*

C'est ben gracieux d'être r'tapée
En mistico, en dardillon, en dar dar dar,
Rien n'sied mieux quand on zest nipée,
Qu'd'avoir un biau chignon
Mistificoté,
R'levé.

JAVOTTE.

Ah! si Monsieux Toupet m'touche à mes cheveux, je l'sentirai ben p't'être.

MADAME SAUMON.

Te v'là donc encore avec ton r'fus, fille dénaturée?

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Va, tu m'fais mettre en colère,
J'te conseille de finir.

JAVOTTE.

Ah! si j'conclusions l'affaire,
Monsieux n'a qu'a ben s'tenir :
J'l'épouserai n'pouvant mieux faire;
Mais j'l'avertis d'vant témoin,
Qu'les enfans dont il sera l'père
L'y s'ront parens d'un peu loin.

TOUPET.

Est-ce ainsi qué vous répondez à mon ardeur?

JAVOTTE.

D'l'ardeur! Allez, Monsieux l'ardent, prenez garde de fondre : tiens, il a l'air d'un dégelé : pargué ça fera un bel homme après la débacle.

MADAME SAUMON.

Par la jarni trente millions d'cocrodilles, j'te vas érinter.

TOUPET.

Doucement, Madame Saumon.

JAVOTTE.

Vous v'là toujours, vous, avec vos coups; ah; les belles magnères !

MADAME SAUMON.

Mais, guenon qu't'es, quand l'inducation n'y fait rien, y faut ben qu'les coups y fassent.

MARIE-JEANNE.

Hé ! mais, j'vous dis, Madame Boniface, ça vous est bien aisé à dire.

MADAME SAUMON.

Quoiqu'tu t'mêles, toi, buveuse de ratafiat de chiendent.

MARIE-JEANNE.

Tant mieux, tant mieux, ma belle et bonne tante; est-ce à cause qu'je n'nous rafraichissons pas l'gozier comme vous tous les matins avec trois chopines d'eau-d'vie ?

JAVOTTE.

Et roquille.

MADAME SAUMON.

Parmettez, Monsieux Toupet, que j'l'y torde un p'tit brin l'cou.

JAVOTTE.

Ah ! vous n'tordrez rien, toujours.

MADAME SAUMON.

AIR : *Il n'a pas pu.*

Otez-vous d'là.

TOUPET.

Laissez cela.

MADAME SAUMON.

Vengez-moi donc d'l'outrage.

TOUPET.

Oh ! je ne descends point si bas.

MARIE-JEANNE.

Monsieux à nous n'se frott'ra pas;
Je n'le crois pas :
Y n'en a pas l'courage.

TOUPET.

Jé ne veux point m'abilir à disputer avec une jé ne sais qu'est-ce.

JAVOTTE.

Ma mère, entendez-vous? Ma cousine, une je ne sais qu'est-ce. T'es un je sais ben qui, moi : va, je n'veux pas l'dire, parce qu'une honnête fille n'sait pas jurer.

MADAME SAUMON.

Monsieux, quoiqu'ma gnièce soit un p'tit brin dérangée, ça n'empêche pas qu'all' n'soit queuqu'fois...

MARIE-JEANNE.

AIR : *Dame Charlotte.*

Dérangée!
Dérangée!
C'est vot' çarvelle qui l'est.

MADAME SAUMON.

Mais t'es donc une enragée!

MARIE-JEANNE.

Dérangée!

MADAME SAUMON.

Apparemment; est-ce qu'une fille comme y faut s'promet en mariage à un soldat des p'tits corps comme la Ramée?

MARIE-JEANNE.

D'où vient pas?

AIR : *Ça n'vous va brin.*

C'est un brave garçon dans l'âme,
Et v'là pourquoi c'est mon amant.
Qui sert ben l'Roi sert ben sa femme.

MADAME SAUMON.

Moi j'dis que c'n'est qu'un garniment.

LA RAMÉE.

La mèr' Saumon, c'est une offense
D'noircir l'zabsens en leu présence,
Et j'men vas vous fair' voir enfin
Que ça n'vous va brin.
Que ça n'vous va brin.

(Il se lève de table.)

## SCÈNE XIV

LA RAMÉE, MADAME SAUMON, ET LES PRÉCÉDENS, SANSREGRET, ENDORMI.

MARIE-JEANNE, claquant dans sa main.

C'est ben fait, j'suis ben aise qu'il vous aye entendu.

MADAME SAUMON.

Ah! et moi itou; vois donc comm' j'm'en épouvante?

LA RAMÉE, arrivant en colère.

Quoi qu'vous voulez dire, Maâme Saumon avec vot'garniment?

MADAME SAUMON.

Ç'que j'veux dire?

LA RAMÉE.

Oui.

MADAME SAUMON.

J'veux dire ç'que j'veux dire, huissier priseur d'la rue Huchette.

TOUPET.

Allons, mon ami Mons dé la Ramée, point dé bruit dé votre part.

JAVOTTE.

Hé! mais vraiment, Monsieux coq'mar, n'vous mêlez pas d'ça, vous; pernez tant seulement garde à la friture.

MADAME SAUMON, à la Ramée.

Hé ben! voyons donc, mauvais.

LA RAMÉE.

Vous êtes benheureuse d'n'ête qu'une femme.

AIR : *Sti-là qu'a pincé Berg-op-zoom.*

MADAME SAUMON.

Qu'une femme !

LA RAMÉE.

Oui, qu'une femme !

MADAME SAUMON.

Tais-toi,
Et ne m'échauffe pas, crois-moi.
C'est qu'un' femme tell' que je sommes,
Quand all' s'y met, vaut ben quatre hommes.

JAVOTTE.

Ah! mon guieu, la belle trouvaille! vous avez d'l'esprit comme un tableau mouvant.

TOUPET.

Allons, Madémoiselle Javotte, vous dévez céder à Madame votre mère par plusieurs raisons, et d'ailleurs vous mé manquez.

JAVOTTE.

J'vous manque! ah! laissez-moi en repos; car je n'vous manquerais pas, en vous appliquant une savonette sur la mine qui vous f'rait mousser l'grouin sans l'tremper dans l'iau.

TOUPET.

Diou mé damne, si la main ne me démange.

JAVOTTE.

La main te démange! tu veux donc t'faire gratter, biscuit d'amande amère ?

LA RAMÉE.

Monsieux Toupet, on n'menace jamais une demoiselle qu'est fille du sesque ferminin.

MADAME SAUMON.

Acoutez donc, Monsieux, c'est une impertinence; mais c'est mon enfant; et si queuq'zun s'donnait les airs d'la battre...

## SCÈNE XV

TONTON, ET LES PRÉCÉDENS

TONTON.

Allez, v'là un beau sabbat qu'on fait à votre place.

MADAME SAUMON.

Comment un sabbat!

TONTON.

Eh! oui, un sabbat! C'te dame dont à qui vous avez vendu ç'te grosse carpe œuvée pour une laitée, fait un tapage de chien, et veut renvarser tout vote baquet au poisson; all' m'aurait battue sans Monsieux d'la Brèche, qui s'tient là crainte de malheur.

MADAME SAUMON.

Air : *S'il est mordu par c't'animal.*

J'm'en va voir çà... Monsieux Toupet.

(Elle lui parle à l'oreille.)

V'nez, accoutez.

LA RAMÉE, aux autres pendant ce temps.

J'faut que j'vous mette au fait.

TONTON, les interrompant.

Monsieux d'la Brèche m'a donné quenqu'chose, et puis y m'a embrassée. Oh! j'l'aime ben à ç't'heure.

(Elle retourne auprès de sa mère.)

LA RAMÉE, achevant l'air.

Pour ahider à not' finesse.
A Toupet faites politesse.

Pour un moment comme par semblant d'l'aimer, et n'vous embarrassez pas du reste.

JAVOTTE.

Oh! drès que ç'n'est qu'par semblant, vous allez voir comm' j'vas vous le r'magner.

MARIE-JEANNE.

C'est bon, c'est bon.

MADAME SAUMON, à Toupet.

Alle est bonne quoiqu'çà; par ainsi tâchez d'vous ben faire v'nir d'elle, j'veux pas qu'ma fille soye malheureuse.

TOUPET.

Laissez-moi faire, jé lui plairai qué dé reste, ou elle serait bien difficile.

(Madame Saumon s'en va.)

## SCÈNE XVI

JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, TOUPET, LA RAMÉE, SANSREGRET.

LA RAMÉE.

AIR : *Amour qui fait brûler.*

C'que vous avez dit d'moi,
Ma charmante maîtresse,
Prouve votre tendresse.

MARIE-JEANNE.

Pour sti-là qu'y a not'foi,
Faut parler, quand ça presse,
Tout d'même que pour soi.

TOUPET.

Voyez, mademoiselle Javotte, quel plaisir de s'aimer : si vous vouliez profiter de l'ézemple.

TONTON.

Dé l'ézemple ! Y prononç'ra mieux, quand y s'ra plus grand.

LA RAMÉE, à Javotte.

Allons, la p'tite cousine future, d'là zardiesse. T'nez, c'est qu'all' n'oze pas. Allons, ouvrez vot' p'tit cœur, n'cachez rien à monsieux.

JAVOTTE.

Dame, c'est qu'ça coûte à une jeunesse.

MARIE-JEANNE.

AIR : *Il faut, mon frère.*

Va, va, Javotte,
Laisse-toi zenflammer ;
Tu fais la sotte ;
Y faut zaimer.

JAVOTTE.

Oh ! mais j'ai d'la pudeur.

TOUPET.

Mademoiselle Javotte,
L'Amour...

JAVOTTE.

Fi, ça fait peur,
Quand on zest fille d'honneur.

TONTON.

Ah ! comm'ma grand' sœur fait la p'tite bouche.

TOUPET.

Tâchez, tâchez dé m'aimer; régardez-moi pour vous faciliter lé réciproque.

JAVOTTE.

Qu'vous êtes genti!

TONTON.

On n'en f'rait qu'une bouchée.

LA RAMÉE.

Efforcez-vous tous les deux. J'allons nous réjouir, là, tertous en magnère des accords: Hé! Sansr'gret, réveille-toi; allons d'la joie.

(Pendant ce qui suit, la Ramée et Marie-Jeanne font apporter et apportent eux-mêmes ce qui leur est nécessaire.)

JAVOTTE.

(Bas.) Faut ben s'prêter un peu.

TOUPET, lui prenant la main.

Allons, cadédis, animons-nous.

TONTON.

Voyons donc comm'ça s'fait!

TOUPET.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

J'aime un obéjet,
Parc' qu'il me plaît.

JAVOTTE.

Eh! ben, tenez, moi de d'même.

TOUPET.

Je suis sa loi.

JAVOTTE.

Tenez, et moi
De d'même.

TOUPET.

Oui, c'est mon goût.

JAVOTTE.

Hé! ben, moi tout
De d'même.

TOUPET.

Cet obéjet c'est vous.

(Il lui baise la main.)

JAVOTTE.

Ah! Monsieux, qu'c'est doux!
Mais doux, comme la rue des Lombards, en vérité.
Mon cher Poulet des Ind'que j't'aime!

TOUPET.

Que jé t'aime! et voilà lé mot; jé savais bien qu'elle né serait pas longtemps ténace.

JAVOTTE.

(A part.) Si tu savais!

LA RAMÉE.

(On s'attable.) Assissons-nous tertous. Hé! Sans-r'gret, est-ce que tu dors encore?

SANSREGRET.

Oh! que non, j'nai pas l'temps d'ça, moi?

JAVOTTE.

Est-ce qu'il est gris donc, lui?

SANSREGRET.

Gris? C'est bon pour un ivrogne.

LA RAMÉE.

Allons, passe donc.

TOUPET.

(A part.) Jé mé compromets en cé jour par nécessité.

SANSREGRET.

J'suis ben là moi. N'vous gênez pas, vous autres.

LA RAMÉE, versant.

Allons, tendez, man'zelle Javotte ; à vous, man'zelle Marie-Jeanne ; (A Tonton.) et vous, bonne pièce ; (Otant son chapeau.) Monsieux Toupet, voulez-vous ben m'parmettre. (A Sans-regret.) Hé ! ben, est-ce que tu n'veux pas boire à la santé d'Monsieux Toupet, toi ?

SANSREGRET.

D'monsieux Toupet ! Si fait, j'boirais jusqu'à son dernier cheveu, moi.

LA RAMÉE

Note bourgeois, n'prenez pas garde à lui ; c'est l'vin qui parle.

TOUPET.

Jé lé vois. Mademoiselle Marie-Jeanne, sans rancune de tantôt.

MARIE-JEANNE.

Fi donc, monsieux du Château, à la vôtre.

TOUPET.

Mademoiselle Javotte jé bois à vos plaisirs.

JAVOTTE.

Monsieux, c'est l'plaisir d'là copagnie.

SANSREGRET.

Ç'que c'est qu'la politesse !

LA RAMÉE, pendant que Toupet boit.

(A part.) Allongeons le temps pour attendr' Jolibois. (Haut.) Ah ! ça, monsieux Toupet, pour amuser la copagnie, dites-nous donc quequ'chose d'vote pays.

MARIE-JEANNE.

Quoi ! d'son pays ?

JAVOTTE.

Non, non ; parlons plutôt d'Versailles.

TONTON.

Ah ! oui, all'y a été avec ma mère, dà.

MARIE-JEANNE.

T'es ben heureuse.

LA RAMÉE.

Hé ! ben, contez-nous ça.

TOUPET.

J'en sérai fort aise.

SANSREGRET.

Écoutons... parce que pour peu que quelqu'un qui cause, quand on parle...

LA RAMÉE.

Allons, laisse-la donc dire.

JAVOTTE.

AIR : *Drès l'matin.*

Vantez qu'j'avons vu la Reine,
L'Dauphin et Mesm'zell' ses sœurs,
All'zont tout comm' la Dauphaine,
Un air d'esprit et d'douceur ;
Quand on l'za regardé, y sembe
Qu'gn'a plus rien dans l'monde à voir ;
Ils étiont dans un' longu' chambe
Qu'est comme un' rue en miroir :
Et puis l'Roi, note bon maître,
Les couvait si bien d'ses yeux,
Que j'nous mourions d'envi' d'être
Ses enfans aussi ben qu'eux.

LA RAMÉE.

Je l'sommes tertous, Man'zelle ; s'il nous fait pas aussi riches que ceux qui l'y sont un p'tit brin d'plus près qu'nous ses enfants, ç'nest pas manque d'bonne volonté ; un père qui a tout un grand royaume pour famille fait ç'qui peut.

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

C'est un des meilleurs humains
Et des plus honnêt'homm' d'la terre.
Eh ! puis, t'nez, tous ses cousins
Sont d'l'himeur de son caractère ;
L'Français les aim' drès en naissant ;
Jugez c'que c'est en grandissant.

Vous savez ben l'pain d'amonition que j'mangeons en campagne, et ben, t'nez, ça nous semb comm' des perdrix ; pourquoi ? parce qu'ça vient du roi ; c'prince-là, c'est l'bien aimé du cœur.

SANSREGRET.

Tu m'as volé celui-là.

JAVOTTE.

Eh ! mais vous l'avez volé à tout l'monde, vous.

TOUPET.

Cé garçon-ci a des entrailles.

LA RAMÉE.

Hé ! ben, monsieux Toupet, ça n'vous donne-ti pas un p'tit brin l'envie d'voir d'queu magnère un boulet d'canon en agit avec ceux qui n'veulent pas s'ranger, quand y passe ?

TOUPET.

Eh ! mon ami, chacun doit sé ténir dans son état.

LA RAMÉE.

J'badine au moins. On n'force personne : eh ! puis, c'est pas avec vous qu'il faudrait jouer à ç'jeu-là, d'la finesse dont vous êtes.

TOUPET.

Cadédis, jé lé crois.

LA RAMÉE.

Escusez...

TOUPET.

Il n'y a pas d'mal ; j'entends raillerie, mon cher, j'entends raillerie.

## SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, JOLIBOIS, DÉGUISÉ EN MARCHAND DE BILLETS DE LOTERIE.

JOLIBOIS.

On la tire aujourd'hui, c'est pour aujourd'hui.

TOUPET.

Ah ! un bonheur né va pas sans un autre ; mettons à la loterie, ma pétite Javotte.

JAVOTTE.

Pourquoi faire?

MARIE-JEANNE.

Hé ! pargué, pourquoi pas?

JOLIBOIS.

J'n'en ai pus qu'deux : qu'est-ce qui les veut?

LA RAMÉE.

Monsieux Toupet a raison, faisons une société.

TOUPET.

Eh ! qué risqués bous ? qui ne hasarde rien n'a rien

LA RAMÉE.

Va-t'y, Man'zelle ?

JAVOTTE.

Allons, va.

MARIE-JEANNE.

C'est pas une si grosse dépense.

JOLIBOIS.

V'là l'gr'lot, d'quinze mille livres en passant, v'là l'gr'lot.

TOUPET.

Coléporteur, bénés çà.

LA RAMÉE.

L'homme ; hai ! l'homme ?

JOLIBOIS, s'avançant.

V'là mes deux derniers, mon officier.

TOUPET.

Il n'y a qu'à les prendre tous deux.

JOLIBOIS.

Oh ! j'ai la main heureuse, déjà.

TOUPET.

Voyons, ils sont des enfans trouvés.

JAVOTTE.

Marchand d'ognons s'connait en ciboule ; hé ! ben, r'gardez donc s'ils n'sont pas un p'tit brin faux.

(Toupet les retourne et les examine.)

SANSREGRET.

AIR : *Talalerita, talalire*

Quand je n'vous vois pas je soupire,
Et j'soupire aussi, quand j'vous vois,

LA RAMÉE.

Paix.

M. TOUPET.

Jé lés crois bons : avés vous dé l'encre, l'ami ?

JOLIBOIS.

Toujoux, note Bourgeois, à cause du négoce, et du papier itout (il en donne), pour écrire les lots que j'vends.

(Pendant que Jolibois dévisse le cornet et aveint une plume,)

SANSREGRET, achève l'air ci-dessus.

Et l'amour que l'Amour m'inspire,
Est un amour plus fort que moi :
C'est comme j'ai l'honneur de vous l'dire...

LA RAMÉE.

Mais tais-toi donc. Man'zelle Javotte, vous savez écrire ?

JAVOTTE.

Non, j'n'ai jamais pû apprende ça, parç'que j'suis gauchère.

LA RAMÉE, ayant le pouce enveloppé d'un linge.

Si j'n'avais pas mal à mon pouce.

TOUPET.

Prêtés, prêtés-moi la plume.

LA RAMÉE.

Encore mieux : car j'vous dirai avec ça qu'je n'peux pas ben mette l'ostographe dans les chiffres ; vous garderez les billets, gn'a qu'à seul'ment faire faire eune r'connaissance pour nous quatre, et faire Man'zelle Javotte la porteuse.

TOUPET.

A merveille. (Il écrit.)

TONTON.

Ah ! ma sœur, vous mettrez six yards pour moi, pas vrai ?

JAVOTTE.

Nous varrons ça.

SANSREGRET.

Je ne sais pas pourquoi j'suis altéré comme ça : la Ramée, passe-moi un peu la bouteille.

LA RAMÉE.

Oh ! un moment.

(Ils se font tous des signes de joie, pendant que Toupet écrit.)

SANSREGRET.

Sur ce côteau,
Je badinais au fond de l'eau,
Et je m'endormais,
En m'écriant qui va là,
Là.

JOLIBOIS.

Note Bourgeois, t'nez, pernez garde à c'pli : n'mettez pas vote nom d'dans, car l'papier burait, et faudrait r'commencer.

TOUPET, écrivant.

Hé ! bien : jé n'ai qu'à lé mettre plus bas : ténés, Madémoiselle, nous né pouvons pas manquer dé gagner, car vous y êtes.

JAVOTTE.

Ah ! Monsieux, vous y êtes encore pus qu'moi ; comment donc ! vous écrivez comme un déluge.

TOUPET.

Vous mé flattés, mon aimable poule.

LA RAMÉE.

Gn'a pas d'flatterie ; j'vous répons d'un lot, moi, Monsieux Toupet.

TOUPET, essuie la plume et revisse le cornet.

Jé l'espère.

LA RAMÉE, à Marie-Jeanne.

Dites-ly qu'all'nous coule ça par sous la table.

MARIE-JEANNE.

(A la Ramée.)

La Ramée, il s'ra ben joyeux, quand il verra la liste. (A Javotte.) Donne.

JAVOTTE, lui donnant la reconnaissance.

Je m'doutais ben d'ça.

TOUPET, à Jolibois.

Ténés, pétit, voilà vos ustensiles.

LA RAMÉE.

Allons, vivant, avec la permission d'Monsieux, mettez-vous là ; j'vous pairons dans l'moment.

JOLIBOIS, se plaçant.

Ç'a n'presse pas.

LA RAMÉE.

Faut convenir qu'y a de beaux hommes dans les troupes, Monsieur Toupet.

TOUPET.

Jé lé sais.

MARIE-JEANNE.

Quand ils ne r'sembleraient qu'à Monsieux.

JAVOTTE.

Eh ! mais, on se r'semble de plus loin.

TONTON.

Et sans êtr'parents encore.

SANSREGRET.

AIR : *Il est Gentilhomme.*

Monsieux est sans dout' Guernadier
Selon ce que j'espère ?

TOUPET.

Non cé n'est pas là mon métier.

SANSREGRET.

Ah ! c'est une autre affaire.

TOUPET.

Qué veut-il dire par là ?

LA RAMÉE.

Oh! rien du tout.

SANSREGRET, montrant Toupet.

C'est qu'il a
L'air d'un Mi, Mi, Mi,
L'air d'un li, li, li,
L'air d'un Militaire,
A vot' santé, frère.

TOUPET.

Frère ; qué veut dire céci ? Il se familiarise ; jé né mé crois pas fait pour cette fraternité.

JAVOTTE.

Est-ce qu'vous l'accoutez? voyez-vous pas ben qu'il a bû : eh ! puis, avec qui croyez-vous donc êtr', Monsieux ? Comment donc des filles qui sont l'innocence même.

TOUPET.

Vous avés raison, ma chère enfant ; daignez vous apercevoir aussi qué jé plaisante.

JOLIBOIS.

Hé ! ben, t'nez, puisqu'vous êtes en train d'badiner, j'ai là une chanson qu'est baclée gn'a pas longtemps, et qui a déjà sarvi.

LA RAMÉE.

Ça n'fait rien, donnés toujours, père ; allons, chantons queuqu'p'tite chose à cause d'la rencontre ; t'nés, Man'zelle, vous qu'avez une belle poitrine, défrichez-nous ça.

JAVOTTE.

Donnez ; quand on n'a pas une belle voix, on n'se fait pas prier.

TOUPET.

Allons, ma petite amie, vous mé férez votre cour par-là, chantez pour l'amour dé votre pétit mari, nous férons *chorus*.

JAVOTTE.

AIR : *Mais il y a deux ans que j'vous aim' ben.*

D'un faraut de note quartier
Accoutez l'aventure :

LE CHŒUR.

D'un faraut, etc.

JAVOTTE.

Y s'mis en tête d'épouser
Une fill' qui n'pouvait pas l'aimer.

LE CHŒUR.

Y s'mis, etc.

TOUPET.

Il né savait pas bien s'y prendre.

JAVOTTE.

S'te fille avait un autre amant,
De plus bonne figure,

EN CHŒUR.

S'te fille, etc.

JAVOTTE.

Qui malgré sa mère vrament,
Ly baillit son consentement.

LE CHŒUR.

Qui, etc.

TOUPET.

Rien dé mieux.

JAVOTTE.

Pour s'débarrasser du rival,
Qui s'croit une mignature.

LE CHŒUR.

Pour, etc.

JAVOTTE.

On vous a fait à c't'animal,
Un tour qui n'réussit pas mal.

LE CHŒUR.

On vous a fait, etc.

TOUPET.

C'est bien employé.

JAVOTTE.

Pour société de deux billets,
Donnant sa signature,

LE CHŒUR.

Pour, etc.

JAVOTTE.

On l'a fait signer bas esprès,
Pour afin d'l'engager après.

(TOUPET, se lève avec vivacité.)

LE CHŒUR.

On l'a fait, etc.

Quand Javotte a fini, toute la bande claque des mains.

TOUPET.

Serais-je pris pour dupe?

LA RAMÉE.

Hé! ben, camarade, conv'nez qu'vous êtes d'dans, d'beau jeu, là.

TOUPET, à Javotte.

Rendez-moi, s'il vous plait, ma réconnaissance.

JAVOTTE.

Allez, all'est en bonne main; c'est la Ramée qui l'a, y vous travaillera ça, comm' ça s'pratique.

AIR : *Gare le pot au noir.*

Ah! ça, mon p'tit futur,
Je v'nons d'fair' les fiançailles?

LA RAMÉE, le raillant.

D'elle vous v'là ben sûr.

JAVOTTE.

A tantôt l'zépousailles :

TOUPET.

Mé tromper dé la sorte !

JAVOTTE.

M'aimez-vous à ç't'heur'-ci?

TOUPET, furieux.

Qué lé diable t'emporte.

SANSREGRET.

D'la douceur, notre ami.

Faut d'la civilité dans les troupes; Mad'moiselle est fort ragoutante ; allons, pas de refus, épousez-la un peu jusqu'à nouvel ordre.

TOUPET, avec emportement.

Jé n'ai qué faire dé votre berviage vachique; jé suis vrave. Cé qui mé pique, c'est dé mé voir dupé où jé croyais faire uné dupé dé vous. Pétite égrillarde...

## SCÈNE XVIII

MADAME SAUMON, MARIE-JEANNE, JAVOTTE, TONTON, LA BRÈCHE, LA RAMÉE, JOLIBOIS. SANSRECRET, TOUPET.

TOUPET, continuant.

Jé né bous régrette pas ; car vous, votré race, à commencer par votré mere, vous né valez pas les frais dé la police.

MADAME SAUMON.

Ah ! grand merci, v'là donc comme tu nous équipes, girouette du pilori.

LES QUATRE FEMMES ENSEMBLE.

MADAME SAUMON.

Tu n'sortiras pas d'ici sans avoir la margoulette en compote : c'nez s'diable de malpeigné, traiter comm' ça d'honnêtes gens; tu peux ben dire : *bon soir, la compagnie*, car j'te vas mettre hors d'état de travailler d'main.

JAVOTTE.

Laissez-moi faire, ma mère, faut qu'il porte un bras en écharpe de ma façon : tu vas voir à qui qu'tu t'joues, va, cocher des cabriolets d'Marseille; mais voyez c'cousin germain d'Lucifer à la mode de Bretagne, ah! c'est fait d'toi.

MARIE-JEANNE.

C'est donc à nous qu'tu t'adresses timballier des archers d'l'écuelle, nous n'valons pas les frais de la police, oh! j'te vas faire voir à qui tu parles, va, médaille de papier volant vis-à-vis l'Hôtel des Ursins, tiens toi ben.

TONTON.

Tu n' m'échapperas pas, c'te main là va mettre ta face en couleur, et l'autre va la frotter, ah! comme tu vas m' payer l'honneur d'avoir trinqué avec moi, rendez-vous à croquignolle, faut que j'té écharpe.

LA RAMÉE et JOLIBOIS, s'opposant à leur violence

Douç'ment donc, douç'ment.

LA RAMÉE.

J'nous intéressons à sa santé.

TOUPET.

Tâchons dé leur souhaiter tous bas lé bonsoir.

MADAME SAUMON.

Est-ç' qu'il s'rait engagé ?

LA RAMÉE.

Et proprement même.

(Toupet s'échappe.)

JOLIBOIS, courant après lui.

Dites donc, dites donc ?

SANSREGRET, courant aussi.

Oh ! y n'ira pas loin.

SANSREGRET, s'en allant doucement et en serpentant.

Air : *L'Amour, pour me rendre heureux.*

J'm'en vas bien-tôt vous l'attrapper.

LA RAMÉE.

Il ne peut pas nous échapper;
Le manigance est prête,
Et j'm'en'vas dans l'moment

(Il tire une cocarde de sa poche.)

L'y poser sur la tête
L'cachet du Régiment.

(Il sort.)

MADAME SAUMON.

Qu'j'en suis ben aise!

## SCÈNE XIX

MADAME SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, DE LA BRÈCHE.

MADAME SAUMON.

Ah! ça, Monsieux, j'suis r'connaissante; tiens, ma fille, sans ly-j'étais agonie par ste femme, deux d'ses commères et la populace au sujet de ste carpe de tantôt : Monsieux d'la Brèche m'voit dans les douleurs, tire l'épée à la main nue, et cric, crac, zin, zon, piff, paff : il s'escripe si bien d'coq et d'caille, qu'y m'tire d'embarras en un crain d'œil.

Air : *Mais d'mandez-moi pourquoi qu'je r'viens.*

Javotte, approche, mon enfant;
Va j'permets que Monsieux t'embrasse.

DE LA BRÈCHE.

Madame.

MADAME SAUMON.

Ah ! pas tant de compliment,
J'sais c'que j'dis et c'qui faut qu'j'fasse.
Toupet vient d'découvrir la mêche,
Et j'r'sens ç'que vous avez fait ;
Va tu seras Madame d'la Brêche.

MARIE-JEANNE.

Ç'nom-là vaut ben Madame Toupet.

TONTON.

V'là deux drôles de noms, toujoux.

JAVOTTE, donnant la main à M. de la Brêche.

T'nez, ça vaut la parole, comme la parole vaut l'jeu.

## SCÈNE XX

TOUPET, LA RAMÉE, JOLIBOIS, SANSRECRET, MADAME SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, M. DE LA BRÈCHE.

JOLIBOIS.

Allons, camarade, n'vous faites pas prier ; car ça d'viendrait gênant entre amis.

TOUPET.

Eh ! Messieurs, doucément ; une personne délicate comme moi sé casse comme un verre ; jé né cherchais point à m'enfuir.

SANSREGRET.

Oh ! non, Monsieux s'promenait ; il est bon d'prendr'l'air.

MADAME SAUMON.

AIR : *Qui veut savoir l'histoire entière.*

Ah ! tu viens donc chercher ton reste !

TOUPET.

En parlant, on peut sé passer du geste.

MADAME SAUMON.

On m'venge assez, n'craignez pus rien.

JAVOTTE.

Pargué, la cocarde vous va ben.

MARIE-JEANNE.

Faut l'ap'ler Monsieux la Terreur à c't' heure-ci.

TONTON.

Il a l'air dégagé comme l'coche d'Auxerre.

LA RAMÉE, tirant la signature de Toupet.

AIR : *Sti-là qu'à pincé Berg-op-zoom.*

(Au Sergent.)

Avons-nous ben su l'accrocher?
T'nez, v'là d'quoi le faire marcher.

DE LA BRÈCHE.

En faveur du bien qui m'arrive,
Du fruit de vos soins je me prive.

Je lui rends ce papier, pourvu qu'il vous fasse une légère excuse.

TOUPET.

Essécuses, moi! des essécuses! qu'on me donne sur le champ l'habit d'ordonnance : jé lis dans ses yeux qu'elle sé répent dé mé perdre, et avant qué son goût pour moi né la réprenne vivement,

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Mon Sergent, car je suis des vôtres,
Jé veux partir avec eux autres ;
Délivrez-moi dé ses transports.
Oui, j'aimé mieux être, ma mie,
Enrôlé dans les petits corps,
Qué dans la grande confrérie.

JAVOTTE.

Ah! ça n'aurait pas manqué avec toi, va; y n'est pas Gascon!

MADAME SAUMON.

Allons, partons; j'allons bacler ton mariage et sti-là d'Marie-Jeanne.

TOUPET.

Jé vous souhaite une postérité aussi nombreuse qué cé bras-ci étrillera d'ennemis.

LA RAMÉE.

J'aurons sans doute queuqu'jour la guerre, et d'himeur dont j'vous connais, papa, si, comme dit c't'autre, on rase queuqu'ville, vous n'manqu'rez pas d'ouvrage.

MADAME SAUMON.

Hé! ben, v'nez-nous tertous.

JAVOTTE.

Tout à l'heure, ma pauvre p'tite chère mère.

(S'adressant au public.)

Air : *Me promenant dans la plaine.*

Le zèle ardent nous engage
A prévenir vos désirs;
Nous varions le langage,
Pour varier vos plaisirs.
Un censeur triste et sauvage
N'y trouvera point d'appas.
Croit-il lui seul former l'orage?
Non, non, non; le goût ne suit point ses pas.
Ah! quand on a votre suffrage,
Non, non, non, non, l'homm' ne réplique pas.

LE

# MAUVAIS PLAISANT

OU LE

# DROLE DE CORPS

## OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE
L'OPÉRA-COMIQUE DE LA FOIRE SAINT-LAURENT
LE MERCREDI 17 AOUT 1757.

---

## ACTEURS

CÉPHISE, *Mère de Sophie.*
SOPHIE.
M. GROSSEL, *Frère de Céphise.*
PLAISANTIN, } *Amants de Sophie.*
LÉANDRE, } *Amants de Sophie.*
M. PRESSANT, *Créancier de M. Grossel.*

*La Scène est à Paris dans la Maison de M. Grossel.*

## SCÈNE PREMIÈRE

### CÉPHISE, GROSSEL.

GROSSEL, riant avec éclat.

Ah! ah! ah! hé bien, ma sœur.

CÉPHISE, d'un air froid.

Hé bien! mon frère.

GROSSEL, d'un ton de bonne humeur.

Convenez que Sophie votre fille n'aura pas le temps de s'ennuyer avec Plaisantin son futur, car parbleu, c'est un drôle de corps.

CÉPHISE.

Ah! fort drôle : est-ce parce qu'il est familier jusqu'à l'impertinence, et qu'il joue éternellement sur le mot?

GROSSEL.

Et sur quoi donc voulez-vous qu'il joue, puisque c'est son caractère?

Air : *Mais à cette table.*

La gaité l'inspire.
Le mot pour rire
Se trouve toujours
Encadré dans ses discours.
Votre froid Léandre,
Tristement tendre,
Ne ferait pas mal
D'imiter son rival;
Moi-même j'envie
Son sort.

CÉPHISE.

Hé bien,
Moi, je ne vois rien
De si plat dans la vie.

GROSSEL.

Oh, vous voilà toujours avec votre humeur.

CÉPHISE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Non, je n'ai point, mon frère, un caractère sombre,
Mais je sais distinguer l'esprit d'avec son ombre,
Et votre Plaisantin me prouve clairement
Que tout drôle de corps n'est qu'un mauvais plaisant

GROSSEL.

Hé, que m'importe à moi qu'il soit bon ou mauvais, pourvu qu'il m'amuse.

Air : *Jardinier ne vois-tu pas?*

Les gens au ton affecté
N'ont pas sur moi d'empire.
Toujours leur air apprêté
Consulte leur dignité,
Pour rire, pour rire, pour rire.

Qu'ils aillent au diable : moi j'aime les rieurs, ce sont de bonnes gens, entendez-vous? malheur à qui ne rit pas.

CÉPHISE.

Encore faut-il en avoir sujet, mais

Air : *De tous les capucins du monde.*

Rire de choses pitoyables !

GROSSEL.

Ah ! vraiment, vous et vos semblables
Vous avez toujours très-grands soins
De n'être contents d'aucuns styles.
Ceux qui s'y connaissent le moins,
Sont toujours les plus difficiles.

CÉPHISE.

Air : *Un cordelier.*

Vous me donnez un joli ridicule.

GROSSEL.

Par-tout il circule,
Oui, morbleu, partout.
On porte le dégoût.
Voit-on éclore un ouvrage passable...
Il est détestable.
Par vous le talent
Périt même en naissant.

CÉPHISE.

Vous me rendez bien de peu justice, j'aime le mérite réel; mais qu'a de commun, je vous prie, le talent avec M. Plaisantin?

GROSSEL.

Il en a. Oui, il en a, vous dis-je, et indépendamment de ce qu'il est tout uni et sans façon comme moi.

Air : *Allons donc, jouez violons.*

C'est que l'amitié qui nous lie
M'est d'une ressource infinie,
C'est-à-dire, pour le moment.
Vous savez, malgré ma richesse,
Que très-vivement on me presse,
Pour un certain remboursement ;
Et comme je n'ai point d'argent,
Plaisantin sera ma ressource,
Je pourrai puiser dans sa bourse.

CÉPHISE, ironiquement.

Oh, je le crois fort obligeant.

GROSSEL.

Vous le croyez en enrageant.

Votre inutile Léandre, serait-il capable de ces procédés-là?

CÉPHISE.

Si vous le connaissiez mieux.....

GROSSEL.

Lui, il n'est bon à rien qu'à languir, à soupirer.

CÉPHISE.

C'est qu'il aime véritablement.

GROSSEL.

Air : *Tomber dedans.*

Ce Léandre voudrait en vain
Prétendre à la main de Sophie,

CÉPHISE.

Mais tel est pourtant mon dessein,

GROSSEL.

Oh ! parbleu, je vous en défie.

CÉPHISE.

Elle est ma fille.

GROSSEL.

On le sait bien.
Vous pouvez former ce lien,
Ce doux lien
Ce beau lien.
Mais ne comptez pas sur mon bien.

L'autre est mon ami; j'aime sa manière d'agir, son genre d'esprit me convient.

CÉPHISE.

Non, mon frère, il ne vous convient pas.

GROSSEL.

Ventrebleu, je sais mieux ce qu'il me faut que vous.

CÉPHISE.

Air : *d'Épicure.*

L'emportement qui vous inspire
Récompense mal ma douceur,
Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

GROSSEL.

Hé bien, voyons, ma douce sœur

CÉPHISE.

Ce genre qu'entre nous je blâme,
De chez vous devrait se bannir.
Le seul bon goût enchante l'âme,
Et le mauvais la fait rougir.

GROSSEL.

Ah, diable, de la métaphysique du Marais ! mais vous êtes fort douce en effet : savez-vous que j'aimerais autant que l'on me dît des injures que de m'entendre dire que je n'ai point de goût.

CÉPHISE.

Air : *Je suis philosophe, moi.*

Vous en avez, mon frère, et plus qu'un autre.

GROSSEL.

Chacun en a pour soi :
Vous aimez l'un, et moi j'aimerai l'autre ;
Là-dessus point de loi.

CÉPHISE.

Ah ! volontiers.

GROSSEL.

Prêtez-vous, je me prête.

## SCÈNE II

### CÉPHISE, GROSSEL, PLAISANTIN.

PLAISANTIN, achève l'air en sautant dès le fond du théâtre.

J'aime la fillette,
Moi,
J'aime la fillette.

GROSSEL.

Ah ! le voici, je respire, je suis dans mon élément avec lui.

CÉPHISE.

Qu'ils sont bien ensemble!

PLAISANTIN.

Te voilà, père Grossel, où diable te fourres-tu donc? Je t'ai cherché partout jusque dans l'écurie.

GROSSEL, riant.

Et tu ne m'y as pas trouvé? N'est-ce pas?

PLAISANTIN.

Hé! bien, la petite mère Céphise, comment la joie?

CÉPHISE, froidement et bâillant.

Ah! fort bien, monsieur.

PLAISANTIN.

Comment donc morbleu, nous voilà belle comme Cybèle.

GROSSEL, en souriant.

Comme Cybèle.

CÉPHISE.

Air : *Recevez ce beau bouquet.*

C'est me complimenter au mieux,
Vous y mettez de la noblesse.

PLAISANTIN.

Cybèle était mère des Dieux,
Et vous l'êtes d'une déesse,
Par conséquent vous sentez fort,
Que Sophie étant votre fille,
Et vous ressemblant sans effort,
Aurait tort,
De n'être pas gentille.

GROSSEL.

Ah! ah! ah! comme il tourne les moindres choses!

CÉPHISE, ironiquement.

Oui, cela est fort beau.

PLAISANTIN.

Qu'est-ce que vous parlez là de corbeau? (Il rit.) Sais-tu bien que ta sœur est plaisante.

GROSSEL, riant.

Oh! tout-à-fait.

CÉPHISE.

AIR : *De Catinat.*

De ce talent, monsieur, vous me faites présent.

PLAISANTIN.

Ni présent, ni passé, madame, assurément.

GROSSEL, riant.

Ah! ah! ah!

CÉPHISE.

Ayez donc la bonté de me parler plus clair.

PLAISANTIN.

Quoi? clerc de procureur!

GROSSEL, éclatant de rire.

Mais finis donc, mon cher.

Le diable t'emporte. Tu veux donc me faire étouffer.

CÉPHISE, à part.

Quel homme!

GROSSEL, à Céphise,

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Quoi, vous ne riez point!

CÉPHISE.

Hélas!

J'ai tort de ne point savoir rire.

(Dédaigneusement.)

Et puis d'ailleurs on ne rit pas.
D'une chose que l'on admire.

Je fuis sans doute l'amusement en m'éloignant de monsieur, j'en ai bien du regret. Mais une affaire m'appelle.

PLAISANTIN.

Une affaire vous appelle? Elle vous a donc appelée bien bas, car je ne l'ai pas entendue.

(Céphise hausse les épaules et veut sortir.)

GROSSEL, content.

AIR : *Tu croyais qu'en aimant Colette.*

Toujours chez lui l'esprit travaille,

(Arrêtant Céphise.)

Mais...

CÉPHISE.

Vous me retenez en vain.

(Elle sort.)

PLAISANTIN.

Hé bon, laisse-la partir.

Car il vaut mieux qu'elle s'en aille,
Qu'une bonne pièce de vin.

## SCÈNE III

GROSSEL, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Elle est un peu bête, ta sœur.

GROSSEL.

Il s'en faut de beaucoup. Elle a seulement l'esprit sérieux.

PLAISANTIN.

Et mais, c'est tout de même.

GROSSEL.

Comment tout de même!

PLAISANTIN.

Oui, excepté que c'est différent.

GROSSEL.

Ah! bon! laissons ce point. Au reste.....

PLAISANTIN.

Oreste, ah, volontiers, Pylade, mais à condition qu'au lieu de mourir, nous vivrons l'un pour l'autre.

GROSSEL.

Où diable va-t-il chercher tout cela? Mais parlons un peu raison.

PLAISANTIN.

Oh, volontiers, moi, oui, parlons raison.

GROSSEL.

Air : *C'est là ce qui m'étonne.*

Oh! ça, mon cher, de toi je fais grand cas.
Et tu sais que j'ai grande envie.
De te faire épouser Sophie.

PLAISANTIN.

Cela ne me surprend pas.

GROSSEL.

Oui, mais ma sœur, du moins je le soupçonne,
Elle qui doit me ménager,
Prétend pour me faire enrager,
Avec Léandre l'engager.

PLAISANTIN.

Voilà ce qui m'étonne.

L'engager!

GROSSEL.

Oui, la marier avec lui.

PLAISANTIN.

Air : *Le Seigneur Turc a raison.*

Ceci devient sérieux,
Ce récit m'enflamme :
Qui? lui? serait à mes yeux
L'objet des vœux de son âme!

Ah ! si Léandre l'osait
Si jamais il l'épousait...
Elle serait sa femme.

GROSSEL.

Hé ! mais sans doute : venons pourtant au fait, tu aimes ma nièce.

PLAISANTIN.

A peu près comme tu aimes l'argent.

GROSSEL.

Tu ne l'aimerais donc guère, car je ne suis pas intéressé.

PLAISANTIN.

Parbleu, je le crois bien ; car il n'y a plus de Sous-Fermes.

GROSSEL, d'un air content.

Diable de fou, va tu ne changeras jamais..... et tant mieux. A propos d'intérêt,

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

Deux mille cinq cents louis,
Ne sont pas chose frivole,
Tu me les as bien promis,
Et je compte sur ta parole,
J'ai d'excellents effets en main.

PLAISANTIN.

Oh, nous verrons cela demain.

GROSSEL.

Mais si la personne à qui je les dois revenait encore aujourd'hui.

PLAISANTIN.

Ne t'embarrasse pas, on trouvera à qui parler.

GROSSEL.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Viens, passons dans mon cabinet,
Tu verras, si tu le désire,
L'état de mon bien clair et net.

PLAISANTIN.

Mais à ton tour tu me fais rire.

On ne risque rien entre amis. Je t'assure que je ne risquerai pas un sol avec toi.

GROSSEL.

Viens toujours, quand ce ne serait que pour parler plus à notre aise des clauses de ton mariage.

PLAISANTIN.

Allons, cela m'amusera beaucoup, car le style des clauses est fort gai ordinairement. Il commence toujours par, *par-devant*..... et finit par et *cætera*.

(Il prend Grossel sous le bras, et le lutine en s'en allant.)

Air : *Eh! madame qu'attendez-vous?*

Finissez donc,
Monsieur Damon,
Ça m'étonne,
Ça m'chiffonne.
Finissez donc
Monsieur Damon,
Vous me dépoudrez tout mon chignon.
Ta, la, la, la, etc.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV

### CÉPHISE, SOPHIE.

CÉPHISE.

AIR : *Dieu des amants.*

De bonne foi
Ici parlez-moi;
C'est ma tendresse qui vous en prie.
Pour votre bien,
Je n'omettrai rien.
Choisissez vous-même un doux lien.

SOPHIE.

Le bonheur de ma vie,
Oui, mon vrai plaisir,
Est de vous obéir,
Et je n'ai d'autre envie
Que de remplir
Votre désir.

CÉPHISE.

C'est par-là que vous méritez
Mes soins et mes justes bontés.
Vous m'êtes trop soumise en tout.
Pour que j' m'oppose à votre goût.
Non, ma chère Sophie,
Mon cœur sur ce point
Ne vous contraindra point.
Le doux titre d'amie
Pour vous au nom de mère se joint.

Depuis longtemps que Léandre et Plaisantin viennent ici, lequel, ma fille, avez-vous remarqué être digne de recevoir votre main?

SOPHIE.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Puisque vous permettez, madame,
Que je vous dévoile mon âme,
Plaisantin ne me déplaît pas;
Mais au fond Léandre m'engage :
L'un me fait rire, mais hélas!
J'estime l'autre davantage.

Ce dernier a contre lui à la vérité un esprit de défiance et d'inquiétude qui m'excède quelquefois.

CÉPHISE.

Je vous reconnais bien à ce discernement, il fait honneur à votre éducation.

SOPHIE.

Air : *Dans un cœur paternel.*

Avec sincérité,
S'exprime Léandre;
Mais il joint à l'air tendre,
Trop de timidité.

CÉPHISE.

L'autre soutient un rôle,
Que fuit un noble feu;
Lorsque l'on est si drôle,
On aime peu.

SOPHIE.

Oui, mais quelquefois on divertit.

CÉPHISE.

Que dites-vous là, ma fille? ah! j'en appelle à votre goût.

Air : *Dans un songe flatteur.*

C'est au seul sentiment
Que l'on peut connaître un amant :
Lui seul doit décider;
Ah! qu'il est doux de céder,

Quand le cœur
Peut sans rougir nommer un vainqueur !

SOPHIE.

D'accord, mais en est-ce assez?

## SCÈNE V

### CÉPHISE, SOPHIE, LÉANDRE.

CÉPHISE.

*Suite de l'air précédent.*

Ah ! Léandre, paraissez,
Entre vos mains je remets
Ma cause et vos intérêts.

LÉANDRE.

Ah ! madame sans vous,
Je perdrais l'espoir le plus doux ;
Mon rival dangereux
Sait amuser, qu'il est heureux !

SOPHIE.

Quoi ! toujours
Me tiendrez-vous les mêmes discours ?

LÉANDRE.

On se plaint.
Quand on craint,

SOPHIE.

Mais craint-on
Sans raison?

LÉANDRE.

Oui, oui.

SOPHIE.

Vous m'offensez.

LÉANDRE.

Hé bien, non, non.
Belle Sophie, hélas!
Si les appas
Peuvent rendre tranquille,
Vous en avez mille,
Et c'est pourquoi vous ne craignez pas.
Ah! que n'ai-je de même
Cet air charmant!
Je l'aurais, si l'amour extrême
Embellissait l'amant.

SOPHIE, impatiente.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*
De quoi vous plaignez-vous ?
On vous trouve fort aimable.

CÉPHISE.

Choisis un ton plus doux.

SOPHIE.

Monsieur est si jaloux.
Qu'à ses yeux on est coupable,
Si l'on ne prend du souci.
Je ne suis point capable
De m'attrister ainsi.

CÉPHISE.

Mais, ma fille.

SOPHIE.

Madame, puis-je mieux lui parler ?

LÉANDRE.

Air: *Vous êtes irrité.*

Oui, oui, vous le pouvez
Et vous savez...

SOPHIE.

Quoi? Voyons, je vous prie.

LÉANDRE.

Que votre cœur généreux
Pourrait d'un malheureux
Adoucir la vie.

SOPHIE.

Pour vous satisfaire
Que faut-il donc faire ?
(à part.)
Quel homme, grands Dieux !

CÉPHISE.

Parle-lui doucement.

SOPHIE.

Mais, maman,
Puis-je mieux lui dire ?

LÉANDRE.

Un seul mot suffirait,
Calmerait
Mon cruel martyre.

CÉPHISE.

Ne refuse pas.
Ce seul mot.

LÉANDRE.

Hélas !
Cela vous serait facile.

SOPHIE.

Moi je suis docile,
Et j'en dirais mille ;
(à part).
Dieux ! quel embarras !

LÉANDRE.

Daignez donc m'apprendre
Le sort du cœur le plus tendre

Mes vœux sont-ils acceptés?
Hélas! vous m'écoutez,
Je le vois, sans m'entendre.

SOPHIE.

Mais je vous écoute.

LÉANDRE.

Ah! c'est malgré vous sans doute;
Cet instant vous coûte;
Et même il ajoute
A vos cruautés.

SOPHIE, avec dépit.

Monsieur, permettez
Que je vous cède la partie.

LÉANDRE, la retenant.

Ma chère Sophie.

CÉPHISE.

Mais quelle folie!
Ma fille, restez.

SOPHIE.

Mais c'est un tourment
Qu'un pareil amant.

LÉANDRE.

Vous connaissez peu le tendre attachement:
Loin de me confondre,
Vous pourriez répondre.

SOPHIE.

Voyons donc comment?

LÉANDRE.

Je vous aime;
Prononcez de même.

SOPHIE.

Mais cet aveu sied-il bien?

CÉPHISE.

Oh! tu le peux.

SOPHIE, un peu froidement.

Hé! bien,
Je vous aime.

LÉANDRE.

M'aimez-vous de même,
Car je crains.

SOPHIE.

Oh! pour le coup
Ce ton craintif me déplaît beaucoup.

C'est vrai, il m'impatiente à la fin.

LÉANDRE, d'un air pénétré.

Je n'ai pas le bonheur d'être plaisant.

SOPHIE.

Oh! pour cela, non.

CÉPHISE.

Mais, Léandre, votre inquiétude est aussi trop forte.

LÉANDRE.

Madame, j'en suis plus à plaindre.

## SCÈNE VI

CÉPHISE, SOPHIE, LÉANDRE, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Parbleu, on étouffe dans son cabinet; oh! ma foi, qu'il y reste.

Adieu donc, Dame Françoise,
Pour qui j'ai tant soupiré.

LÉANDRE.

Mademoiselle, voilà de quoi vous dissiper. Je crois devoir ne pas interrompre vos plaisirs.

SOPHIE.

Encore! restez, monsieur.

LÉANDRE.

Allons.

PLAISANTIN.

Je suis fort aise de vous rencontrer tous. Hé ! bien, de quoi parlez-vous là ? d'affaires ? J'en suis ravi ; car moi, j'aime les affaires, surtout quand elles sont faites.

AIR : *La quille doudaine.*

(à Sophie).

Vous voilà donc, ma belle enfant,
J'aime en vous cet air triomphant.

(Folâtrant avec elle).

Elle est ma foi leste.

CÉPHISE.

Monsieur, point de geste,

PLAISANTIN, à la mère.

Belle maman.

CÉPHISE, d'un air sec.

Ah ! finissons.

PLAISANTIN.

Peste,

Le ton est cru,

(à Léandre).

Toi, l'eusses tu cru.

Hé ! bien, le beau Léandre, es-tu toujours jovial ?

SOPHIE, souriant.

Ah ! toujours.

CÉPHISE.

AIR : *Allons gai.*

Y pensez-vous, ma fille ?

PLAISANTIN, prenant les mains de Céphise.

Pourquoi cet air transi ?
En mère de famille.
Donnez l'exemple ici.
Allons gai, d'un air gai, etc.

CÉPHISE, voulant retirer ses mains.

Mais, monsieur, vous prenez bien des libertés.

PLAISANTIN.

Moi, point du tout ; ce sont vos mains que je prends.

SOPHIE, à Céphise.

Ah ! maman, vous riez vous-même !

CÉPHISE.

C'est de pitié.

PLAISANTIN, à Léandre.

AIR : *Nanon dormait.*

Tu ne dis rien.

LÉANDRE.

Oh ! je n'ai rien à dire.
Votre entretien.
Paraît ici suffire.

PLAISANTIN.

Oui, tu le prends ainsi ?
Tant pis, tant pis,
Tant pis pour toi, mon pauvre ami.

Tu n'es pas de l'humeur de l'original qui m'écrit sans m'avoir jamais vu. Il faut que je vous montre sa lettre.

CÉPHISE.

Non, nous ne sommes point curieuses.

PLAISANTIN.

Quel conte !... Ah ! la voici (il lit).

« Monsieur et cher ami, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je suis inquiet de l'état de vos nouvelles. C'est pourquoi je vous prie d'accepter sans façon un repas de cérémonie. Je me ferai un plaisir de vous régaler à picnic, pour ne pas avoir un air de prétention. Nous serons à la vérité plusieurs dans le nombre ; mais quand il y a à manger pour six, il y en a toujours pour trois. Je suis

avec soumission et sans vous commander, monsieur, votre très-humble serviteur DROLICHON, auteur badin suivant la Cour. »

SOPHIE, riant.

Ah, ah, ah, quelle extravagance !

PLAISANTIN, à Léandre.

Oh ! j'irai.

AIR : *Le Seigneur Turc a raison.*

Ainsi, mon cher pour bannir
Ta mélancolie,
Il faut avec moi venir
Faire quelque bonne orgie.

LÉANDRE.

Je crains de ne le pouvoir,
Car moi, je me borne à voir
La bonne compagnie.

PLAISANTIN.

Qu'entends-tu par la bonne compagnie?

LÉANDRE.

Ces dames vous en instruiront mieux que moi ; ce sont elles qui m'ont appris à la connaître.

PLAISANTIN.

Tu es bien tombé. Eh ! bien, mon petit bilboquet d'ivoire, contez-nous un peu cela.

SOPHIE.

AIR : *Tout consiste dans la manière.*

Les mœurs, le goût, la complaisance,
Forment toujours son élément ·
L'esprit de douceur s'y nuance
D'agrément,
On y puise dans la décence
L'enjouement.

PLAISANTIN.

Diable! cela doit être facétieux. Et vous la mère maman, ne donnerez-vous pas aussi un petit coup de crayon? car quand on est bonne compagne, on est au fait de la bonne compagnie.

CÉPHISE.

Je crois qu'il le faut pour le bien de la société.

PLAISANTIN.

Voyons, voyons, voyons.

CÉPHISE.

Air : *Vous boudez.*

Bien penser,
S'énoncer
D'un air libre;
Mais sans trop de liberté,
Et de l'égalité
Conserver l'équilibre;
Obliger :
Sans songer
Qu'on oblige;
Immoler sa volonté,
Quand la société l'exige.
Se prêter, quand on raisonne,
Aux raisons que l'on nous donne,
Faisant voir
Leur pouvoir
Sur les nôtres,
On a de l'esprit, on plaît,
Dès que l'on satisfait
Les autres.
Possédant
Le talent
D'être aimable,
Joindre aux petites gaîtés
Les grandes qualités,

Qui rendent estimable;
Amuser,
Sans user
D'épigramme :
Tel qui rit d'un traité lancé,
En est toujours blessé
Dans l'âme.

PLAISANTIN, à Sophie.

Pas mal, pas mal, c'est assez là mon portrait (à Céphise). Il faut que vous me sachiez par cœur pour avoir fait ce détail-là.

LÉANDRE.

Oui, il est bien ressemblant.

PLAISANTIN.

Et vous appelez donc cela la bonne compagnie?

SOPHIE.

A peu près.

PLAISANTIN.

Oh, j'en sais une au-dessus de celle-là, moi.

CÉPHISE.

Et quelle est-elle, je vous prie?

PLAISANTIN.

Tenez, je ne connais pas de meilleure compagnie, que la compagnie des Indes.

SOPHIE rit.

Ah, ah, ah! quel calembour!

LÉANDRE, outré.

Ah, c'est fort plaisant!

PLAISANTIN, en lutinant Sophie.

AIR : *Adieu donc, dame Françoise.*

Hé! bien, ma petite reine,
Comment va le petit cœur?
Je suis votre serviteur,

Vous êtes ma souveraine,
Souveraine de mon cœur,
Souveraine, et moi serviteur,
Serviteur, vous souveraine,]
Souveraine, et moi serviteur.

SOPHIE, riant.

Qu'il est drôle !

LÉANDRE, à Sophie.

Oh ! oui, riez.

PLAISANTIN.

Hé bien, ma belle-mère quasi, comment trouvez-vous cela ?

CÉPHISE.

Extrêmement galant. Je ne sais pas comment on ferait pour résister à des rimes si délicatement redoublées.

PLAISANTIN.

Moi, j'en sais de toutes façons. J'en ai fait une hier pour ce fripon de minois-là : (à Léandre) tiens, écoute.

LÉANDRE.

Oh ! laissez-moi, monsieur.

CÉPHISE.

Nous l'entendrons une autre fois.

SOPHIE.

Ah ! madame, voyons.

LÉANDRE, à Sophie.

Que vous êtes cruelle !

SOPHIE.

Et vous, bien extraordinaire.

PLAISANTIN.

Écoutez-vous, oui, ou non ?

SOPHIE.

Oui, oui, oui.

PLAISANTIN.

Hem, hem, hem, ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut. Ut, si, la, sol, fa, mi, ré, ut, ut, ut. Vous voyez que je sais la musique sans oublier une note (à Sophie).

AIR : *L'autre jour dans un bocage.*

Si j'étais sûr de te plaire.
Tu verrais comment je m'y prends
Pour charmer;
Tu m'entendrais toujours dire,
Que je t'aime on ne peut pas plus;
J'aurais dans une bergamotte
Des bonbons et puis des pastilles,
J'aurais grand soin
De t'en offrir,
D'un air à te fendre le cœur;
Et puis toi qui serais tendre,
Sans faire semblant de rien,
Tu me glisserais dans ma poche,
Un billet doux,
Par lequel j'a-
Prendrais que tu
M'aime à faire trembler.

Voilà ce que les Anglais appellent des vers blancs; par ma foi, je ferais des vers bleus pour elle, moi, s'il en fallait.

SOPHIE, riant.

Quel crâne !

LÉANDRE.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

C'est trop souffrir des deux côtés;
Et pour que mon tourment varie,
Ingrate, exprès que vous prêtez
A la fausse plaisanterie.

CÉPHISE.

Je ne te reconnais pas non plus.

## SCÈNE VII

CÉPHISE, PLAISANTIN, LÉANDRE, SOPHIE, PRESSANT.

PRESSANT.

AIR : *Par là, c'est m'affermir encore.*
Me faire courir de la sorte,
Parbleu, celui-là n'est pas mal,
Il payera, le diable m'emporte.

PLAISANTIN.

Cet homme a l'air un peu brutal.

SOPHIE, à Céphise.

Madame, il est fort en courroux,

CÉPHISE.

Monsieur, s'il vous plaît, qu'avez-vous?

PRESSANT.

Oh! j'ai ce que j'ai.

CÉPHISE.

Mais en abrégé,
Ne peut-on savoir?

PRESSANT.

Oh! nous allons voir.

LÉANDRE.

Monsieur, vous parlez à des dames.

PRESSANT.

Morbleu, monsieur, je le sais bien.
Je ne viens point pour plaire aux femmes,
Je viens pour recouvrer mon bien.

Et si l'on ne me satisfait, je fais tout saisir ici, et enlever même jusqu'à ces dames.

PLAISANTIN.

Ce ne sont point des immeubles à décréter.

PRESSANT, d'un air menaçant.

Que dit cet homme-ci ?

PLAISANTIN.

Cet homme-ci parle à cet homme-là.

PRESSANT, mettant la main sur la garde de son épée.

Oui-dà !

PLAISANTIN, se retirant d'un air craintif.

C'est que je ne suis pas plaisant, moi, quand on le prend sur un certain ton.

LÉANDRE.

AIR : *De tous les capucins du monde.*

Votre emportement est extrême.

PRESSANT, en fureur.

Morbleu, je suis la douceur même,
Mais je prétends qu'en ce moment,
Monsieur Grossel me satisfasse
Sur un certain remboursement.

LÉANDRE.

Il faut.

PRESSANT.

Là-dessus point de grâce !

CÉPHISE.

Courons, ma fille, avertir votre oncle de cet événement.

SOPHIE, d'un air doux.

Léandre, tâchez de l'adoucir.

(Elles sortent.)

## SCÈNE VIII

LÉANDRE, PRESSANT, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Oh ! je m'en charge, moi.

LÉANDRE.

AIR : *Lucas se plaint que sa femme.*

De quel objet est la somme?

PRESSANT.

Elle est de vingt mille écus ;
Et je veux que l'on m'assomme,
Si j'éprouve aucun refus,
Je fais le diable.

LÉANDRE.

On peut traiter là-dessus.
A l'amiable.

PRESSANT.

Non pas, ventrebleu, non pas.

LÉANDRE.

Ne pouvez-vous au moins patienter un quart d'heure?

PRESSANT.

A l'égard de cela, une heure, s'il le faut; mais dites-lui qu'il ne manque pas.

LÉANDRE, s'en allant.

Je vous rejoins.

## SCÈNE IX

PRESSANT, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *L'occasion fait le larron.*

Vingt mille écus?

PRESSANT.

Oui, vingt mille, sans doute.

PLAISANTIN.

D'honneur?

PRESSANT

D'honneur.

PLAISANTIN.

Entre nous je comprends
Que cela fait, ou bien je n'y vois goutte,
En tout soixante mille francs.

PRESSANT.

Hé bien?

PLAISANTIN.

Hé bien! que vous aimeriez autant soixante mille livres.

PRESSANT.

Oui, cela me paraît assez égal. (A part.) Est-ce qu'il aurait envie de me les avancer?

PLAISANTIN.

Air : *Menuet de Grandval.*

Pour voir plus clair dans votre affaire,
Pourrait-on en savoir le fond?

PRESSANT.

L'argent fut prêté par mon père.

PLAISANTIN.

Voilà comme les pères font.

De quoi diable vous avisez-vous aussi d'avoir un père?

PRESSANT.

Que veut dire ce raisonnement-là, je vous prie?

PLAISANTIN.

Beaucoup de choses.

AIR : *De Catinat.*

Car vous comprenez bien, si vous n'en aviez pas,
Que vous ne seriez point dans un tel embarras;
Et par conséquent.

PRESSANT.

Faites-moi le plaisir
De me dire, monsieur, où vous voulez venir.

PLAISANTIN.

Comment! venir! et mais, je suis tout venu, moi; d'autant plus que non-seulement, mais encore.....

PRESSANT.

Mais, mon petit monsieur, me connaissez-vous, pour faire ainsi le joli cœur avec moi?

PLAISANTIN.

J'ai connu beaucoup monsieur votre père.

PRESSANT.

Vous vous trompez. Mon père savait choisir ses connaissances.

PLAISANTIN.

C'était un galant homme.

PRESSANT.

Oh! certainement.

PLAISANTIN.

N'était-il pas votre aîné?

PRESSANT.

Mon aîné! morbleu! que signifient de pareils quolibets?

PLAISANTIN.

Et mais, c'est tout simple.

Air : *M. le Prévôt des marchands.*

Qu'ainsi vous êtes son cadet,

PRESSANT.

Monsieur, finissons, s'il vous plaît.
L'auteur de mes jours n'a que faire
A cet indécent jeu de mot.
D'un honnête homme il est le père,
Le vôtre est le père d'un sot.

PLAISANTIN.

(A part.) Ah ! ah! Est-ce qu'il aurait aussi le petit mot pour rire? (Haut.) Vous êtes de province sans doute?

PRESSANT.

Oui, pourquoi cela ?

PLAISANTIN.

Je l'aurais parié à votre décision ; vous n'aimez pas l'esprit, vous autres ?

PRESSANT.

Pas celui-là.

Air : *J'écoutais de là son caquet..*

Est-il rien de plus importun
Qu'un bavard qui raille sans cesse?
Allez, l'esprit de cette espèce
Est le fléau du sens commun.

PLAISANTIN.

Commun ! Monsieur, on le voit, a le sens commun.

PRESSANT.

Oui, je m'en pique.

PLAISANTIN.

Et même on ne peut pas plus commun. Oh ! quand vous en aurez comme deux, cela sera bien pis.

PRESSANT.

AIR : *Aucun pasteur.*

Quand la bravoure au ton railleur est jointe
On peut risquer quelquefois ce ton-là.
Je vous crois fort aussi sur cet article-là;
Vous me narguez sans raison, et voilà
Pour jouer à la pointe.
Si comme l'un, vous avez l'autre en main,
Vous ferez sur le champ la moitié du chemin.

(Il met son chapeau.)

PLAISANTIN.

Bon, ce chemin est tout fait : est-ce que vous ne voyez pas?

PRESSANT, tirant l'épée.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Encore! ah! pour le coup, je m'en vais vous apprendre,
A qui vous vous jouez. Songez à vous défendre.

PLAISANTIN.

Oh! c'est ainsi que vous plaisantez, vous?

PRESSANT.

Oui, voilà comment je badine, avec les gens de vôtre sorte.

PLAISANTIN.

Et moi je n'aime pas ces badineries-là, on peut se blesser, et puis vous savez que les jeux de mains.....

AIR : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Laissons cela.

PRESSANT.

Vous avez peur.

PLAISANTIN.

Bon, pourquoi mesurer nos lames?
La vôtre est fort belle.

PRESSANT.

Pour confondre un mauvais railleur,
Voilà la plume aux épigrammes.

PLAISANTIN.

Mauvais genre; donnez plutôt dans le madrigal.

PRESSANT.

Je ne vous écoute plus.

PLAISANTIN.

Vous avez mis votre chapeau; vous allez gâter votre perruque.

PRESSANT.

Défendez-vous, vous dis-je.

PLAISANTIN, mettant grotesquement l'épée à la main.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.*

Ah! vous prétendez donc m'abattre,
Non, non, monsieur le fanfaron,
Vous croyez trouver un poltron,
Allons, mais avant de nous battre,
Quel sujet vous a courroucé?

PRESSANT.

De vos propos je suis blessé.

PLAISANTIN.

Vous êtes blessé?

PRESSANT.

Oui, je suis blessé.

PLAISANTIN.

Hé bien! je vais vous chercher du secours, attendez-moi.

(Il se sauve.)

## SCÈNE X

### PRESSANT, LÉANDRE.

PRESSANT.

Je m'en suis douté. Ah! si celui-ci est le second tome de l'autre, malheur à lui, il payera pour deux.

LÉANDRE.

Air : *Jupin dès le matin.*

J'accours avec ardeur.

PRESSANT.

Abrégeons, monsieur.

LÉANDRE.

D'où vient cette fureur?
Mais au moins, permettez-moi.....

PRESSANT.

Je suis las, ma foi,

LÉANDRE.

Mais sachez...

PRESSANT.

Voyons, quoi?

LÉANDRE.

Vous avez attendu.

PRESSANT.

Morbleu, sais-tu
Qu'avec moi les plaisants
Perdent leur temps?

LÉANDRE.

Quelle férocité!
En vérité,
Est-ce-là le ton de l'humanité;
Vous aurez votre argent.
Dans le moment.

PRESSANT.

Ah! monsieur, excusez,
Vous m'apaisez;
Les gens bien nés,
Se font connaître aux traits que vous nous en donnez.

Mais, parbleu, le faquin qui sort d'ici m'a si mal prévenu.

LÉANDRE.

Eh, monsieur, doit-on peser tous les hommes au poids du mépris que quelqu'un vous inspire?

AIR : *Pour la baronne.*

Chez le notaire,
Monsieur, suivez-moi promptement.

PRESSANT

Surtout, point de mauvaise affaire,

LÉANDRE.

Non, votre somme vous attend,
Chez le notaire.

PRESSANT.

Si l'estime la plus forte peut réparer ma méprise.

LÉANDRE.

C'est toute la satisfaction que je vous demande.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XI

GROSSEL, PLAISANTIN.

GROSSEL.

Ah! ah! ah! cela est plaisant, vous avez commencé par ferrailler.

PLAISANTIN.

Oui, comme il était mal sous la plaisanterie, j'ai voulu voir s'il serait un peu mieux sous les armes.

GROSSEL.

Dis-moi donc quelque particularité.

PLAISANTIN.

Air : *Allons donc jouez violons.*

Nous nous mettons tous deux en garde,
Chacun d'un air fier se regarde,
Avec un œil étincelant;
Crainte qu'un coup fourré ne parte,
Je lui fais un appel de quarte,
Il pare au cercle en reculant.
Et comme je vois qu'il est lent,
Crac je lui serre la mesure,
Et d'une botte presque sûre,
Je vous le touche à fleur de peau.
Alors renfonçant son chapeau,
C'est sur la tierce qu'il se fonde,
Je pare et tombe de seconde,
Il rompt, s'éloigne, et dit : monsieur,
Je suis bien votre serviteur.

GROSSEL.

Celà voulait bien dire qu'il en avait assez.

PLAISANTIN.

Oh, je t'en réponds.

GROSSEL.

Je suis cependant fort aise que cela n'ait pas été plus loin : et mon affaire?

PLAISANTIN.

Morbleu, reste tranquille. Tu devrais un million que cela me serait égal.

GROSSEL.

AIR : *Entre l'amour et la raison.*

Mais as-tu terminé?

PLAISANTIN.

Parbleu,
Je m'en suis même fait un jeu :
Crois-tu que cela m'embarrasse?
Non, je n'en prends aucun souci.

GROSSEL.

Sur toi seul je comptais aussi;
Permets, mon cher, que je t'embrasse.

PLAISANTIN.

Finissez donc, petit badin, vous allez faire tomber mon rouge.

GROSSEL.

Il fait les choses avec autant de grâce qu'il les dit.

PLAISANTIN.

C'est un agrément de famille.

GROSSEL.

Ah! ah! ah! tu ferais rire des pierres; viens, je vais faire à ma nièce une donation de tout mon bien, à condition qu'elle t'épousera.

PLAISANTIN.

Cela n'est pas de refus. Les voici, ne leur en disons rien, pour les surprendre agréablement.

## SCÈNE XII

GROSSEL, SOPHIE, CÉPHISE, PLAISANTIN.

GROSSEL.

AIR : *Quand on parle de Lucifer.*

L'homme qui me cherchait tantôt

M'a fait une peur affreuse :
Mais tout s'est passé comme il faut.

SOPHIE.

J'en suis vraiment bien joyeuse,
Mais sachons...

GROSSEL.

Sachez que c'est un défaut,
D'être à contre-temps curieuse.
Nous allons travailler à faire ton bonheur.

PLAISANTIN.

Ce sera de la besogne bien faite; car j'y entrerai pour quelque chose.

## SCÈNE XIII

GROSSEL, SOPHIE, CÉPHISE, PLAISANTIN, LÉANDRE.

GROSSEL.

Comment encore votre Léandre !

CÉPHISE.

Vous voyez.

GROSSEL.

Hé! bien, je le laisse encore un moment par grâce, pour recevoir son congé. (A Plaisantin.) Allons, viens, viens.

PLAISANTIN.

Allons, allons, sans adieu, porte-feuille de mes désirs. Oh! la petite coquette à moi.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIV

### LÉANDRE, SOPHIE, CÉPHISE.

LÉANDRE.

AIR : *Hélas! maman, pardonnez, etc.*

Je uis perdu, tout à mes vœux s'oppose :
A l'épouser il va donc vous forcer.

SOPHIE.

Ah! de ma main, si mon cœur seul dispose,
Entre vous deux je saurai prononcer.

LÉANDRE.

Dois-je espérer? Qui, moi! non, non, je n'ose,

SOPHIE.

Osez, monsieur, tout doit vous l'annoncer.

CÉPHISE.

Ma fille n'a paru balancer que pour vous éprouver, et contrârier un peu votre défiance. Sachez d'ailleurs qu'elle n'hésiterait point à vous préférer, quand même son oncle la priverait de ses biens en faveur de votre mariage, j'en ai raisonnablement, vous en avez aussi.

LÉANDRE.

Quel charme pour mon cœur !

SOPHIE.

AIR : *Menuet de Chartier.*

Doutez-vous encore?

LÉANDRE.

Ah! je vous adore,
Me pardonnerez-vous
Les transports d'un cœur trop jaloux?

SOPHIE.

L'amour qui couronne
Aisément pardonne.

LÉANDRE.

Je lis dans votre cœur,
L'aurore du bonheur.

SOPHIE.

Que par cet aveu,
Votre feu,
N'en soit pas moins fidèle!
La certitude détruit,
Ce que l'espoir produit.
Hélas! plus l'amour séduit,
Plus il s'évanouit;
Tel au jour qui nous luit,
Succède la nuit.

LÉANDRE.

Si vous étiez moins belle
Si les sentiments
N'étaient pas les garants
Du plus sincère amant,
J'implorerais le serment.

SOPHIE.

Plus de craintes,
Plus de plaintes.
Léandre, vous m'aimez.

LÉANDRE.

Rien au monde n'est capable d'altérer les sentiments que j'ai pour vous.

## SCÈNE XV

LÉANDRE, SOPHIE, CÉPHISE, PLAISANTIN, GROSSEL.

PLAISANTIN.

Nous sommes expéditifs, comme vous voyez.

GROSSEL.

AIR : *Çà que je te mette.*

Ça, que l'on m'acquitte,
Ma nièce, au plus vite.
Ça, que l'on m'acquitte
De ce que je dois :
Celui que tu vois,
Est charmant, ma petite,
Ça, que l'on m'acquitte
De ce que je dois.

Il faut l'épouser, c'est le plus brave et le plus généreux des amis.

SOPHIE.

Mon cher oncle, je le voudrais, par amour pour vos intérêts.

AIR : *Que j'estime mon cher voisin?*

Mais s'il faut former ce lien,
Comme un billet payable,
Mon oncle, vous pourriez fort bien
Devenir insolvable.

GROSSEL.

Qu'est-ce à dire? Tête bleu, madame ma sœur, voilà le fruit de vos conseils.

CÉPHISE.

Hé! mon Dieu, parlons sans humeur, elle n'a suivi que son inclination.

GROSSEL, à Céphise.

AIR : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Vous en tenez-vous à Léandre,
Est-ce lui que vous choisissez?
Ce silence m'en dit assez,
C'est ce que je voulais apprendre.
Comment donc, vous rougissez?

SOPHIE.

J'en suis bien éloignée, je vous assure.

GROSSEL, ironiquement.

Ah! vraiment, est-ce qu'une fille bien née rougit jamais.

PLAISANTIN.

Ah! c'est qu'elle tient de madame sa mère.

LÉANDRE.

Avec vos leçons, on est bientôt aguerrie.

GROSSEL, à Léandre.

Je crois que tu fais le beau rieur, toi?

LÉANDRE.

Moi, monsieur, je ne cherche point à vous déplaire.

GROSSEL.

Non, on trouve cela tout fait chez toi.

LÉANDRE, riant.

C'est un malheur pour moi.

PLAISANTIN.

Il a le chagrin tout-à-fait gai.

GROSSEL.

Allons, la belle, décidez, mais prenez bien garde de me mécontenter.

PLAISANTIN.

Allons, écoute, et reçois ta condamnation d'un air philosophique.

LÉANDRE.

Volontiers.

SOPHIE.

Air : *Ton humeur est, Catherine,*

Chacun de vous est fort rare,
Mais tous deux différemment;
Pour peu que l'on vous compare,
Chacun de vous est amant.
L'un est l'amant le plus tendre,
Et l'autre le roi des fous :

(A Plaisantin).

Vous m'amusez pour Léandre,
Léandre me plaît pour vous.

GROSSEL.

Oui-dà!

SOPHIE.

Oui, mon cher oncle, et je lui donne ma main.

GROSSEL.

Ma sœur, vous me payerez cela, et sans tarder.

CÉPHISE.

A votre aise.

GROSSEL.

Air : *De tous les capucins.*

Dans la forme la plus exacte,
Je vais faire dresser un acte,
Oui, je lui donne tous mes biens,
J'en ai fait exprès le modèle :
On n'a jamais pis que des siens,
J'en suis fâché pour vous, la belle.

LÉANDRE.

Comme je jouis de la plus grande félicité, vous pouvez, monsieur, achever de couronner le mérite d'un ami si justement cher, par le montant de votre obligation que j'ai

retirée des mains de votre créancier, dans la seule vue d'obliger personnellement un honnête homme.

GROSSEL.

Comment, comment!

PLAISANTIN.

Et laisse, laisse, je te rembourserai petit à petit sur ta donation. Je suis fait pour te tirer toujours d'embarras, comme tu vois.

CÉPHISE.

Doucement, monsieur.

GROSSEL.

Quoi! vous nous en faisiez mystère.

LÉANDRE.

Avant que de vous en instruire, j'aspirais à vous plaire.

GROSSEL, à Plaisantin.

Air : *De l'horoscope accompli.*

Ah! ceci change bien la thèse.
Je croyais devoir à vos soins
Un argent qui me met à l'aise,
C'est lui qui prévient mes besoins :
Je veux que, par reconnaissance,
Ma nièce soit sa récompense.
Et je prétends dès aujourd'hui,
Faire un neveu d'un bon ami.

Air : *Bouchez, Nayades.*

A Léandre.

J'ouvre les yeux, mon cher Léandre,
Ce noble trait me fait comprendre
Que l'esprit ne consiste pas
Dans la fade plaisanterie;
Mais à tirer d'un mauvais pas
Un ami sans qu'il nous en prie.

LÉANDRE.

Si j'épouse ce que j'aime, si j'obtiens votre estime, je suis trop payé du petit service que je vous ai rendu.

PLAISANTIN.

Oh! je n'aime pas le service, moi, c'est un métier trop dangereux.

LÉANDRE.

Air : *Tu croyais qu'en aimant Colette.*

Les bons mots, les pointes usées
Pour moi n'ont aucun agrément;
Sans courir après les pensées,
Je me pique de sentiment.

PLAISANTIN.

Voilà ce qu'on appelle un homme tout rond.

CÉPHISE.

Pour me servir de votre style, monsieur Plaisantin, vous n'êtez pas rond, vous, car vous me paraissez bien plat.

GROSSEL, à Léandre

Mais de grâce, monsieur, que je sache comment vous avez retiré mon billet des mains de M. Pressant.

LÉANDRE.

Je vous en instruirai plus à loisir.

PLAISANTIN.

Apparemment que monsieur lui aura écrit un billet doux.

GROSSEL.

Que voulez-vous dire?

PLAISANTIN.

Un billet doux, c'est-à-dire, un billet payable au porteur, ou une bonne lettre de change; car le sieur Pressant

me paraît un homme passionné pour les belles-lettres, et qui n'aime pas les pointes.

(Il montre son épée.)

## SCÈNE XVI

### LÉANDRE, SOPHIE, CÉPHISE, PLAISANTIN, GROSSEL, M. PRESSANT.

PRESSANT, à Grossel.

Monsieur, je viens vous faire mes excuses; la nécessité où je me trouvais moi-même m'a contraint de vous presser, et je n'ai plus été maître de mon emportement, quand j'ai vu qu'au lieu de bonnes raisons, je ne recevais que des turlupinades de la part d'un drôle..... Ah! le voici. (A Plaisantin.) Apprenez, mon ami, que sans le respect que je dois à la compagnie, je vous traiterais comme le mérite un mauvais plaisant et un lâche; mais tenez-vous pour déshonoré.

PLAISANTIN.

Cet affront mériterait un bon conp d'épée au travers du corps, et sans le respect pour la compagnie qui me retient... Mais tenez-vous pour tué.

(Il sort.)

SOPHIE, riant.

(A Plaisantin qui s'en va.)

Adieu donc, dame Françoise,
Pour qui j'ai tant soupiré.

GROSSEL.

C'est lui faire trop d'honneur que de nous occuper de lui davantage; (à Pressant) vous venez à propos pour être

témoin d'un événement qui nous intéresse tous. (Montrant Léandre.) Vous connaissez monsieur ?

PRESSANT.

Et vous devez le connaître aussi, par ce qu'il vient de faire pour vous.

GROSSEL.

Je lui donne ma nièce et tout mon bien.

PRESSANT.

Air : *Tout consiste dans la manière.*

De bon cœur je vous félicite,
D'un choix qui vous fait tant d'honneur.

CÉPHISE.

Vous couronnez le vrai mérite.

LÉANDRE.

Vous assurez tout mon bonheur.

CÉPHISE.

Il faut qu'un bon mot fasse rire
Le bon goût :
C'est la manière de le dire,
Qui dit tout.

LA

# CANADIENNE

## COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS[1]

---

ACTEURS

LA MARQUISE.
LA COMTESSE, *sa sœur.*
DORIMONT, *père de Julie.*
JULIE, *sous le nom de Zinca.*
LE CHEVALIER, *fils de la marquise.*
LISETTE, *suivante de la marquise.*
FRONTIN, *valet du chevalier.*
BRIGANTIN, *maître d'hôtel de la marquise.*

*La scène est dans le château de la marquise.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

De bonne foi, monsieur, vous donnez là-dedans?
Moi qui n'ai pour esprit que fort peu de bon sens,

[1] Cette comédie parait n'avoir jamais été représentée (*N. de l'Éd.*)

Je ne croirais jamais de telles impostures;
Car, tenez, ces diseurs de bonnes aventures
Finissent toujours mal. S'ils devinaient enfin,
Ils sauraient se prédire une meilleure fin.

LE CHEVALIER.

De ces gens quelquefois la science est bornée :
Mais celui qui sans fard m'apprit ma destinée,
Sur le passé si bien a su me définir,
Que mon esprit frappé le croit sur l'avenir.
C'est lui qui m'a prédit qu'une Canadienne,
Par sa flamme, bientôt, allumerait la mienne,
Et ferait mon bonheur. J'en suis certain.

FRONTIN.

Oui-dà!
C'est-à-dire, qu'il faut vous suivre en Canada?
Ma foi, votre valet. Qui voudra partir, parte.
Si j'aime à voyager, ce n'est que sur la carte :
On y voit sans danger les Indes, le Pérou :
Mais courir jusque-là? Je ne suis pas si fou.
Voir cent originaux, ne connaître personne;
Des voleurs en chemin, qui veulent qu'on leur donne
Habit, bourse, cheval... Oh! j'en suis dégoûté.
Mais du moins sur la carte on marche en sûreté.

LE CHEVALIER.

Qui te parle, dis-moi, de faire ce voyage?
La marquise à mon goût s'oppose.

FRONTIN.

Elle est fort sage.
Vous ne vous piquez pas de trop lui ressembler.
C'est une mère unique.

LE CHEVALIER.

Elle a su m'accabler
De bontés, de bienfaits.

FRONTIN.

Remplissez son attente ;
Et croyez un peu madame votre tante,[1]
Qui, vous entretenant dans cette vision,
Vous rendra ce qu'elle est... Oui... si l'expression
De folle n'était pas un tant soit peu trop forte,
Je risquerais le mot.

LE CHEVALIER.

En parler de la sorte !
Faquin...

FRONTIN.

Mais la voici. Filons doux à ses yeux.

## SCÈNE II

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Ah!... j'espérais trouver la marquise en ces lieux.
Eh bien ! a-t-on gagné quelque chose sur elle ?
(A Frontin.)
Que fais-tu là, toi ?

FRONTIN.

Moi ? Comme un valet fidèle.
Je tâchais d'exhorter mon maître à son devoir,
D'obéir à sa mère.

LA COMTESSE.

Ah! je n'ai qu'à le voir.
Chevalier, tenez bon ; que votre complaisance
N'aille pas sur le sort emporter la balance.
Suivez le vôtre, enfin, puisqu'on vous l'a prédit :
Les devins savent tout, je vous l'ai déjà dit.
Moi-même, sans pourtant être bien curieuse,
J'ai su tout d'une femme à mon gré merveilleuse ;
Dont presque tout Paris fut très-longtemps coiffé ;
On lisait son destin dans du marc de café.
A l'article frappant des tendres anecdotes,
Les plus prudes souvent devenaient les plus sottes :
Les unes par dépit, les autres par regret ;
Mais la femme et l'amour étant seuls du secret,
On prenait aisément son parti sur le reste.

LE CHEVALIER.

Ma curiosité ne peut m'être funeste,
Puisqu'on m'a présagé les plus heureux liens.

LA COMTESSE.

On peut être crédule ainsi que les anciens.

FRONTIN.

Ah ! si les anciens croyaient aux balivernes,
Ce goût n'a pas gagné la plupart des modernes,
Qui, quoique leurs travers soient partout attestés,
Ne daignent seulement pas croire aux vérités.
Les fous ne veulent pas, encor' que l'on leur prouve,
Convenir qu'ils le sont.

LA COMTESSE.

Mais, mon ami, je trouve
Que tu prends avec nous un ton bien familier.

FRONTIN.

C'est que...

LE CHEVALIER.

C'est que... Va-t-en.

FRONTIN.

Sans me faire prier,
Je sors, crainte de voir mal payer ma franchise.
Mais, vous n'y perdrez rien, car voici la marquise.

(Il sort.)

## SCÈNE III

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Eh! bien, mon fils! peut-on sur votre entêtement
Vous dire encore un mot? Quoi! raisonnablement
Pouvez-vous renoncer à l'aimable Julie,
Et vous livrant en proie à votre fantaisie,
Préférer votre erreur au plus tendre lien?
Je veux votre bonheur, vous détruisez le mien.

LE CHEVALIER.

Je vous dois tout, madame ; et ma reconnaissance...

LA MARQUISE.

Paye tant de bienfaits par une extravagance.

LA COMTESSE.

Ma sœur, ménagez-le...

LE CHEVALIER.

Oui, si c'en est une enfin
Que de suivre son goût, ou plutôt son destin.

Je le sais, comme vous, Julie est jeune, aimable,
Riche... mais je me forge une idée agréable
D'être aimé d'un objet, qui, changeant de climat,
Croira me devoir tout, son bonheur, son état...
Si je puis parvenir à la rendre sensible...
Madame, vous riez ; mais rien n'est moins risible ;
Mon projet est charmant. Un cœur simple et sans art
Est si rare à Paris, qu'on le croit un hasard.
Ainsi donc je tiendrai des mains de la nature
Ce qu'un autre souvent ne doit qu'à l'imposture.

LA MARQUISE.

Votre prévention ne voit que d'un œil faux.
Sachez qu'en tout pays, les vertus, les défauts,
Sont, de même qu'ici, des femmes le partage :
Que tout climat est pur à qui veut être sage :
Qu'une fille à Paris, qu'on élève avec soin,
Possède la vertu, sans la chercher si loin ;
Et que celle qui vient du plus lointain rivage,
A contre elle souvent les hasards du voyage.
Qu'en pensez-vous, ma sœur?

LA COMTESSE.

Moi? je pense autrement.
Vous ne me verrez point blâmer son sentiment.

LA MARQUISE.

Vous ne le blâmez point?

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je ; au contraire,
Sa façon de penser est dans mon caractère.

LA MARQUISE.

Vous êtes fort sensée, après un tel aveu!

LA COMTESSE.

Eh! mais si par la tante on juge du neveu,
Tant mieux pour lui, ma sœur.

LA MARQUISE.

Du côté du mérite,
Ce serait fort bien fait; c'est à quoi je l'excite :
Mais qu'il écoute moins la singularité.

LA COMTESSE.

C'est par là qu'il me plaît, et c'est le beau côté.
Du goût national il fronde les chimères.
J'aime les étrangers, et lui les étrangères.
Cette conformité me le rend précieux.
Mon époux, le feu comte, avec moi fut heureux,
Non parce qu'en effet il méritait de l'être,
Aimable, de l'esprit, bien fait, point petit-maître...

LA MARQUISE.

C'est par ces qualités qu'il fut de vous chéri?

LA COMTESSE.

Non; c'est qu'il était né près de Pondichéri.

LA MARQUISE, à part.

Fort bien! Il ne manquait, pour flatter sa manie,
Que l'imprudent aveu d'une telle folie.
(Haut.)
Loin de me seconder, votre indiscrétion
Se plaît à le soustraire à la soumission.

LA COMTESSE.

Oh! la soumission! voilà comme vous êtes;
Il faut donc s'immoler à tout ce que vous faites?
Et parce que sur lui vous avez du pouvoir,
Est-ce assez pour qu'il soit victime du devoir?
Ma sœur, en fait de choix, le devoir doit se taire

LA MARQUISE, ironiquement.

On ne peut que louer un si beau commentaire.
Mais, répondez, mon fils, que dira Dorimont?
Le croyez-vous d'humeur à souffrir un affront?
Et vous-même, ma sœur, me proposez sa fille,
Alliance honorable, en qui la vertu brille.
Julie et Dorimont, ici reçus tous deux,
Y restent à dessein de combler tous ses vœux :
Et monsieur n'écoutant qu'une humeur fantastique,
Est épris, sans le voir, d'un objet chimérique!

LA COMTESSE.

Quand je vous proposai cet hymen, j'ignorais
Les raisons d'un refus qu'en tel cas je ferais.
Vu la prédiction.

LA MARQUISE.

Admirable scrupule!

LA COMTESSE.

Mais ce devin habile....

LA MARQUISE.

Est aussi ridicule
Que les sots qu'il attrape; et l'on devrait punir
Tous ceux qui font métier de percer l'avenir,
Et la crédulité de ceux qui les font vivre
En payant leurs erreurs. Le destin est un livre
Impénétrable à tous, des sages respecté,
Et qui ne s'ouvre enfin qu'à la Divinité.
Entreprendre d'y lire, envers elle est un crime,
Dont le plus curieux est toujours la victime.
Avec des sentiments, de l'esprit, un bon cœur,
Sans consulter le sort, on peut croire au bonheur.
Mon fils, vous persistez, c'en est donc fait?

LE CHEVALIER.

Ma mère,
Malgré tout mon respect, je crains de vous déplaire.
Je suis bien malheureux ! Au nom de vos bienfaits,
Ne gênez point mon goût. Les efforts que j'ai faits
N'ont pu déterminer mon penchant pour Julie.
Je l'estime beaucoup. Hélas ! sans ma folie,
Peut-être que l'Amour eût fixé mon repos ;
Peut-être l'aimerais-je.

LA MARQUISE.

Une autre, à ce propos,
Prendrait un parti vif : mais toujours bonne et tendre,
Ne pouvant vous guérir, je veux bien vous apprendre
Que depuis plusieurs mois, par mon ordre, en secret,
Un homme s'est chargé d'amener un objet
Du Canada.

LE CHEVALIER, transporté.

Souffrez que mon cœur... Mais, ma mère,
Quand verrai-je ?...

LA MARQUISE.

Je crois que vous n'attendrez guère.

LE CHEVALIER, avec impatience.

Quand ?

LA MARQUISE.

Bientôt, à juger par le temps du départ
De celui que mes soins ont choisi.

LA COMTESSE.

Pour ma part,
Je vous en sais bon gré.

LA MARQUISE.

Son bien et sa naissance
Ne vous cèdent en rien. Par la correspondance
Que j'ai dans ce pays, cela n'est pas suspect,
Je m'en suis fait instruire. Ainsi, que le respect
Marche avec votre amour.

LE CHEVALIER, baisant la main de sa mère.

Vos bontés me confondent.
Quoi ! j'aurais...

LA MARQUISE.

A mes vœux que les vôtres répondent ;
Tout ira bien. Rentrez. De mes bienfaits, mon fils,
Connaissez l'étendue, et mettez-y le prix.

(Le Chevalier sort avec des démonstrations de reconnaissance et de joie.)

LA COMTESSE, à la Marquise.

Malgré vous, la raison vous est donc revenue,
Puisqu'à le seconder vous êtes résolue !

LA MARQUISE.

Soit.

LA COMTESSE.

Je l'en félicite, et je cours sur ses pas,
Lui bien recommander qu'il n'en démorde pas.
Ma sœur, c'est, selon moi, lui rendre un bon office.

LA MARQUISE, ironiquement.

Je reconnais ma sœur à ce rare service.

## SCÈNE IV

LA MARQUISE, seule.

Si l'homme le plus fait pour aimer la vertu,
Par quelque ridicule est encor combattu,
De celui de mon fils justement je murmure ;
Il paye un peu trop cher tribut à la Nature.
Cependant je l'excuse ; il cherche un cœur sans art,
Qui ne connaisse en rien ni l'apprêt ni le fard,
Qui, simple dans ses mœurs, et fait pour la tendresse,
Sache traiter l'amour avec délicatesse.
Ce désir le transporte ; et pour faire un tel choix,
Il croit qu'il faut aller bien plus loin qu'autrefois,
Je le croirais aussi, sans l'aimable Julie,
Qui paraît être faite au gré de son envie...
Mais la voici... tâchons de la déterminer
Au projet que tantôt...

## SCÈNE V

LA MARQUISE, JULIE.

JULIE.

J'ai beau m'examiner,
Je n'aurai jamais l'air d'une Canadienne.

LA MARQUISE.

Si, ma chère ; de vous il faut que je l'obtienne...
Vos habits sont tout prêts pour ce déguisement.
Vous vous méconnaîtrez vous-même assurément.

JULIE.

Ce n'est point sur l'habit que mon esprit contrôle,
Ma taille et ma figure iront de reste au rôle.
Mon père, qui dans tout croit toujours voyager,
Dit que j'ai l'air Persan, le profil étranger,
Le menton Espagnol, l'oreille Japonoise,
Le nez Américain, et la bouche Chinoise.
S'il dit vrai, je crois fort qu'en mêlant tout cela,
Je pourrai bien avoir un air de Canada.
L'habit au par-dessus soutiendra l'équivoque.
Tout va bien jusqu'ici : mais certain point me choque

LA MARQUISE.

Quel est-il ?

JULIE.

Franchement, il doit me déceler.
Croyez-vous me tenir une heure sans parler ?
S'il faut qu'avec mes traits ma langue se déguise.
Je ne réponds de rien, madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Quand vous réfléchirez que ce n'est qu'à ce prix
Que je peux vous devoir le bonheur de mon fils,
Votre amitié pour moi saura, sans répugnance,
Surmonter l'embarras d'une heure de silence.

JULIE.

Mon amitié pour vous me fait risquer un pas
Que sans elle vraiment je ne risquerais pas.
Faut-il que mon désir de vous nommer ma mère,
Par votre propre fils devienne une chimère ?

LA MARQUISE.

Chassez de son esprit une légère erreur
Qui n'a point sûrement été jusqu'à son cœur.
Vous en viendrez à bout.

JULIE.

Au moins j'en ai l'envie.

LA MARQUISE.

Votre père vous croit chez votre bonne amie ?

JULIE.

Depuis hier au soir.

LA MARQUISE.

Ainsi gardons-nous bien
Que l'on vous voie ici. La Comtesse revient,
Qui nous gâterait tout.

JULIE.

Je vole à ma cachette,
Achever promptement ma bizarre toilette.

(Elle sort.)

## SCÈNE VI

### LA MARQUISE, LA COMTESSE

LA COMTESSE.

Votre fils maintenant est comme je le veux.
Allez, nous en serons contentes toutes deux,
Sitôt que par mon goût le vôtre se décide.
Vous faites tout de lui, quand la douceur vous guide.
Quoique fort jeune il a l'esprit très-conséquent.

LA MARQUISE.

Tout à fait ! Il en donne un trait bien convaincant.
De l'esprit ! en a-t-on lorsque l'on est bizarre ?

Choquer les préjugés, jouer l'espèce rare,
Être seul de son goût, si c'est là de l'esprit,
Comment donc nommez-vous la sottise ?

LA COMTESSE.

Il suffit
De vous contrarier, pour être singulière.
Je vous entends.

LA MARQUISE.

Mon Dieu, laissons cette matière ;
Chacun pense à son gré. La dissertation
N'est point du tout mon genre.

LA COMTESSE.

Et c'est ma passion.

LA MARQUISE.

Ne vous contraignez point.

LA COMTESSE.

J'aime que l'on disserte.
Dorimont, par exemple, est une découverte
Admirable pour nous.

LA MARQUISE.

Je vous cède ma part.

LA COMTESSE.

Fort instruit : il est vrai qu'il est un peu bavard ;
Mais il parle de tout, d'histoire, de voyage.
De sa prolixité ce qu'il dit dédommage.
Il vient à nous.

## SCÈNE VII

### LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT.

DORIMONT.

Parbleu, j'en aurais fait autant.
Elle a raison. Il faut chercher l'amusement
Où l'on peut le trouver ; c'est le sel de la vie.

LA MARQUISE.

De qui parlez-vous donc, s'il vous plaît ?

DORIMONT.

De Julie
Ma fille. Elle n'est pas si dupe, à mon avis,
Qu'elle ne sente bien que monsieur votre fils
L'a (soit dit entre nous) fort mal appréciée.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

DORIMONT.

Apparemment qu'hier au soir ennuyée
Du rôle peu flatteur qu'elle joue en ce lieu,
Ou plutôt de celui que votre froid neveu
Fait auprès d'elle...

LA MARQUISE.

Enfin ?

DORIMONT.

Enfin, ne vous déplaise,
Souffrez qu'à ce sujet j'ouvre une parenthèse,
Que je saurai fermer lorsqu'il en sera temps.
Est-ce là, dites-moi, comme on aime à vingt ans?
Le pauvre chevalier mérite qu'on le plaigne,
Ainsi que ses pareils. Corbleu ! sous l'autre règne

Il eût fallu me voir, et mes contemporains,
Toujours vifs, égrillards, sans être libertins...

LA MARQUISE.

Il s'agit...

DORIMONT.

Prévenants sans cesse auprès des belles...

LA MARQUISE.

Sachons...

DORIMONT.

Sans leur manquer, se faire estimer d'elles.
Mais aujourd'hui, ma foi, ce n'est qu'en leur manquant,
Qu'un jeune écervelé leur paraît élégant.
L'air libre a remplacé l'innocent badinage,
Et l'enjouement n'est plus que du libertinage.
Il faut que je vous conte...

LA MARQUISE.

Eh ! mais vous nous parliez
De Julie.

DORIMONT.

Eh bien ! oui.

LA MARQUISE.

Monsieur, si vous vouliez...

DORIMONT.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Elle m'a fait entendre,
Hier, quoiqu'un peu tard, qu'il ne faut plus prétendre...
Vous savez, comme moi, qu'elle a beaucoup d'esprit.

LA MARQUISE, avec impatience.

Oui, monsieur.

DORIMONT.

Elle parle, elle chante, elle écrit...
Elle a tous les talents que possédait sa mère.

Tout cela, voyez-vous ! me la rend bien plus chère.
J'ai bien vu du pays ; mais je n'ai jamais vu
Un enfant...

LA MARQUISE, avec vivacité.

Nous aimons ses talents, sa vertu.
Il s'agit du propos...

DORIMONT.

Eh ! sans doute.

LA MARQUISE.

De grâce,
Achevez cet article.

LA COMTESSE, à la Marquise d'un ton piqué.

On vous gêne, on vous lasse,
Pour peu que l'on raconte...

(A Dorimont.)

Auriez-vous la bonté,
A propos des pays où vous avez été,
De me dire deux mots concernant vos voyages ?

DORIMONT.

Volontiers. Écoutez. Un jour chez les sauvages,
Peuple assez ignorant, et parlant mal français,
Chantant mal l'italien... Ce sont deux choses...

LA MARQUISE.

Mais,
Votre fille...

DORIMONT.

Ah ! ma fille ? Eh bien ! elle est partie,
Pour aller s'amuser chez une bonne amie.....
Elle en a, des amis, beaucoup ; et c'est un point
Essentiel. Malheur à ceux qui n'en ont point
Je m'en suis fait pourtant...

LA MARQUISE, à part.

Quelles cruelles peines ?

DORIMONT.

J'en ai mille au Japon, au Cap...

LA COMTESSE.

Les porcelaines
Sont-elles sur un pied fort cher ?

LA MARQUISE, à part.

Bon ! les voilà
Partis pour le Japon.

DORIMONT, à la Comtesse.

A l'égard de cela,
Selon la qualité. Celle que plus on vante
Est marquée au Dragon.

LA MARQUISE, le tirant par le bras.

Votre fille est absente!
Sera-ce pour longtemps ?

DORIMONT.

Ma foi, je n'en sais rien,
Autant qu'elle voudra. Mon plaisir est le sien.
Il suffit qu'elle soit en bonne compagnie,
Et que j'en sois instruit. Je n'ai pas la manie
De ces pères...

## SCÈNE VIII

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT, LISETTE.

LISETTE.

Madame, un nommé Brigantin,
Arrivé, m'a-t-il dit, d'un pays fort lointain,

Voudrait vous présenter une Canadienne,
Qu'il dit être jolie.

DORIMONT.

Ah ! ah !

LA MARQUISE.

Dis-lui qu'il vienne.
(Lisette sort.)

(A part.)
Puisse mon fils, par là, guérir de son erreur !

LA COMTESSE.

Nous allons donc la voir ! Je l'attends de bon cœur.
Dorimont, ce pays vous est connu, sans doute ?

DORIMONT.

(A part.)
Comme mon cabinet... Ce détail me déroute.
Ai-je bien été là ?

LA COMTESSE.

Comment les habitants
Sont-ils mis, à peu près ?

DORIMONT, hésitant.

Je parle de longtemps.....

LA COMTESSE.

Vous vous ressouvenez du moins de leurs manières,
Et des femmes surtout ?

DORIMONT, embarrassé.

Elles sont... singulières...
De si loin, la mémoire échappe volontiers.

LA COMTESSE.

Et les hommes sont-ils ?...

DORIMONT, cherchant.

Mais... ils sont singuliers...
Ayant l'air... par ma foi... Je ne sais trop vous dire.
Les gens sont plus aisés à voir, qu'à les décrire...
(A part.)
Ouais! aurais-je oublié d'y faire un tour? oui-dà...

LA MARQUISE.

Je le croirais assez.

DORIMONT.

Justement, m'y voilà...

LA COMTESSE.

Vous me faites plaisir..... En portraits il excelle.....
Vous vous rappelez donc?

DORIMONT.

Ma foi, je me rappelle. .
Que c'est le seul climat où je n'ai point été.
On peut dédommager la curiosité,
Par un trait historique... Un jour...

## SCÈNE IX

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT, JULIE (sous le nom de Zinca), LISETTE, BRIGANTIN.

LA COMTESSE.

Ah!

DORIMONT.

Ah!

BRIGANTIN, à la marquise, lui présentant Zinca.

Madame
Veut-elle se charger?...

LA MARQUISE.

Oui, de tout mon âme,

BRIGANTIN.

Cette aimable personne a précédé d'un jour
Deux parents qu'une affaire appelait à la Cour.
Peut-être dès ce soir les verrez-vous paraître.

LA MARQUISE.

Ils seront tous reçus, ainsi qu'ils doivent l'être.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien !

LA MARQUISE.

Charmante !...

DORIMONT, l'ayant examinée avec des lunettes.

Et surtout du profil!
Voyez...

LA COMTESSE.

Oui, c'est plaisant? mais cela parle-t-il?
(A Dorimont).
Vous savez cette langue?

DORIMONT.

Oh! j'en sais quinze ou seize,
La sienne faiblement. Pour la mettre à son aise,
D'abord en bon français je vais l'interroger.
(A Zinca.)
Bonjour, charmant objet! Dans votre air étranger
On voit je ne sais quoi de doux et d'agréable.
(Zinca paraît étonnée.)
(D'un ton plus élevé.)
Bonjour, charmant objet! Hem! Plaît-il? Mais que diable!

(Plus haut.)

Elle ne répond pas. Bonjour, objet charmant !
Réponds donc, si tu veux.

(Zinca prend un air effrayé.)

LA MARQUISE.

Ce n'est pas en criant,
Qu'elle vous entendra. Cette Canadienne
Ignore notre langue. Eh ! parlez-lui la sienne,
Puisque vous la savez.

DORIMONT.

(Il interroge Zinca.)

Volontiers. Belleti.
Ici vous crédati in poco perdati !

(Il crie.)

Plaît-il ?... Répondati.

(Zinca paraît avoir peur.)

LA MARQUISE.

Vous lui cassez la tête.
Entend-elle cela ?

DORIMONT.

Je la croyais moins bête.

LA COMTESSE.

Il lui parle pourtant de toutes les façons.

DORIMONT, à la marquise.

Le marchand, quel qu'il soit, est un vendeur d'oisons.

BRIGANTIN.

Monsieur, connaissez mieux...

DORIMONT.

Un oiseau sans ramage,
Et cela, ce n'est qu'un. Sans tarder davantage,
Il faut vous en défaire.

LA MARQUISE.

Allez chercher mon fils.

(Lisette sort et rentre aussitôt.)

Si monsieur Brigantin veut bien qu'en ce logis
Elle passe le jour...

BRIGANTIN.

Madame est la maîtresse :
Mais je dois l'avertir qu'en vain Monsieur la presse
De répondre,

DORIMONT.

Pourquoi?

BRIGANTIN.

Soit chagrin, soit dégoût,
Soit accident, Zinca ne parle point du tout.

(Il sort.)

DORIMONT.

Je le savais bien, moi ; cette espèce est muette.
(Il rit.)
Je vous fais compliment sur votre bonne emplette.

LA MARQUISE.

Ses yeux sont expressifs.

DORIMONT.

Il me faut du caquet :
J'en donnerais, morbleu, cent pour un perroquet,
Belle qui ne dit mot, n'est qu'une belle idole.

LA MARQUISE.

Mais l'âme...

DORIMONT.

Oh ! selon moi l'âme est dans la parole.
C'est pourquoi je soutiens...

## SCÈNE X

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT, JULIE, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Approchez, chevalier.
Voyez comme je sers votre goût singulier.
Voici l'objet qu'enfin j'ai fait venir en France.
Le réel a suivi de près votre espérance.
Sa taille et sa beauté vous surprennent déjà.

(Pendant cette scène le Chevalier admire Zinca avec une attention extrême.)

DORIMONT.

Oh! ho! quoi! c'est pour lui que vous prenez cela?

LA COMTESSE.

Oui.

DORIMONT.

Quel conte!

LA COMTESSE.

D'honneur.

DORIMONT.

Ah! la bonne folie!
Je vous quitte un moment, pour écrire à Julie;

(Au Chevalier.)

Et je vais lui marquer ton goût pour les tableaux,
Monsieur l'original! Vas...

LA COMTESSE

Il est à propos
Que vous soyez instruit du fond de l'aventure.

Une prédiction qui me paraît très-sûre,
Veut que pour son bonheur il devienne amoureux.....

DORIMONT.

D'un être inanimé! Sa façon d'être heureux
N'a pas le sens commun. Morbleu, vive ma fille!
Il n'en était pas digne. Elle cause, babille. .

LISETTE.

Elle a de qui tenir.

DORIMONT.

Ensemble ils seront bien.

LA COMTESSE.

En un mot, c'est son goût.

DORIMONT.

Oh! chacun a le sien.
Mais je voudrais savoir...

LA COMTESSE.

Si vous voulez me suivre,
Vous saurez le détail...

LA MARQUISE, à Lisette.

A tes soins je la livre :
Ne quitte point ses pas.

DORIMONT, raillant de loin le Chevalier.

Mais voyez donc son air!

LA MARQUISE,

Laissons-les un moment.

DORIMONT, sortant avec la marquise et la comtesse.

Prends courage, mon her.
L'atelier d'un sculpteur t'en offrira bien d'autres.

(Ils s'en vont.)

## SCÈNE XI

LISETTE, LE CHEVALIER, ZINCA, FRONTIN.

FRONTIN, au Chevalier, qui est resté en extase.

Pour peu que ses discours soient semblables aux vôtres,
Vous n'épuiserez pas la conversation.

LISETTE.

Tais-toi; ne trouble point sa contemplation.
La belle est d'un pays où pour toute éloquence,
On ne dit rien du tout; et c'est en conséquence,
Que ton maître se forme.

LE CHEVALIER, avec transport.

Oui, j'en suis enchanté!

LISETTE.

Ses progrès sont bien courts.

LE CHEVALIER.

Une divinité,
Comparée à ses traits, perdrait au paralléle.
Quelle taille ! quels yeux !

LISETTE, à Frontin.

La trouves-tu si belle?

FRONTIN.

Ma foi, tout doucement. Sans aller loin, je crois
Que l'on pourrait trouver d'aussi jolis minois.

LISETTE.

Je m'en flatte, et j'en sais à qui l'on rend les armes.

FRONTIN.

Tu fais tout bonnement les honneurs de tes charmes.

LISETTE.

Je ne dis rien de trop.

LE CHEVALIER.

Comment la nomme-t-on,
Lisette ?

LISETTE.

Zing... Zinca.

LE CHEVALIER.

Zinca ! le joli nom !

LISETTE.

Le nom y fait beaucoup !

LE CHEVALIER.

Zinca, je vous adore.

(Zinca paraît surprise.)

Sur mon étoile, hélas! mon goût l'emporte encore.
Elle ne répond pas !

FRONTIN.

Parbleu, je le crois bien.
On en est dispensé, lorsque l'on n'entend rien.

LE CHEVALIER.

(Elle paraît sérieuse.)

Zinca ? Quel sérieux ! Je lui déplais, peut-être ?

FRONTIN.

Lui déplaire ! ho que non ! Mais tenez, mon cher maître,
Vous vous y prenez mal. Tiens, Lisette, aide-moi.

(Ils lui font des mines grotesques, dont Zinca paraît s'offenser.)

Chit, chit !

LISETTE.

Chit, chit !

FRONTIN.

Hem !

LISETTE.

Hem !

Elle boude ! ma foi.

FRONTIN.

Pour les bons procédés, c'est être trop cruelle.

LE CHEVALIER.

Ne la chagrine pas. Mon bonheur dépend d'elle.
Comment peindre à ses yeux toute ma passion ?

(Il lui fait des signes tendres et passionnés. Elle a l'air étonné.)

Que je suis maladroit ! Lisette, aide-moi donc.

LISETTE.

Moi ! quêter de l'amour !

LE CHEVALIER.

Tu vois les circonstances.

LISETTE.

Je veux agir pour moi, quand je fais des avances.

LE CHEVALIER.

Et toi, Frontin ?

FRONTIN, se carrant.

Monsieur, le plus joli minois
N'a jamais eu l'honneur de me braver deux fois.
Chacun sait ce qu'il vaut.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! je veux lui dire,
Qu'elle m'entende ou non, tout ce qu'elle m'inspire.
Oui, charmante Zinca, je ne vis que pour vous.
Le destin l'a prédit. Que ce destin m'est doux !
Il est justifié par mon ardeur extrême.
Je vous adore. Hélas ! dites-moi : *je vous aime.*
*Je vous aime*, est un mot facile à prononcer.
L'amour seul l'inventa..... Mais pourquoi vous presser

De répondre à mes vœux? Vous ne pouvez m'entendre.
Ah! du moins sans parler, un cœur sensible et tendre
(Zinca a les yeux baissés.)
Répond par les regards. Zinca, que vos beaux yeux
Me dédommagent donc d'un silence odieux.
Rien qu'un regard, un seul. Que faut-il que je fasse?
(Il se jette à ses genoux.)
Faut-il à vos genoux demander cette grâce?
Zinca, vous m'y voyez; et j'attends, en tremblant,
(Zinca paraît effrayée, et ensuite contrefait un rire baroque.)
Mon arrêt..... Vous riez! quoi! d'un rire accablant
Vous payez mon amour? Vous êtes une ingrate,
Plus cruelle cent fois..... En vain ma plainte éclate;
Elle ne m'entend pas. Que je suis malheureux!
(Avec emportement.)
Frontin! Frontin!

FRONTIN, tout tremblant.

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Dis-lui donc, si tu veux,
Qu'elle a le plus grand tort.

FRONTIN.

Que diable lui dirais-je?

LE CHEVALIER, à Lisette.

Mais, toi, fais-lui sentir...

LISETTE.

Après vous, que ferais-je?

LE CHEVALIER.

Mais fais la convenir qu'elle a conçu pour moi
La haine ou le mépris le plus affreux.

LISETTE.

Ma foi,
Vous le mériteriez. D'homme fort raisonnable,
Vous voilà devenu le plus impardonnable,
Pour ne pas dire fou : cela par l'ascendant
Que prend sur votre cœur un être morfondant,
Qui n'a pour tout talent que la bégueulerie.

LE CHEVALIER.

Ton insolent discours passe la raillerie.
Apprends que la sagesse unie à la beauté...

FRONTIN.

La sagesse... est de trop, monsieur, en vérité.
Pour belle, on peut le voir. La physionomie
Est faite pour cela. Mais l'autre point se nie,
Faute d'être aperçu.

LE CHEVALIER.

Sa pudeur est témoin
Qu'en son climat...

FRONTIN.

A beau mentir qui vient de loin.

LE CHEVALIER, lui donnant un coup de son chapeau sur l'oreille.

Vous êtes un maraud. Offenser ce que j'aime,
C'est m'outrager..... Zinca, pour mon bonheur suprême,

(Zinca fait un mouvement d'impatience,
et paraît vouloir sortir).

Puis-je espérer qu'un jour... Quoi ! vous voulez me fuir ?
Je vois trop à quel point vous voulez me haïr..
Je vous suis odieux ! Quoi ! je lui sacrifie
Tout, en me refusant à l'aimable Julie,
Pour être dédaigné ? Sortons. Non, je ne puis
Me souffrir plus longtemps dans l'état où je suis.

(Il sort avec Frontin.)

## SCÈNE XII

JULIE, sous le nom de Zinca, LISETTE.

LISETTE.

Le voilà bien puni de sa bizarrerie ;
Et c'est, ma foi, bien fait. Mais quelle fantaisie
Engage ma maîtresse à vouloir m'employer
Auprès de cette idole ? Oh ! je vais m'ennuyer.

JULIE.

Lisette ?

LISETTE, effrayée.

Juste ciel ! au secours !

JULIE.

Viens, Lisette.

LISETTE.

Vous parlez ?

JULIE.

Sans avoir besoin d'un interprète.
Il est bien singulier que ce déguisement
Voile aux yeux de chacun Julie.

LISETTE, l'ayant examinée.

Eh ! oui vraiment...

(Elle balance.)

Mais non... oui... non... si fait. A présent je le gage.
Voyez comme le rouge accommode un visage !
Vous n'en mettiez jamais. Cet art officieux,
De bien que vous étiez, vous rend quatre fois mieux.
Mais quel sujet ainsi vous a donc travestie ?

JULIE.

Ignorant le dessein, ou plutôt la manie
Du pauvre chevalier, mon père, ainsi que moi,
Fut reçu dans ces lieux, et tu sais bien pourquoi.
On me fit voir d'abord le fils de la marquise,
Comme devant un jour, en épouse soumise,
Etre à lui pour jamais. Tu connais ce qu'il vaut.
Son mérite, ses mœurs, m'enchaînèrent bientôt.
Il m'était ordonné de l'aimer. Ah, Lisette !
Comme j'obéissais ! Mais hélas ! ma défaite,
Loin de produire en lui le même sentiment,
Semblait l'en détourner. Juge de mon tourment.
J'allai cacher mes pleurs dans le sein de sa mère,
A qui par mille soins j'ai su me rendre chère.
Son but, en approuvant le penchant que j'ai pris,
Était de triompher de l'erreur de son fils.
Vain espoir ! Elle a cru que, par ce stratagème.
Cet amant deviendrait la dupe de lui-même.
Voilà tout le sujet de ce déguisement.
C'est elle qui le veut, et l'amour y consent.

LISETTE.

Comme vous dégoisez ! Pendant votre silence,
Vous avez amassé ce torrent d'éloquence.
Il prend fort bien son cours !

JULIE.

Il me coûte bien cher.

LISETTE.

Votre voyage enfin...

JULIE.

Est un voyage en l'air.

LISETTE.

Mais quel est est votre but?

JULIE.

Mon unique espérance
Est de plaire, ou du moins tenter, par mon silence
Et ma stupidité, de le pousser à bout.
Et le guérir enfin de son bizarre goût.
Que j'ai plaint son tourment! que j'ai souffert moi-même,
De ne pouvoir tantôt dire ce *je vous aime*,
Qu'il m'a tant demandé! Mon cœur en palpitait.
Que dis-je? hélas! tout bas il le lui répétait.
Qu'il en coûte, en aimant, pour feindre d'être ingrate!

LISETTE.

Oui. Mais malgré l'espoir dont votre âme se flatte,
Si monsieur votre père, entendant peu raison,
Prenait mal ce détour?...

JULIE.

Je le connais si bon...

LISETTE.

Oui, j'en conviens.

JULIE.

Il m'aime avec tant de tendresse,
Que, si quelque succès couronne ma faiblesse,
Il sera le premier comblé de mon bonheur.
Mais si le chevalier, constant dans son erreur,
Rendait à tous égards ma démarche inutile,
Alors, Lisette, alors choisissant pour asile
Le couvent ..

LISETTE.

Le couvent! Quoi donc! jusqu'à ce point
Vous poussez le roman! Mais vous n'y pensez point.

Jugez-vous un peu mieux ; faites-vous quelque grâce.
Si par un coup du sort j'étais à votre place,
Avec ce que je sais, je vous suis caution,
Que plus de vingt seigneurs me feraient bien raison
De la froideur d'un seul. Ils veulent qu'on les mène ;
Et de les bien mener on n'est jamais en peine,
Lorsque l'on sait tromper.

JULIE.

Tromper !

LISETTE.

Il le faut bien.
C'est un remède sûr. On n'en fait jamais rien
Sans cela,

JULIE.

Je ne puis. Allons trouver sa mère.
Ses conseils guideront tout ce que je dois faire.

LISETTE.

Le plaisant attirail ! C'est elle, je le vois.
J'en douterais encor sans le son de sa voix.

## SCÈNE XIII

LE CHEVALIER, FRONTIN.

(Le chevalier courant comme un fou.)

FRONTIN, le suivant.

Mais que diable, monsieur ! quel est donc ce délire ?
Vous allez, vous venez, vous restez sans rien dire.

(Le chevalier, s'arrête, soupire, parle bas, et gesticule.)

Vous soupirez tout haut, et tout bas vous parlez.
Vous restez immobile, et vous gesticulez.

Tenez, ma foi, j'ai peur, et si cela redouble,
Je n'y pourrai tenir.

LE CHEVALIER marche encore pendant cette tirade, et Frontin le suit.

Ah ! Frontin ! dans quel trouble
Je suis ! Être amoureux, et n'être point aimé,
Regretter l'autre objet dont j'étais estimé,
N'adorer que Zinca, ne plaindre que Julie,
Dont l'absence cruelle afflige encor ma ma vie,
Quel état ! quel état !

FRONTIN, à part.

Il faudra le lier.

(Haut.)

Il est vrai que cela me paraît singulier.

LE CHEVALIER.

Singulier ! point du tout. Rien de plus ordinaire,
Que de voir parmi nous une jeune étrangère,
Ignorant le français.

FRONTIN, à part.

Il extravague un peu.
Quelle tête !

LE CHEVALIER, rêvant.

Le sort de moi se fait un jeu.
Toi-même, conçois-tu mon étoile bizarre ?
Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Moi, je dis qu'elle n'est pas si rare ;
Et j'en ai pour témoin les petites maisons,
Dont vous prenez la route.

LE CHEVALIER.

Écoute mes raisons.

FRONTIN, l'écoutant attentivement.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER réfléchit un instant sans parler ;
ensuite il dit avec violence :

Parle donc, parle donc... (Bas.) Je m'égare.

FRONTIN, (effrayé.)

Quoi ! quoi ! monsieur ! Eh bien ! oui, le penchant bizarre
Qui fait que votre étoile... est un sort... du destin.
Dont... Je m'embrouille aussi... De manière qu'enfin...
Pour trop vous imiter, monsieur, je déraisonne.

LE CHEVALIER.

Ce qui m'arrive ici n'a donc rien qui t'étonne !
Mets-toi pour un moment à ma place. Comment
Pourrais-tu supporter un silence assommant?
Ce souvenir cruel ne sert qu'à me confondre.
Tu diras à cela qu'elle ne peut répondre.
Belles raisons ! la bouche articule des mots,
Quelque étranges qu'ils soient. Fussent-ils ostrogoths,
Je les eusse entendus. L'Amour sert d'interprète :
Il n'est point d'idiome, à qui ce Dieu ne prête
La plus forte énergie.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE CHEVALIER.

Mais Zinca
Ne parle point du tout. Que dis-tu de cela?

FRONTIN.

Ce que je dis? je dis, ou du moins j'imagine
Avoir entendu dire...

LE CHEVALIER.

Eh bien ! quoi ?

FRONTIN.

Qu'à la Chine,
A dessein d'empêcher les femmes de courir,
On leur brisait les pieds, sans pouvoir les guérir.

LE CHEVALIER.

Mais quel rapport, dis-moi ?...

FRONTIN.

Voici ma conséquence.
Par la même raison, tout uniment je pense
Que l'on pourrait fort bien aux filles de Québec
Faire aussi quelque tour, pour leur clore le bec.
Qu'en pensez-vous, monsieur?

LE CHEVALIER, indigné.

Qu'il faut être imbécile,
Pour tenir un propos aussi plat qu'inutile !
Va-t-en.

FRONTIN.

Vous vous fâchez !

LE CHEVALIER.

Sors.

FRONTIN.

Pourquoi m'en aller ?
Au diable soit l'amour ! on ne peut plus parler.
Je m'enfuis.

LE CHEVALIER.

Non, Frontin. La raison est fort sage,
Et ne me choque plus.

FRONTIN

Ah, monsieur! quel dommage
Que vous n'écoutiez pas celle que vous avez !

LE CHEVALIER, rêvant.

Je trouve... que... Zinca...

FRONTIN.

Eh bien! vous lui trouvez?...

LE CHEVALIER.

Avec notre Julie un air de ressemblance.

FRONTIN.

Bon! vous n'y pensez pas.

LE CHEVALIER.

Quelque faible nuance...

FRONTIN.

C'est le jour et la nuit. Tenez, voici le fait.
Je crois que votre idée a tout l'air d'un regret.

LE CHEVALIER.

Oui; mais j'aime Zinca. Voilà ce qui me tue.

FRONTIN.

Quel plaisir aurez-vous avec une statue?
C'est de l'amour perdu.

LE CHEVALIER.

Je voudrais l'étouffer.

FRONTIN.

La marquise s'avance.

LE CHEVALIER.

Elle va triompher.

## SCÈNE XIV

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Quoi! lorsque tout concourt à remplir votre envie,
Que tout sert votre cœur, ce même cœur s'oublie,

Et néglige l'objet dont il est possédé !
Que veut dire, monsieur, un pareil procédé ?

LE CHEVALIER, embarrassé.

Mais, ma mère, l'amour n'en est pas moins le même,
Pour n'être pas toujours auprès de ce qu'on aime.

LA MARQUISE.

Quand l'amour est bien vif, il agit autrement.

LE CHEVALIER, d'un air encore plus embarrassé.

On ne se connaît pas toujours parfaitement,
On fait de vains projets... l'utile expérience
Vient les anéantir... Ce n'est pas que je pense
Que Zinca ne pourrait faire un jour mon bonheur.
(Avec chaleur.)
Mais la figure seule est bien peu pour un cœur.

FRONTIN.

Sans doute, et je soutiens que dans le mariage
Il n'est pas suffisant de parler au visage,
Et que, pour le bonheur de la société,
Il faut bien que chacun tâche, de son côté,
D'ajouter...

LA MARQUISE.

C'est assez ; du reste fais-nous grâce...
Oui, je conviens, mon fils, que la beauté nous lasse,
Si ses traits, soutenus des plus vifs agréments,
Ne savent point servir de cadre aux sentiments.

LE CHEVALIER.

Eh ! voilà ma raison.

LA MARQUISE.

Sachons par quel augure
Vous jugez que Zinca n'a que de la figure,
Et ne possède pas un mérite réel ?

LE CHEVALIER.

Oh ! si je l'entendais il serait naturel
De croire à son mérite...

LA MARQUISE.

Il faut bien, pour l'entendre,
Qu'elle apprenne à parler français.

LE CHEVALIER.

Elle ! l'apprendre !
Apprendre le français ! Non, madame, jamais.

LA MARQUISE.

Vous le lui montrerez.

LE CHEVALIER.

Pour faire des progrès,
De ce genre surtout, il faut que l'écolière
Commence par sentir que l'on cherche à lui plaire,
Qu'un souris marque au moins sa bonne volonté :
Mais, pour l'amener là, je suis trop détesté.

LA MARQUISE.

Quel garant, quelle preuve avez-vous de sa haine?

LE CHEVALIER.

Le plaisir qu'elle a pris à jouir de ma peine.
Je tombe à ses genoux ; mes feux passionnés
N'exigent qu'un regard. Non ; on me rit au nez.

FRONTIN.

Cela n'est pas poli, je crois.

LA MARQUISE.

Allez, sa flamme
Peut-être avec le temps pourra naître...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Madame,
Quand revient donc Julie ?

LA MARQUISE.

A quel propos, mon fils,
Me parler d'un objet, qui, voyant vos mépris,
S'en venge, en vous fuyant ? Et j'eusse agi comme elle.

LE CHEVALIER.

Qui? moi! la mépriser! Julie est sage, belle.
Sa vertu, ses talents ont toujours eu sur moi
Tous les droits de l'estime et même...

LA MARQUISE.

J'aperçoi
Zinca. Songez-y bien, ensemble, je vous laisse :
N'allez pas désormais réclamer ma faiblesse,
Je n'en veux plus avoir.

LE CHEVALIER.

Mais si Julie...

LA MARQUISE.

Adieu.
Elle a rompu. Zinca doit vous en tenir lieu.
(à part.)
Puisse-t-elle achever de le rendre à lui-même!
(Elle sort.)

## SCÈNE XV

LE CHEVALIER, JULIE, (sous le nom de Zinca.) LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce devin, quel qu'il fût, savait fort bien son thème ;
Car sa prédiction se soutient jusqu'au bout.
C'est le diable !

LE CHEVALIER, revenu de sa confusion.

Zinca, tenez-moi lieu de tout.
Oui, faites que j'oublie, en vous voyant si belle,
Un objet qui, depuis son absence cruelle,
A laissé dans mon cœur de quoi vous balancer.
Hélas ! par vos dédains vous m'y faites penser.
O ma chère Julie ! en vain je vous appelle.

(Zinca le regarde tendrement, et semble être prête à se faire connaître.)

LE CHEVALIER, transporté.

Quel regard ! non, Zinca je vous serai fidèle :
Je n'aimerai que vous ; je vous en fois serment.
Ah ! j'ai nommé Julie involontairement.

(Zinca le regarde avec indignation, et se retourne avec colère.)

LE CHEVALIER.

Mais quel air courroucé ! Vous évitez ma vue !
Julie, en m'écoutant, serait peut-être émue.
Quoi ! lorsque je suis prêt à la sacrifier...
Quel sacrifice, ô ciel !

LISETTE.

C'est trop l'humilier.

FRONTIN.

Parbleu, mademoiselle, on a beau savoir plaire ;
On ne plait qu'à demi, sans un bon caractère.

LE CHEVALIER, passionnément.

Regardez-moi, du moins.

(Zinca passe avec précipitation du côté de Lisette.)

LE CHEVALIER.

Ingrate, c'en est fait.
Oui, je renonce à vous.

FRONTIN.

Bon ! voilà parler net.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qu'il fallait, pour guérir ma folie.....
Sotte prédiction, tu m'as ravi Julie!
Jusqu'au fond de mon cœur que ne peut-elle voir?
Hélas! il n'est plus temps.

## SCÈNE XVI

LA MARQUISE, LA COMTESSE, ZINCA, DORIMONT, BRIGANTIN, FRONTIN, LISETTE.

LA MARQUISE.

Mon fils, je viens savoir
Si relativement au nœud qui vous engage,
Je pourrai sur Zinca, sur votre mariage,
En termes positifs, répondre à ses parents.

LE CHEVALIER.

Qui? moi! me marier!

LA MARQUISE.

Ce soir je les attends.

LE CHEVALIER.

Madame... on les verra.

LA MARQUISE.

Quel accueil leur ferai-je?

LE CHEVALIER.

Celui que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Enfin que leur dirai-je?

LE CHEVALIER.

Que je suis..... hors de moi.

FRONTIN.

Tenez, sans tant tourner,
Madame..... ces messieurs pourront s'en retourner :
Cette belle, ainsi qu'eux, perdant son étalage,
On peut leur souhaiter à tous un bon voyage.

DORIMONT.

Oh ! oh ! je savais bien, moi, qu'il n'y tiendrait pas.
Il a, parbleu, raison. Le premier des appas

Il montre sa bouche.

Est... la langue.

LA MARQUISE, au Chevalier.

Parlez.

DORIMONT.

Que voulez-vous qu'il dise ?
Le voilà dégoûté de cette marchandise,
Et je l'aurais gagé. Bon ! rien n'est si trompeur.
Il m'est arrivé, moi...

LA MARQUISE.

Permettez-moi, monsieur,
D'interrompre un moment le fil de votre histoire,

LA COMTESSE, à Dorimont.

Était-ce loin d'ici ?

DORIMONT.

Si j'ai bonne mémoire...
C'était...

LA MARQUISE, au Chevalier.

Décidez-vous, mon fils, et promptement.

LE CHEVALIER, pénétré.

Je me repens si fort de mon égarement,
Et des travers affreux où l'erreur nous entraîne,
Que j'en reste confus.

DORIMONT.

Oh! c'est ta faute.

LE CHEVALIER.

A peine.
J'ose lever les yeux sur Dorimont.

DORIMONT.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Cependant mon bonheur dépend de lui.

DORIMONT.

De moi?

LE CHEVALIER.

Hélas! si j'ai besoin d'un secours, c'est du vôtre;
Je suis perdu, sans vous.

DORIMONT.

En voilà bien d'une autre!
Eh! mais ne crois-tu pas que je vais bonnement
Partir pour te chercher une femme?... Comment!
Mais je vous dis!... Enfin, sais-tu que ta folie
Ne me va pas?...

LE CHEVALIER.

Monsieur, il s'agit de Julie.
Ma mère, appuyez-moi. Je me jette à vos pieds.
Engagez Dorimont, parlez, pressez, priez...

LA MARQUISE.

Que puis-je faire?

LE CHEVALIER.

Hélas! faites donc que j'obtienne
Ma grâce.

DORIMONT.

Crois-tu donc que ma fille aille, vienne,
Comme cela! mais, mais. ..

LE CHEVALIER.

Monsieur, écrivez-lui.
C'est dans votre bonté que je cherche un appui.
Votre cœur est trop bon, pour être inexorable.
Je vous en prie, au nom d'une fille adorable,
Qui cause mon amour, mes chagrins, mes remords.
Donnez-moi le moyen de réparer mes torts.
Monsieur!...

DORIMONT, attendri.

Ce morveux-là m'arracherait des larmes,
Si je ne me tenais à quatre..... Tu me charmes.
Va, soit. Mais si ma fille, écoutant la fierté,
A son tour s'opposait à ta félicité....

JULIE.

Non, mon père, ma main seconde votre envie.

DORIMONT.

Quoi! morbleu, cela parle?

LA MARQUISE.

Embrassez-moi, Julie.

LE CHEVALIER, lui baisant la main.

O ma chère Julie! à peine je soutiens
Cet instant.

LA COMTESSE, l'ayant examinée.

Oui, c'est elle; on la reconnait bien.

FRONTIN.

Mais, qui diable l'aurait connue à son silence?
Même je doute encor...

JULIE.

Perdant toute espérance
De plaire au chevalier, si pour flatter son goût,
Je ne me transformais...

LE CHEVALIER.

Hélas! je vous dois tout,

JULIE.

Vous ne me devez rien, puisque je suis contente.
(Souriant.)
Si le devin voulait que je fusse inconstante,
Il faudrait pourtant l'être...

LE CHEVALIER.

Ah! Ne m'accablez pas.
Mon cœur désabusé ne croit qu'à vos appas.
Je sens tous vos bienfaits, adorable Julie.
Mon bonheur et la fin de ma bizarrerie
Sont l'ouvrage parfait de votre amour!
Le mien peut-il jamais vous...

DORIMONT.

Me jouer ce tour!
Point d'hymen, s'il vous plaît. Madame la marquise,
On m'en a fait accroire, et l'on vous a surprise.
Ensemble vengeons-nous.

JULIE.

Hélas! Je meurs d'effroi.

LA MARQUISE.

Et de qui vous venger? vengez-vous donc de moi.
De ce qui s'est passé seule je suis coupable.
J'ai tout conduit, monsieur,

DORIMONT, enchanté,

Vous êtes admirable!

Que ne parliez-vous donc?... Ma fille, embrasse-moi.
Parbleu, présentement on voit bien que c'est toi.

(Riant.)

Je ne l'ai pas remise. Aussi, dans les voyages,
On parle à tant de monde, on voit tant de visages!...
A propos de visage, ôte ce rouge-là.
Je veux que tu sois toi... Quand je fus à Goa...

LA MARQUISE.

Ne peut-on pas ce soir savoir cette aventure?

DORIMONT.

Oui... J'en ajouterai cinquante, je vous jure.
Moi, quand je n'en sais point, sur le champ je les fais.

LA MARQUISE.

Allons, mes chers enfants. . Ma sœur, de tels effets
Prouvent que les sorciers n'ont rien qui se soutienne.

LA COMTESSE.

Mais ma nièce à présent est en Canadienne.

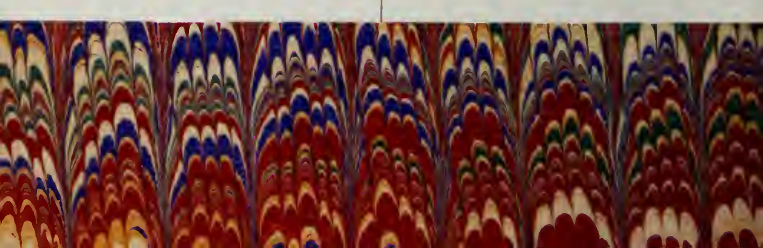
LA MARQUISE.

A propos de cela, sachant bien que mon fils
Céderait.... Vous allez être au fait du pays,
Des fêtes qu'on y donne, et de leurs mariages;
Partons. Combien de gens pourraient devenir sages,
S'ils voulaient concevoir que souvent le bonheur
Dépend de revenir d'une fatale erreur!

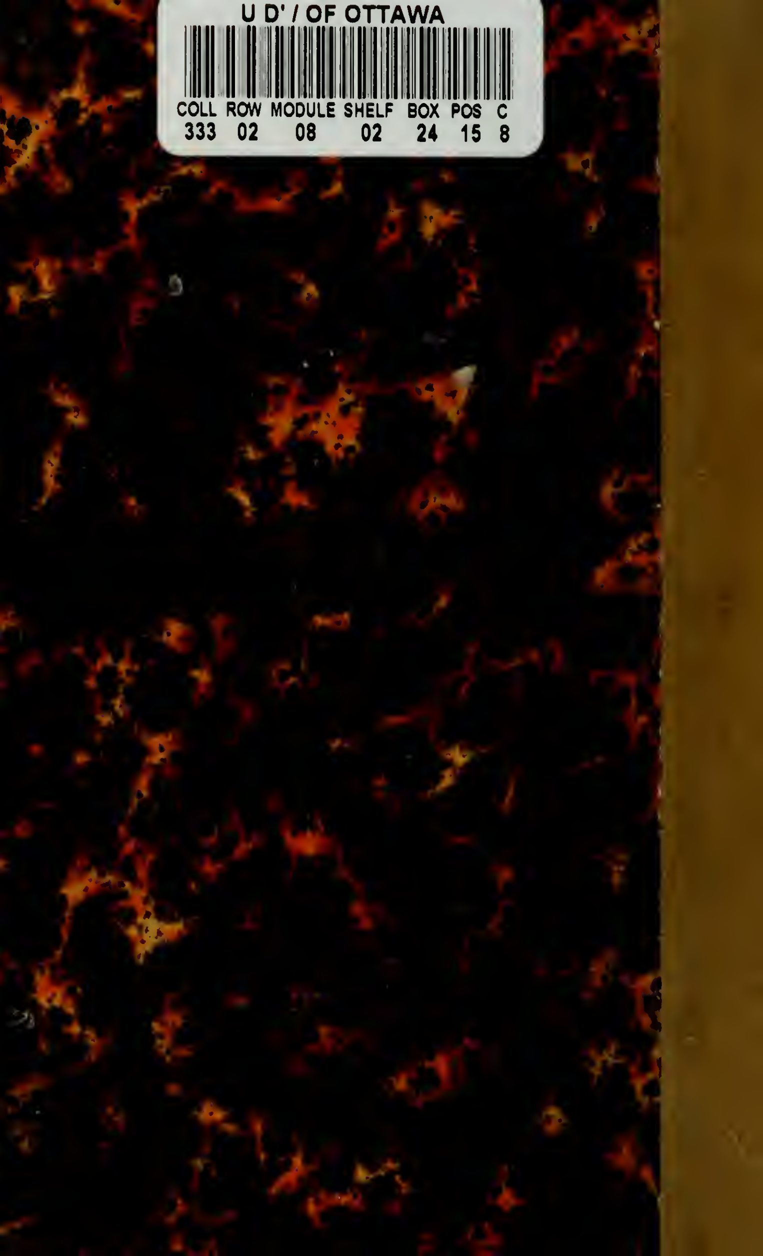
FIN.

# TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1




a39003 014085772b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 02 24 15 8